

ÉDIF



22

LETTRES  
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE BETHUNE

NEUMANN

LETTRES

ÉPIGRAMMES ET CURIEUSES

TOME TRENTÉ CINQUIÈME

---

**IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,**

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

# LETTRES

## ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,  
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

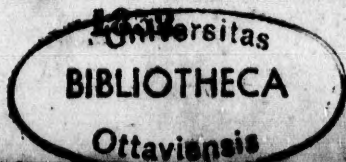


Imprimerie de Béthune.



A PARIS,  
AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,  
PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,  
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.





LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

COLLECTIONNÉES SUR LES MÉTHODES ÉDUCATIVES

ET ÉCRITES DE NOUVELLES ÉCRITES

MEMOIRES DE LA CHINE.



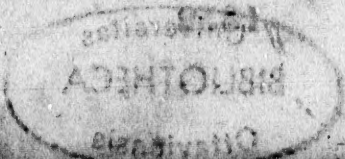
Imprimerie de Hélium.

.A2

1829

AU BUREAU DE LA PAIX, N° 2.

v. 35-36



# LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

---

MÉMOIRES DE LA CHINE.

---

ÉTAT DE LA RELIGION

Dans l'empire de la Chine, en l'année 1738.

A PEINE respiroit-on à Peking de la persécution qui fut suscitée en l'année 1735 contre la religion chrétienne, et dont le détail se trouve dans les précédentes lettres, qu'il s'en éleva une nouvelle en l'année 1737, dont les suites furent plus fâcheuses et plus capables d'arrêter le progrès de la foi. Voici ce qui y donna lieu.

XXXV.

A Pekin, s'exposent un grand nombre de petits enfants, qui meurent la plupart faute des secours nécessaires. Il est vrai qu'il y a des charrettes établies par autorité publique pour ramasser ces infortunés, et les transporter dans des espèces d'hôpitaux, où l'on enterre ceux qui sont morts, et où l'on doit prendre soin des vivants; mais, presque tous meurent de pure misère. Un des plus grands biens et le plus solide que fassent les missionnaires, est de procurer le baptême à ces pauvres enfants. Les jésuites des trois églises de Pekin ont depuis long-temps partagé entre eux les divers lieux où ils sont transportés : ils ont dans chacune des catéchistes entretenus pour aller leur conférer le baptême. Il n'y a point d'année qu'on ne baptise environ deux mille de ces enfants.

Lieou-eul, catéchiste des pères portugais, s'occupant à ce saint exercice, fut arrêté dans l'hôpital, et conduit au tribunal du gouverneur de Pekin. On l'interrogea dans plusieurs séances, sans lui trouver d'autre crime que celui d'être chrétien; c'en étoit un dans l'idée de ce gouverneur, à cause des défenses qui avoient été faites, soit la première année du règne d'Yong-tching en 1723, soit la première année du présent règne en 1736, d'embrasser

la religion chrétienne. Il renvoya donc cette affaire au tribunal des crimes, et il y fit conduire le catéchiste, avec Tchén-tsi qui étoit gardien de l'hôpital, et Lysi-eou qui s'étoit fait le dénonciateur de l'un et de l'autre.

Lorsqu'ils arrivèrent, Ou-che-san, mandarin mant-cheou, ne put retenir sa joie : il y avoit long-temps qu'il souhaitoit que quelque affaire concernant la religion chrétienne tombât entre ses mains. Il fit comparoitre Lieou-eul, et lui fit quantité de questions captieuses, auxquelles le chrétien répondit avec beaucoup de sagesse. Mais, comme l'intention de ce juge étoit de le condamner à la mort, il le fit appliquer à la question, dans le dessein de lui faire avouer que les Européens attiroient, à force d'argent, les Chinois à leur religion. Les tourments ne purent arracher à Lieou-eul l'aveu d'une si grossière calomnie. Le président mant-cheou de ce tribunal, également ennemi du christianisme, le fit mettre de nouveau à la torture, que ce généreux chrétien souffrit avec beaucoup de fermeté et de courage. Naschtou (c'est le nom de ce président) auroit poussé les choses plus loin, s'il n'avoit été nommé deux jours après tsong-tou de Nankin.

Ou-che-san ne poursuivit pas cette affaire avec moins de vivacité ; il vouloit absolument



faire mourir le chrétien , et il y auroit réussi si son collègue ne s'y fût opposé. Cette diversité de sentiment obligea de porter l'affaire à Sun-kia , président chinois de ce tribunal , qui blâma la sévérité outrée d'Ou-che-san. La sentence fut modérée ; le chrétien fut condamné à recevoir cent coups de *pan-tsée* ( c'est le bâton dont on frappe les coupables ), à porter la cangue pendant un mois , et ensuite à recevoir encore quarante coups de *pan-tsée*. La sentence de ce tribunal , envoyée au tribunal du gouverneur de Peking , étoit conçue en ces termes : « Le tribunal du *hing-pou* , c'est-à-dire des crimes , sur l'affaire de Lieou-eul , que le gouverneur de Peking a fait prendre à l'hôpital des enfants trouvés , où il versoit de l'eau sur la tête de ces enfants , en prononçant des paroles magiques.

» Dans l'interrogatoire qu'a subi Lieou-eul , il dit : Je suis un homme du peuple , âgé de quarante ans , et du département de Ta-hing-hien. Je suis chrétien dès mon enfance. Ayant su que hors la porte de la ville , nommée *Tsong-ouen-men* , au nord , à la tête du pont , à côté de la barrière , il y avoit une chambre pour recueillir les enfants abandonnés , auprès de l'hôpital où on les transporte , et uniquement dans le dessein de faire de bonnes œuvres ,

j'y allois pour les guérir en récitant quelques prières : c'est ce que je fais depuis un an. Le moyen que j'emploie, c'est de prendre de l'eau, d'en verser quelques gouttes sur la tête des enfants, de réciter en même temps quelques prières, et aussitôt les enfants sont guéris. S'ils viennent à mourir, ils vont dans un lieu de délices. C'est une coutume établie dans la religion chrétienne. Lorsque je m'occupois à cette bonne œuvre, des officiers de justice m'ont arrêté. Ce Tchín-tsi, qu'ils ont pris avec moi, est le gardien de cet hôpital. Le seul motif de faire de bonnes œuvres me portoit à lui donner, à chaque lune, deux cents petits deniers pour acheter de petits pains, et soulager ces pauvres enfants : c'est ce que j'ai fait pendant treize lunes. Si l'on trouve que j'ai agi par d'autres vues, je m'offre à souffrir les plus rigoureux châtimens de la justice. Oserois-je mentir en votre présence ? Il est vrai que je fais profession de la religion chrétienne ; mais je n'ai pas su qu'elle fût défendue, et je n'ai jamais reçu aucun argent des chrétiens. »

Suivent les réponses du gardien de l'hôpital et celles du délateur, qui disent la même chose ; après quoi on continue :

« En examinant sur cela nos registres, nous trouvons que la première année de *Yong-*

*tsching* (c'est-à-dire en 1723), sur un placet présenté secrètement par Mouan-pao, tsong-tou de la province de Fo-kien, le tribunal des cérémonies défendit, sous des peines sévères, d'entrer dans la religion chrétienne, et ordonna à ceux qui l'avoient embrassée de la quitter. Maintenant il paroît par les réponses de Lieou-eul, par l'interrogatoire qu'il a subi, que, n'obéissant pas à cette loi, et que persévérant dans la religion chrétienne, il s'est introduit à l'hôpital des enfants, qu'il y a prononcé des paroles magiques, en leur versant de l'eau sur la tête pour les guérir; nous le condamnons à recevoir cent coups de pan-tsée, à porter la cangue un mois entier, et à recevoir ensuite quarante autres coups de pan-tsée. Pour ce qui est de Tchin-tsi, gardien de la chambre de cet hôpital, il ne pouvoit ignorer que Lieou-eul employoit la magie pour les guérir. Son devoir étoit de l'empêcher, et il l'a souffert. Suivant la rigueur des lois, il devoit recevoir quatre-vingts coups de pan-tsée, on ne lui en donnera que trente. A l'égard des deux cents deniers qu'il recevoit à chaque lune pour le secours de ces enfants, il n'est pas nécessaire d'en parler. Enfin, le petit vase de cuivre, où Lieou-eul portoit de l'eau, sera mis en pièces. Que cette détermination pré-

sen  
go  
cha  
dép  
aux  
mo  
gri  
men  
d'y  
ser  
l'au  
ces  
refe  
soit  
C  
à-di  
env  
dés  
l'ég  
éto  
ces  
être  
I  
mo  
men  
la  
dre  
P. I

sente que nous avons prise soit envoyée au gouverneur de Peking et au tribunal de *Tou-cha-yuen*, afin qu'il la fasse connoltre aux cinq départemens de la ville, pour la faire savoir aux deux *Hien* qu'il gouverne, et que par ce moyen les uns et les autres défendent, sous de grièves peines, à qui que ce soit, non seulement de fréquenter cet hôpital sous prétexte d'y guérir les malades, mais encore d'embrasser la loi chrétienne, avec ordre à ceux qui l'auroient embrassée de l'abandonner, et que ces défenses soient affichées dans tous les carrefours de leurs districts. Que tout ceci leur soit donc envoyé, et qu'ils l'exécutent. »

Ce fut le 23<sup>e</sup> de la 9<sup>e</sup> lune intercalaire, c'est-à-dire le 15 novembre, que cette sentence fut envoyée à ces différens tribunaux. Il y avoit déjà deux jours qu'elle avoit été exécutée à l'égard de Lieou-eul, qui dès le 13 novembre étoit à la cangue, sur laquelle on avoit écrit ces mots en gros caractères : *Criminel pour être de la religion chrétienne.*

Les pères portugais, voyant que tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnés pour calmer cette affaire avoient été inutiles, prirent la résolution de recourir à l'Empereur. Ils dressèrent un placet; et, le 20 novembre, le P. Kegler, président du tribunal des mathéma-



tiques, le P. Parennin, supérieur de la maison française, et le P. Pinheiro, supérieur de l'église orientale des pères portugais, auxquels se joignirent le P. Chalié et le frère Castiglione, qui étoient au palais, allèrent trouver un des grands maîtres de la maison impériale, nommé *Hay-ouang*, qui est spécialement chargé des affaires des Européens, et ils lui montrèrent le mémorial ou placet qu'ils avoient dressé. Ce seigneur, que le P. Kegler avoit déjà mis au fait de cette affaire, parut fort piqué de ce que le tribunal des crimes n'avoit eu nul égard à son intercession : il leur dit qu'il avoit fait venir le mandarin Ou-che-san, auteur de tout le mal, et qu'il lui avoit parlé en ces termes : « Si tu as le pouvoir absolu de chasser tous les Européens de la Chine, tu peux continuer; sinon tu t'engages dans une entreprise qui est au-dessus de tes forces. Qui a ordonné à votre tribunal de publier des affiches? Pourquoi, ne trouvant point de crime dans Lieou-eul, l'attaquez-vous sur la loi chrétienne? Révoquez au plus tôt l'ordre que vous avez envoyé aux différents tribunaux de cette ville; si vous y manquez, je reçois le mémorial des Européens qui se sont mis à genoux devant moi. »

Il dit ensuite aux missionnaires de lui laisser

leur mémorial, qu'il l'examineroit, qu'ils n'avoient qu'à revenir dans deux jours, et qu'il leur diroit s'il y avoit quelque chose qui dût être réformé. Il n'attendit pas jusqu'à ce temps-là ; il le lut le même jour, et sur le soir il le rendit au frère Castiglione, en lui marquant ce qu'il falloit y corriger. Le lendemain, 23 novembre, on le lui porta corrigé selon ses ordres ; il le reçut, avec promesse de le montrer le jour suivant aux présidents du tribunal des crimes, et qu'au cas qu'ils refusassent de retirer l'ordre qu'ils avoient donné, il le feroit passer à l'Empereur. Sur le soir du même jour, il dit au P. Chalker, qu'il n'avoit pas eu encore le temps de le montrer aux grands mandarins du tribunal des crimes ; on nous insinua qu'il l'avoit fait dans la suite : quoi qu'il en soit, ce tribunal agit comme s'il n'en avoit nulle connoissance.

Le 25 novembre, l'Empereur partit pour se rendre à la sépulture de l'empereur Cang-hi. Le grand maître Hay-onang le suivit ; ainsi la protection que nous espérions de ce seigneur nous manquant pour lors, les mandarins exécutèrent l'ordre que le tribunal des crimes leur avoit donné. Deux jours après le départ de l'Empereur, on vit à toutes les portes et à tous les carrefours de la ville de grands cao-

*chi* ou placards contre la religion chrétienne. Dans chacun de ces *cao-chi* étoit écrite tout du long la sentence du tribunal des crimes, laquelle concluait ainsi : « En conséquence de quoi, si quelqu'un s'avise, sous prétexte de maladie, de fréquenter l'hôpital des enfants abandonnés, il sera arrêté et livré au tribunal des crimes. C'est pour vous le faire savoir, gens de bannières et peuples, que nous faisons afficher cet ordre. Que chacun ait soin de garder les lois de l'empire; que ceux qui ont erré reviennent à résipiscence, et reprennent la loi de l'empire qui leur est naturelle; que, s'il s'en trouve qui suivent en secret cette loi étrangère ou qui refusent d'y renoncer, ils seront très sévèrement punis. Le 6 de la 10<sup>e</sup> lune de la seconde année de Kien-long. » ( 27 novembre 1737 ).

Le 2 de décembre, l'Empereur étant revenu de la sépulture de Cang-hi, les pères allèrent au palais pour s'informer de sa santé; ils croyoient y trouver le grand maître Hay-buang, mais il étoit retourné chez lui sans venir au palais. Ils y allèrent le lendemain vers midi, et lui portèrent deux placards affichés contre la loi chrétienne. Il leur dit de revenir dans deux jours, et qu'il offriroit leur mémorial à l'Empereur. On le fit, et ce seigneur le

remit à un de ses écrivains, en lui disant de le porter de sa part à l'eunuque Ouang, avec ordre de le faire offrir le jour suivant à l'Empereur. Voici la teneur de ce mémorial.

« Les Européens *Tay-tsi-hien* (le P. Kogler) et autres, offrent avec un profond respect ce mémorial à Votre Majesté contre la calomnie la plus atroce. Nous trouvant dénués de tout appui et de toute protection, à qui aurions-nous recours qu'à Votre Majesté?

» Le 6 de cette 10<sup>e</sup> lune (27 novembre), lorsque nous nous y attendions le moins, nous apprîmes que, dans toutes les rues grandes et petites de cette ville de Peking, on voyoit des affiches du gouverneur, des mandarins des cinq départements, des deux tchi-hien, et autres juridictions, en conséquence d'un ordre du tribunal des crimes, qui proscriit la religion chrétienne, ordonne de se saisir de ceux qui la professent; et de les livrer à leur tribunal pour y être sévèrement punis.

» Ce qui a donné lieu à l'arrêt de ce tribunal, c'est que Lieou-eul, homme du peuple, suivant la pratique de sa religion, avoit versé de l'eau sur la tête de quelques petits enfants, et avoit récité des prières. Cette pratique est la porte par où l'on entre dans la religion chrétienne, fondée sur la plus droite raison. Nous



n'avions pas encore entendu dire que ce fût un crime de verser de l'eau et de réciter des prières, ni que l'un ou l'autre méritât des châtimens. C'est cependant uniquement pour cela, et non pour aucune autre raison, que l'on a donné deux fois la question à Lieou-eul; c'est uniquement pour la religion sainte qu'il professe, qu'il a été battu et mis à la cangue, sur laquelle on a écrit ces mots en gros caractères : « Cri- » minel pour être entré dans la religion chré- » tienne. » Comme nous n'oserions parler à Votre Majesté du motif qui les fait agir de la sorte, nous le passerons sous silence.

» Nous, vos fidèles sujets, charmés de la réputation de votre gouvernement, nous sommes venus ici pour y passer le reste de nos jours. Ce n'est que dans le dessein de porter les peuples à honorer et à aimer ce qu'ils doivent honorer et aimer, et de leur faire connoître ce qu'ils doivent savoir et pratiquer. Les empereurs de votre auguste dynastie se sont servis de gens venus de loin sans la moindre difficulté. L'empereur Chun-chi honora feu *Tang-jo-ouang* (le P. Adam Schal) du glorieux titre de *Tong-ouei Kiao-se*, ou de maître qui approfondit les choses les plus subtiles, et le gratifia de l'honorable inscription qui subsiste encore en son entier. L'empereur Cang-hi

employa avec un égal avantage *Nan-hoai-gin* (le P. Verbiest), le fit assesseur du tribunal des ouvrages publics, et le chargea des affaires du tribunal des mathématiques. Il donna à *Tchang-tching* (le P. Gerbillon), et à *Pe-tsin* (le P. Bouvet), une maison en dedans de la porte Si-ngan-men, et leur y fit bâtir une église. La 31<sup>e</sup> année de Cang-hi, le vice-roi de la province de Tche-Kiang, ayant fait défense de suivre la religion chrétienne, *Suge-sin* (le P. Thomas Pereyra), et *Ngan-to* (le P. Antoine Thomas), eurent recours à l'Empereur, qui ordonna au tribunal des ministres de se joindre à celui des cérémonies, et de juger conjointement cette affaire. La sentence qu'ils prononcèrent fut qu'il ne falloit pas condamner la religion chrétienne, ni défendre à personne de la pratiquer. Cette sentence fut enregistrée dans les tribunaux, c'est ce qu'on peut examiner. Le même Empereur, la 45<sup>e</sup> année de son règne, donna aux missionnaires des patentes avec le sceau du grand maître de sa maison. La 50<sup>e</sup> année, il donna à l'église qui est au-dedans de la porte Suen-ou-men, cette inscription : *Ouan-yeou-tching-yuen*, c'est-à-dire : le vrai principe de toutes choses. Il l'accompagna de deux autres inscriptions pour être placées à côté selon la coutume : l'une est :

*Kou chi vou tchong sien tso hing ching tchin tchu tsay* : c'est-à-dire : « Sans commencement, sans fin, et véritable Maître, il a donné commencement à tout ce qui a figure, et son être les gouverne ; » et l'autre est : *Suen gen suen y yue tchao ching tsi ta kiuen heng*, c'est-à-dire : « Souverainement bon, souverainement juste, il a fait éclater sa souveraine puissance en sauvant les malheureux. L'Empereur, votre auguste père, a fait *Tay-tsin-hien* ( le P. Kegler ), président du tribunal des mathématiques, et assesseur honoraire du tribunal des cérémonies. Il a fait de même *Su-meou-te* ( le P. André Pereyra ), assesseur du tribunal des mathématiques ; il a donné ordre à *Pa-tomin* ( le P. Parennin ) et autres, d'enseigner le latin à plusieurs jeunes gens, fils de mandarins : ce sont toutes faveurs si éclatantes et si singulières, qu'elles sont comme le soleil et les étoiles au ciel, et qu'il est difficile de les mettre par écrit.

» Ce qui nous a remplis d'une nouvelle joie, Sire, c'est que Votre Majesté montant sur le trône nous a honorés d'une protection particulière. Nous avons appris que cette année, à la 3<sup>e</sup> lune, elle a donné un ordre qu'elle a fait publier dans tout l'empire, où elle dit clairement que les lois de l'empire n'ont jamais con-

damné la religion chrétienne; et, ayant été informée de l'arrivée toute récente de quelques missionnaires, elle a ordonné de les faire venir à la cour.

» Lorsque l'on considère tant de bienfaits que nous avons reçus de Votre Majesté, est-il facile de les exprimer? Elle ne nous regarde point comme étrangers; elle nous traite avec la même bonté que ses propres sujets; c'est ce que personne n'ignore. On cite cependant contre nous *Mouan-pao*; dans quel dessein? A la huitième année d'Yong-tching, ce grand prince, à la 8<sup>e</sup> lune, nous gratifia de mille taëls pour réparer nos églises; s'il eût été vrai qu'il eût proscrit notre religion, nous auroit-il fait une si insigne faveur qui tendoit directement à la perpétuer? Dans l'affaire que suscita *Mouan-pao*, il n'est fait nulle mention ni d'afficher des placards dans les rues, ni de saisir des chrétiens, ni de les renfermer dans les prisons, encore moins de leur donner la question, de les battre et de les mettre à la cangue. Plus nous pensons à ce qui se passe aujourd'hui à notre égard, plus nous sommes persuadés qu'on n'a agi que par des vues particulières et par une disposition de cœur à nous calomnier et à nous perdre, jusqu'à nous porter comme rebelles sous le char de Votre Majesté, afin de nous

détruire; c'est ce que nous ne saurions expliquer.

» Suivant les maximes de notre sainte religion, nous souffrons tranquillement les injures et les torts qui nous sont faits sans nous plaindre et sans avoir même la pensée d'en tirer vengeance; mais il s'agit ici de l'honneur de la religion que nous professons : nous trouvant sans ressources et sans honneur devant les hommes, et rappelant dans notre souvenir les bienfaits de tous les empereurs de votre auguste dynastie, et ceux que nous avons reçus de Votre Majesté, nous ne saurions retenir nos larmes et ne les pas rappeler à la mémoire de Votre Majesté, en la conjurant de nous en accorder un qui sera semblable à ceux d'un père et d'une mère, pleins de tendresse et de bonté. Malheureux orphelins que nous sommes, et destitués de tout appui, nous osons lui demander une grâce singulière, qui est de terminer elle-même cette affaire, afin que nous ne succombions pas sous la calomnie de ceux qui ne cherchent que notre perte. Dès-lors toutes les calomnies cesseront; nous regarderons ce jour comme celui de notre naissance, et cette faveur comme une année de nouvelle vie. C'est dans cette espérance que, pénétrés de crainte et de respect, nous osons offrir ce mémorial à Votre



Majesté, le 16<sup>e</sup> jour de la seconde année de Kien-long, » (le 7 décembre).

A une heure après midi le grand maître Hay-ouang joignit les missionnaires et leur dit en langue tartare : Votre affaire est remise par l'Empereur au tribunal des crimes, afin qu'il l'examine, et qu'il en fasse son rapport à Sa Majesté. A ce discours les missionnaires demeurèrent interdits : « Notre affaire, dit sur cela le P. Parennin, est remise au tribunal des crimes ! Eh ! c'est ce tribunal qui nous l'a suscitée. Il est vrai, répondit ce seigneur, mais In-ki-chan, qui étoit tsong-tou de la province de Koei-tcheou, vient d'être fait président de ce tribunal à la place de Naschtou qui est allé à Nankin. Il n'a nulle part à ce qui s'y est passé ; allez, allez, ajouta-t-il, quand cette affaire sera terminée, vous viendrez remercier Sa Majesté.

Cette réponse ne tranquillisa pas ces pères, car enfin ils se voyoient compromis avec un des plus grands tribunaux de l'empire, qui ne pouvoit manquer d'être piqué de ce qu'on avoit eu recours à l'Empereur contre sa décision ; ainsi, loin d'espérer rien d'avantageux, ils avoient tout lieu de craindre que, si le rapport de ce nouveau président n'étoit pas favorable, il fût plus difficile que jamais d'en revenir, à

moins d'une protection spéciale de la Providence. L'événement fit voir qu'ils ne craignoient pas vainement : voici quelle fut sa réponse, offerte à l'Empereur le 22 de la 10<sup>e</sup> lune ( le 13 décembre ).

« In-ki-chan, président du tribunal des crimes, et président honoraire du tribunal de la guerre, offre avec respect à Votre Majesté ce mémorial pour obéir à l'ordre qu'elle m'a donné d'examiner le mémorial des Européens, et de lui en faire mon rapport. »

Après avoir fait le précis du mémorial présenté par les missionnaires, et de la sentence du tribunal des crimes, où il rapporte les réponses faites par le catéchiste et par le gardien de l'hôpital, il poursuit ainsi :

« Examinant les registres, j'ai trouvé que dans la 12<sup>e</sup> lune de la 1<sup>re</sup> année d'*Yong-ching*, le tribunal des rites délibéra sur un mémorial de *Mouan-puo*, tsong-tou des provinces de Tche-kiang et Fo-kien, qui demandoit que la religion chrétienne fût proscrite, quoiqu'on pût laisser les Européens à Peking pour y travailler à quelques ouvrages, et se servir d'eux dans des affaires de peu de conséquence ; mais que pour ceux qui étoient dans les provinces, on n'en retireroit nul avantage ; que le peuple stupide et ignorant écoutoit leur doctrine et

suivoit leur religion , se remplissant ainsi l'esprit et le cœur d'inquiétudes, sans la moindre utilité; sur quoi il demandoit que l'on condamnât cette religion, qu'on obligeât ceux qui l'avoient embrassée d'y renoncer; et que, s'il s'en trouvoit dans la suite qui s'assemblaient pour en faire les exercices, on les punit rigoureusement : sentence qui fut approuvée par l'Empereur.

De plus, à la 3<sup>e</sup> lune de la 1<sup>re</sup> année de *Kien-long* (1736), les régents de l'empire, les princes et les grands délibérèrent sur le mémorial de Tcha-se-hay, mandarin de Tong-tching-se, qui demandoit qu'il fût fait de rigoureuses défenses aux soldats et au peuple d'embrasser la religion chrétienne; qu'il s'en trouvoit dans les huit bannières qui l'avoient embrassée; qu'on ordonnât à leurs officiers de les punir sévèrement s'ils y persévéroient, et que le tribunal des rites publiât, par des placards affichés dans toutes les rues, défense aux Européens d'inviter, en quelque manière que ce fût, les soldats ou le peuple à suivre leur religion : sentence que votre Majesté a approuvée, qu'on respecte et qu'on garde dans les registres. Ainsi, la défense faite aux soldats et au peuple d'embrasser cette religion, est évidemment une loi de l'empire

qu'on doit respecter au-dedans et au-dehors.

» A l'égard de l'affaire présente, un homme du peuple nommé Lieou-eul est entré dans la religion chrétienne, est allé à l'hôpital des petits enfants abandonnés, et il a fait usage d'un eau magique : il a violé en cela la loi ; sa déposition en fait foi, et la loi porte que pour un pareil crime il soit condamné à la cangue. Les soldats et le peuple ne sont pas instruits des rigueurs des lois, c'est pourquoi il y en a qui embrassent cette religion ; il a donc fallu les leur faire connoître, et envoyer la sentence au gouverneur de Pekin et aux mandarins des cinq départemens de la ville, afin que les tribunaux en avertissent le public par leurs affiches, que les lois soient maintenues dans leur vigueur, et qu'on réveille les stupides. C'est ainsi certainement qu'on doit faire respecter les lois et traiter les affaires.

» Pour ce qui est de la question, à laquelle Lieou-eul a été appliqué, on a eu raison de l'y condamner, parce que l'eau qu'il versoit sur la tête des petits enfants a du rapport à la magie, et en a toute l'apparence. Le criminel ne l'avouant pas on a dû le mettre à la question ; c'est la coutume du tribunal, fondée sur la raison, afin de démêler le vrai d'avec le faux ; il faut arracher jusqu'à la racine de toute

mauvaise doctrine qui tend à tromper les peuples. Ce n'est que parce que les Européens ont quelques connoissances de la science des nombres, que les prédécesseurs de Votre Majesté, pleins de bonté pour les étrangers, ne les ont pas obligés de s'en retourner. Est-ce qu'il leur est permis de répandre leur religion dans l'empire, de rassembler de côté et d'autre nos peuples, et de les jeter dans le trouble par leur doctrine erronée? Lieou-eul, qu'on a pris et qu'on a mis à la cangue, est entré à l'étourdie dans la religion chrétienne : il n'est point chrétien européen. Appartient-il aux Européens de gouverner ceux qui ont embrassé leur religion? S'il est vrai, comme ils l'ont rapporté à Votre Majesté, que Lieou-eul, suivant les maximes de leur religion, ne puisse pas être examiné par la justice, il ne sera donc plus permis aux mandarins d'interroger nos Chinois qu'ils auront trompés. Les mandarins du tribunal, suivant les lois établies, gouvernent les Chinois; qu'y a-t-il en cela qui ne soit conforme à la droite raison? Et voilà cependant ce qu'ils appellent sentiment particulier et disposition de cœur à les calomnier et à les perdre. Y a-t-il rien de plus absurde? Les étrangers des autres royaumes sont naturellement fort ignorants, c'est ce qu'il n'est



pas besoin d'examiner ici : mais , pour ce qui regarde le gouvernement du peuple , on ne sauroit être trop exact et trop sévère , pour inspirer du respect et de la crainte pour les lois. La religion des Européens inspire beaucoup d'adresse à tromper les gens ; il y auroit de grands inconvénients à lui accorder la moindre liberté : les suites en seroient fâcheuses ; on ne peut s'empêcher de s'en tenir à nos lois. Voilà , Sire , ce que moi , fidèle sujet de Votre Majesté , après un examen exact , lui présente avec respect sur la punition de Lieou-eul , mon avis étant de défendre au peuple , par des affiches publiques , d'entrer dans la religion chrétienne , et d'ordonner à ceux qui y sont entrés d'y renoncer. Prosterné jusqu'à terre , je prie Votre Majesté de l'approuver. »

L'Empereur approuva ce mémorial , et le même jour les missionnaires furent appeles au palais par le grand maître Hay-ouang , pour entendre l'ordre de Sa Majesté , qui portoit que le tribunal des crimes s'étoit conformé aux lois tirées de ses registres ; qu'on leur laissoit la liberté de faire dans leurs églises les exercices de leur religion ; qu'on ne vouloit pas que les Chinois et surtout les Tartares , gens de bannières , en fissent profession ; que du reste ils n'avoient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire.

Les missionnaires écoutèrent cet ordre à genoux : « Nous ne sommes pas venus de plus de six mille lieues, répondit le P. Parennin, pour demander la permission d'être chrétiens, d'en faire les fonctions, de prier Dieu en secret ; la cour, la ville, les provinces savent que nous venons ici pour prêcher la religion chrétienne, et en même temps rendre à l'Empereur les services dont nous sommes capables. Les empereurs, prédécesseurs de Sa Majesté, et surtout son auguste aïeul, ont fait examiner notre doctrine, non par quelques particuliers ignorants, tels que sont ceux qui nous ont accusés sous ce règne et sous le précédent, mais par tous les tribunaux souverains, par les grands du dedans et du dehors, qui tous, après une exacte discussion et un mûr examen, ont déclaré que la religion chrétienne étoit bonne, véritable et entièrement exempte du moindre mauvais soupçon ; qu'il falloit bien se donner de garde de la proscrire, ou d'empêcher les Chinois de la suivre et d'aller dans les églises : cette déclaration fut confirmée par l'Empereur et publiée dans tout l'empire.

» Depuis ce temps-là, notre sainte religion n'a point changé ; elle est toujours la même ; nos livres en font foi ; pourquoi donc le tribunal des crimes fait-il emprisonner les chré-

tiens? pourquoi les punit-il? Pourquoi fait-il afficher des placards par toute la ville, pour obliger ceux qui en font profession d'y renoncer? pourquoi ordonne-t-il la même chose dans les provinces? Si c'est être criminel que d'être chrétien, nous le sommes bien davantage, nous autres, qui exhortons les peuples à embrasser le christianisme; cependant on nous dit de continuer nos emplois: mais avec quel front pourrions-nous désormais paroître? Comment pourrions-nous, couverts de honte et de confusion, avec le nom odieux de sectaires et de séducteurs du peuple, servir tranquillement Sa Majesté? Si l'on nous disoit maintenant: Retournez dans votre pays, notre condition seroit-elle meilleure? On nous diroit en Europe: n'avez-vous pas comblé d'éloges le nouvel Empereur? Dans combien de lettres ne nous avez-vous pas mandé que ce grand prince récompensoit les gens de bien, qu'il pardonnoit aux coupables, qu'il vous traitoit aussi bien et encore mieux que ses prédécesseurs? Toute l'Europe s'en réjouissoit et lui donnoit mille bénédictions; aujourd'hui vous voilà hors de la Chine: vous l'avez donc obligé, ou par votre mauvaise conduite, ou par quelque faute éclatante, de vous chasser de son empire. Que répondrions-nous, seigneur? Nous croiroit-

on sur notre parole? Daigneroit-on écouter de que nous aurions à dire pour notre justification? Nous voilà donc dans le déplorable état de ceux qui ne peuvent avancer ni reculer : que nous reste-t-il autre chose que d'implorer la clémence de S. Majesté? C'est notre empereur, c'est notre père, nous n'avons point d'autre appui; pourroit-il nous abandonner? Serions-nous les seuls qui gémirions dans l'oppression sous son glorieux règne? Et vous, seigneur, qui nous voyez à vos pieds, daignez lui représenter notre affliction et nos gémissements, ou permettez-nous de les offrir par écrit.

» Par écrit ! non, dit ce seigneur, c'est une affaire conclue : un grand tribunal a parlé, on ne peut en revenir. Mais, répliqua le père, plusieurs grands tribunaux avoient parlé; comment en revient-on aujourd'hui? » Ce seigneur étoit réellement affligé d'avoir agi en faveur des missionnaires avec si peu de succès, mais il n'osoit recevoir aucun écrit. « Si l'on m'interroge, je parlerai, et je vous rendrai service. » C'est avec cette réponse, dont il fallut bien se contenter, que les pères se retirèrent.

Le lendemain, 23<sup>e</sup> de la lune (le 14 décembre), l'Empereur se rendit, sur les dix heures du matin, dans l'appartement où le frère Castiglione étoit occupé à peindre. Il lui fit plu-

sieurs questions sur la peinture. Le frère, accablé de tristesse et de douleur de l'ordre donné le jour précédent, baissa les yeux, et n'eut pas la force de répondre. L'Empereur lui demanda s'il étoit malade : « Non, Sire, lui répondit-il, mais je suis dans le plus grand abattement ; puis se jetant à genoux : Votre Majesté, Sire, condamne notre sainte religion, les rues sont remplies de placards qui la proscrivent : comment pourrons-nous après cela servir tranquillement Votre Majesté ? Lorsqu'on saura en Europe l'ordre qui a été donné, y aura-t-il quelqu'un qui veuille venir à votre service ? Je n'ai point défendu votre religion, dit l'Empereur, par rapport à vous autres ; il vous est libre de l'exercer, mais nos gens ne doivent pas l'embrasser. Nous ne sommes venus depuis si long-temps à la Chine, répondit le frère, que pour la leur prêcher, et l'empereur Cang-hi, votre auguste aïeul, en a fait publier la permission dans tout l'empire. » Comme le frère dit tout cela les larmes aux yeux, l'Empereur en fut attendri, il le fit lever, et lui dit qu'il examineroit encore cette affaire.

Le 24<sup>e</sup> de la lune (le 15 décembre), le grand-maître Hay-ouang, se trouvant malade, l'Empereur fit appeler le seizième prince, son oncle, pour lui donner ses ordres ; c'est celui-



frère, acca-  
rdre donné  
n'eut pas la  
emanda s'il  
époudit-il,  
battement;  
esté, Sire,  
s rues sont  
vent : com-  
ir tranqui-  
aura en Eu-  
y aura-t-il  
service? Je  
lit l'Empe-  
il vous est  
ne doivent  
nus depuis  
frère, que  
Cang-li,  
ier la per-  
e le frère  
Empereur  
i dit qu'il  
mbre), le  
at malade,  
ince, son  
est celui-

là même qui étoit à la tête des princes et des  
grands, lorsque la première année du règne  
de cet Empereur il fut fait défense aux soldats  
des huit bannières d'embrasser la religion chré-  
tienne. Ce prince fit avertir les pères de se  
trouver le lendemain au palais; ils furent fort  
alarmés de ce nouvel ordre, parce qu'ils con-  
noissoient la mauvaise disposition de ce seizième  
prince à leur égard. Ils redoublèrent donc  
leurs prières pour l'heureux succès d'une af-  
faire si importante, et, suivant l'ordre qui leur  
avoit été intimé, ils se rendirent de grand  
matin au palais. Ils y attendirent jusqu'à une  
heure après midi, que le seizième prince sortit  
de l'intérieur du palais, et vint dans les appar-  
tements extérieurs où étoient les missionnaires.  
Il les fit entrer dans une chambre écartée; il  
leur renouvela l'ordre de l'Empereur, mais  
bien plus radouci. « L'Empereur, leur dit-il,  
» n'a point défendu votre religion; *Lieou-eul*  
» n'a point été puni parce qu'il étoit chrétien;  
» il l'a été, selon les lois de la Chine, pour d'au-  
» tres fautes. » Comme le fait qu'il nioit étoit  
évident, ce prince, pour donner à ce qu'il  
avançoit un air de vérité, ajouta : « On punit  
» à la Chine les lamas, les ho-chang, les tao-  
» sse (ce sont trois différentes sortes de bon-  
» zes), qui guérissent les malades en les tou-

« chant à la tête, et récitant des prières. » On voit assez ce que les missionnaires répondirent à une semblable compéarison : mais sur quoi ils insistèrent le plus, ce fut sur ce que l'ordre qu'ils recevoient de l'Empereur n'étoit connu que d'eux seuls, et que n'étant pas signifié au tribunal, il continueroit à faire mettre des affiches injurieuses à la religion chrétienne, non-seulement à Peking, mais encore dans toutes les provinces de l'empire, lesquelles autoriseroient les mandarins à tourmenter les chrétiens : « Je vous réponds du contraire, leur dit-il, soyez en repos ; et si vous avez sur cela quelque peine, faites un mémorial par lequel vous remerciez l'Empereur, en lui demandant qu'il ne soit plus permis de mettre aucune affiche contraire à la religion chrétienne ; je le ferai passer à l'Empereur, et s'il m'appelle en sa présence, je lui exposerai toutes vos raisons. »

Les missionnaires, selon le conseil du prince, dressèrent un nouveau mémorial, qu'ils portèrent le lendemain de grand matin au palais ; mais ils ne purent voir le prince qu'à deux heures après midi. Il reçut le mémorial, il le lut, mais il le trouva trop fort : « Il semble, leur dit-il, que vous vouliez dicter à l'Empereur ce qu'il doit faire. » Alors il résolut

de leur donner par écrit l'ordre de l'Empereur, qu'il ne leur avoit déclaré que de vive voix ; il le dicta à un écrivain du palais, et le fit communiquer au grand-maitre Hay-ouang, qui l'approuva. Les missionnaires le remercièrent, et firent le mémorial suivant, pour marquer leur reconnoissance à l'Empereur.

« Les Européens, *Tay-sin-hien* (le P. Kéglér) et autres, offrent avec respect ce mémorial à Votre Majesté pour la remercier d'un bienfait insigne. Le 25 de cette lune, le prince Tchouang-tsin-ouang (nom du seizième prince) et le grand-maitre Hay-ouang, nous ont publié l'ordre de Votre Majesté, qui dit : « Le tribunal des crimes a pris et puni Lieou-eul pour avoir transgressé les lois de la Chine ; certainement il devoit être ainsi puni, cela n'a nul rapport à la religion chrétienne ni aux Européens : qu'on respecte cet ordre. » Nous, vos fidèles sujets, recevons ce bienfait pleins de reconnoissance, et, prosternés jusqu'à terre, nous lui en rendons de très humbles actions de grâces, et nous osons lui demander que, par un effet de son cœur bienfaisant, elle ne permette pas qu'on affiche des *cao-chi* ou placards contre la religion chrétienne, et que le nom de chrétien ne soit pas un titre pour prendre ou punir personne, afin

que nous jouissions du bonheur de la paix de son glorieux règne. Quand même nous épuiserions toutes nos forces pour reconnoître un tel bienfait, nous n'en pourrions jamais reconnoître la dix-millième partle. C'est pour lui en rendre grâce que nous lui offrons ce placet, le 27 de la 10<sup>e</sup> lune de la seconde année de *Kien-long* (18 décembre). »

Le même jour le seizième prince vit ce mémorial, le lut, en fut content, et le fit passer à l'Empereur par la voie ordinaire des mémoires. L'Empereur l'approuva dans les mêmes termes, et avec les mêmes caractères dont il s'étoit servi pour approuver le mémorial d'In-ki-chan, que j'ai rapporté ci-dessus. Sa réponse fut renvoyée au prince en ces termes : « Ordre de l'Empereur : A l'avenir on ne mettra plus d'affiches contre la religion chrétienne. » Le prince leur intima cette réponse d'un air gai; et, comme ils s'étoient mis à genoux pour la recevoir, il les fit relever, il s'assit et les fit asseoir : il leur dit ensuite beaucoup de choses obligeantes qu'ils écontèrent comme s'ils eussent été persuadés qu'elles partoient d'un cœur sincère; il les exhorta jusqu'à deux fois à continuer chacun leurs occupations; c'était un ordre de l'Empereur : il leur fit aussi entendre qu'il signifieroit aux

grands mandarins du tribunal des crimes la réponse de Sa Majesté à leur mémorial, quoiqu'il ne le leur promît pas en termes exprès. Il le fit en effet, mais simplement de vive voix.

Quand les missionnaires furent de retour dans leur maison, ils jugèrent tous que cette réponse signifiée de la sorte ne suffiroit pas, et qu'il falloit prier le prince de la faire passer au tribunal dans les formes ordinaires. C'est ce qui n'étoit pas facile, parce qu'il n'avoit pas sur cela un ordre précis de l'Empereur, et que d'ailleurs c'étoit faire honte à un des plus grands tribunaux de l'empire, de l'obliger à mettre dans ses registres le contraire de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur, et qu'il avoit obtenu. Nonobstant cette difficulté, qu'ils ne sentoient que trop, ils ne laissèrent pas de dresser un écrit, où, sous prétexte de remercier ce prince des peines qu'il avoit prises, ils lui demandèrent cette grâce. Quatre d'entre eux allèrent à son hôtel pour lui présenter cet écrit, mais il s'excusa de les voir, sur ce qu'il ne faisoit que de rentrer chez lui, et il leur fit dire d'être tranquilles, et qu'il avoit averti les grands mandarins des intentions de l'Empereur.

On fut jusqu'au commencement de l'année 1738 sans entendre dire que le tribunal eût



fait aucune démarche sur cette affaire. Ce ne fut que vers le 14 janvier qu'on apprit par une voie sûre, que dès le 27 décembre le tribunal des crimes avoit envoyé le mémorial d'Yn-ki-chan, approuvé par l'Empereur, au tribunal du Tou-tcha-yuen, et dans toutes les provinces de l'empire, pour y être inséré dans tous les registres. Les missionnaires en furent consternés; car il y avoit tout lieu de craindre une persécution générale dans tout l'empire.

Le P. André Pereyra, vice-provincial des jésuites portugais, qui connoissoit le tsong-tou de la province de Pe-tche-li. lui envoya un catéchiste à son hôtel de Peking, où il étoit alors, pour lui communiquer le dernier mémorial offert à l'Empereur, avec la réponse de S. M., et le prier de ne pas permettre qu'on maltraitât les chrétiens de son gouvernement. Ce mandarin demanda pourquoi les missionnaires n'avoient pas fait mettre ce mémorial et la réponse dans les gazettes publiques, où il avoit vu celui d'Yn-ki-chan, qu'il n'en falloit pas davantage pour contenir les mandarins des provinces. Le catéchiste répondit qu'on avoit bien voulu l'y faire mettre, mais que le gazetier l'avoit refusé, parce que ce mémorial n'avoit pas été envoyé par l'Empereur au tribunal des ministres d'état pour y être enregistré. Sur quoi

Ly-ouei (q'est le nom de ce tsong-tou) fit venir un de ses secrétaires, et lui ordonna de prendre le mémorial et la réponse de l'Empereur, et de les faire mettre dès ce soir-là même dans les gazettes publiques, afin de les faire passer incessamment dans toutes les provinces de l'empire. En renvoyant le catéchiste, il lui recommanda de dire au P. Pereyra, qu'il devoit se tranquilliser sur ce qui regardoit les chrétiens de son gouvernement, et qu'on ne les inquiéteroit point sur leur religion.

D'un autre côté, le P. Parennin fit imprimer avec tous les ornements dont on décore les ordres de l'Empereur, les trois mémoriaux qui lui avoient été offerts, et ses réponses. Ils formoient un petit livre, dont il fit tirer un grand nombre d'exemplaires, pour en répandre partout autant qu'il seroit possible. Outre que ce remède vint trop tard pour prévenir le mal, comme il étoit dénué des formalités qu'on n'avoit pu obtenir, il s'en fallut bien qu'il pût faire une impression semblable à celle que faisoient des ordres du tribunal des crimes, appuyés auparavant de l'autorité de l'Empereur.

On ne fut pas en effet long-temps sans en éprouver les suites fâcheuses. Les pères portugais reçurent une lettre que le P. Gabriel de Tu-

rin, franciscain, missionnaire de la sacrée Congrégation, leur avoit envoyée par un exprès, où il exposoit le triste état où il se trouvoit dans la province de Chan-si, en conséquence des placards affichés contre la loi chrétienne, condamnée par le tribunal des crimes. Il mandoit qu'il s'étoit retiré sur une montagne dans un antre avec ses plus fidèles domestiques, et que, malgré les précautions qu'il avoit prises pour cacher le lieu de sa retraite, il s'attendoit d'y être arrêté au premier jour, chargé de chaînes, conduit au tribunal des mandarins, et peut-être à Peking dans les prisons du tribunal des crimes. Peu de jours après, le P. Antoine de la Mère de Dieu, franciscain et zélé missionnaire, arriva au collège des Portugais, déguisé en pauvre pour n'être pas reconnu; il y demeura caché tout le temps qu'il y resta, disant la messe de grand matin, et ne sortant point de sa chambre le reste de la journée. Il étoit venu de la province de Chan-tong à Peking, parce qu'ensuite des ordres du tribunal des crimes, tous les lieux de sa mission étoient remplis d'affiches contre la loi chrétienne; ses néophytes en avoient été si fort effrayés, que nul d'entre eux n'osoit le recevoir dans sa maison.

Quinze jours étoient à peine écoulés, que le P. Ferrayo, franciscain et missionnaire de la

sacrée Congrégation, vint pareillement de la province de Chan-tong à Peking, pour y chercher quelque protection auprès du mandarin qui tourmentoit les chrétiens de son département. Le P. Peinheiro, supérieur de l'église orientale des pères portugais, auquel il s'adressa particulièrement, se donna beaucoup de mouvements pour lui procurer de fortes recommandations auprès des mandarins de sa province, avec lesquelles il retourna dans sa mission, et l'on n'a pas su que le feu de la persécution y ait été tout-à-fait éteint.

Le 16 août de la même année 1738, la famille d'un mandarin d'armes, toute chrétienne, arriva de la province de Chan-si à Peking. La persécution excitée par l'ordre qu'on y avoit reçu du tribunal, avoit contraint cette famille à se retirer à Si-ngan-fou, qui en est la capitale. Le poste de ce mandarin n'étoit point dans cette capitale, il en étoit éloigné de huit grandes journées, mais il y avoit loué une maison pour loger sa famille, afin qu'elle prît soin de son père très âgé et malade, et qu'elle lui procurât la consolation de recevoir les sacrements pour le disposer à la mort qui n'étoit pas éloignée. Lorsque l'ordre du tribunal des crimes arriva, on fit la recherche des maisons où il y avoit des chrétiens; le tchi-hien, dans le départe-

ment duquel étoit la maison du mandarin chrétien, eut quelque soupçon qu'un européen s'y étoit caché : il fit semblant d'ignorer qu'elle appartint au mandarin, et il y envoya des officiers de justice pour la visiter et enlever l'euro péen. M. Concas, évêque de Lorime, et vicaire apostolique de cette province, s'y étoit en effet retiré. Aussitôt qu'on sut dans la famille que les officiers venoient visiter leur maison, ils firent cacher le prélat dans la chambre de deux sœurs du mandarin chrétien. Lorsqu'après avoir bien cherché dans tous les appartemens, ils s'approchèrent de cette chambre, les deux sœurs en sortirent, comme pour leur laisser la liberté d'y entrer, mais, n'osant le faire, ils se contentèrent d'y jeter un coup d'œil du seuil de la porte, et se retirèrent. Le tchi-hien, non content d'avoir ordonné cette visite, et quoique depuis la mort du père du mandarin chrétien, il n'y eût plus dans la maison que des femmes, leur fit dire qu'elles eussent à renoncer à la religion chrétienne, ou à se retirer d'un lieu de sa juridiction. Elles firent réponse que leur parti étoit pris de retourner dans la province de Pe-tche-ly, qui étoit leur terre natale, et elles se retirèrent en effet à Pekin. C'est d'elles qu'on tient ces particularités, auxquelles elles ajoutèrent que les

chrétiens de la province de Chen-si étoient dans le trouble et la confusion.

Au mois d'octobre, Ly-ouei, tsong-tou de la province de Pe-tche-li, vint à Pekin à l'occasion du jour où l'on célèbre la naissance de l'Empereur, car ce n'est pas à Pekin qu'il fait sa résidence ordinaire. Il fit dire au P. Pereyra de bien recommander aux chrétiens de la province de tenir une conduite si mesurée, qu'il n'eût aucun reproche à leur faire, et que dix-sept différents mandarins lui avoient présenté contre eux des accusations qu'il avoit supprimées. Dans la province de Hou-quang, quoique le tsong-tou, qui est de la famille impériale, soit chrétien, quelques mandarins ne laissèrent pas d'afficher l'ordre du tribunal des crimes, dans les différents départements. A Siang-yang-fou, qui est une des chrétientés, le tchi-hien apprit qu'à la montagne *Mou-pan-chan*, il y avoit grand nombre de chrétiens qui en défrichoient les terres; il fit prendre quelques-uns des chefs, se les fit amener, en fit souffleter un ou deux, et, les effrayant par les plus terribles menaces, il leur présenta à signer une déclaration par laquelle ils promettoient de ne plus entrer dans la religion chrétienne. Un d'entre eux, qui se croyoit habile, dit que par ces paroles on pouvoit entendre qu'ils ne se feroient



point rebaptiser, et qu'en ces sens ils pouvoient signer la déclaration, ce qu'ils firent, et ils revinrent bien contents de s'être tirés si adroitement des mains du mandarin. A leur retour le missionnaire les traita comme des apostats; et, après leur avoir fait comprendre qu'il n'étoit jamais permis de dissimuler, ni d'user de termes équivoques, et bien moins quand il s'agit de la foi, et dans un tribunal de justice, il leur refusa l'entrée de l'église et les sacrements. Les chrétiens reconnurent leur faute, ils la pleurèrent amèrement; ils demandèrent publiquement pardon à tous les chrétiens du scandale qu'ils avoient donné et s'offrirent d'aller au tribunal rétracter leur signature et faire une profession ouverte du christianisme. Au même temps, Norbert Tchao, mandarin de guerre et fervent chrétien, vint trouver cetchi-hien, et, après lui avoir fait les plus grands reproches de sa conduite, il lui demanda l'écrit signé des néophytes, en lui disant : Ne savez-vous pas que je suis chrétien ? mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que le tsong-tou de cette province et tous ses officiers sont chrétiens comme moi. Le tchi-hien fut effrayé à son tour, et s'excusant sur l'ordre émané du tribunal des crimes, il promit bien de ne plus inquiéter les chrétiens. Et en effet depuis ce temps-là ils ont toujours été tranquilles.

Tel est l'état présent de la mission de la Chine : le simple récit qu'on vient de faire portera sans doute plusieurs saintes ames zélées pour la propagation de la foi dans ce vaste empire, à offrir leurs vœux au Seigneur, afin qu'il daigne répandre, comme autrefois, ses plus abondantes bénédictions sur cette vigne maintenant si désolée.

## LETTRE

Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

A Pekin, ce 20 septembre 1740.

MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

Je ne reçois guère de lettres de votre part qu'elles ne soient accompagnées de quelque nouveau bienfait : c'en est un bien précieux pour moi, que les trois derniers volumes des Mémoires de la savante Académie dont vous êtes un membre si distingué, et que vous avez la bonté de joindre aux précédents que je tiens

de votre libéralité. Ce grand ouvrage, si important par tous les genres d'érudition et de littérature qu'il renferme, fait la richesse et l'ornement de notre bibliothèque. Les termes me manquent pour vous en marquer toute la reconnoissance que je vous dois, et à messieurs vos illustres confrères.

Je profiterai du loisir que j'ai aujourd'hui, pour tâcher de vous satisfaire sur quelques-uns des éclaircissements que vous m'aviez demandés dans vos lettres, et je commencerai par l'article du fer dont la découverte, comme vous le dites, « ne peut avoir été faite dans un » pays, et l'art de le travailler imaginé, que » long-temps après qu'il y a eu des hommes, » ou par quelque grand hasard; il étoit sans » doute de toute autre difficulté à reconnoître, » que l'or et l'argent, qui brillent parmi le » sable des rivières, ou qui, étant aisément » fondus par les feux souterrains, se manifestent » ensuite en lingots par les tremblements de » terre, ou par les éruptions des volcans, etc., » au lieu que le fer n'offre le plus souvent à » la vue que du roc, ou du gravier noirâtre. » Si le fer est donc de toute antiquité à la Chine, les arts dont il suppose la connoissance, y seront aussi bien anciens, et c'est à cette occasion que vous me demandez s'il reste à la

Chine quelques vestiges de l'époque du fer, ou de la nation qui l'y apporta.

Il est certain que la connoissance du fer est ici très ancienne. Il paroît qu'il étoit connu des premiers conducteurs des Chinois, puisqu'il en est fait mention dans le *chu-king*, au chapitre *yu-cong*, où il est rapporté que le fer vient du territoire de Leang-tchou. Il n'est point dit que ce fut là qu'on eut la première connoissance du fer; mais parce que la Chine a commencé indubitablement à se peupler par l'ouest de Peking, ce fut à Leang-tcheou que les chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fusion du fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelques morceaux de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vécu avec Noé; car il n'est guère croyable que ce patriarche ait bâti l'Arche sans le secours d'aucun instrument de fer. Au moins ne sais-je pas qu'on ait jamais rien dit de contraire. Mais Noé, dira-t-on, ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche, sans connoître la terre d'où il étoit tiré? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable; mais, quand cela seroit vrai, il étoit bien plus aisé à ses descendants de reconnoître cette terre, qu'à ceux qui n'avoient jamais vu du fer, et qui, n'ayant nulle idée

de ce métal, et ne sachant pas même s'il existoit, ne se seroient pas avisés de le chercher.

Si les hommes avoient quelque connoissance du fer dès le temps de Noé, ou même avant Tubalcaïn, comme vous le conjecturez d'après les expressions de la Genèse, comment se peut-il que quelques nations, même celles qui, après la dispersion, allèrent habiter le pays où Tubalcaïn en avoit forgé, oublièrent tellement ce que c'étoit que le fer et comment il se faisoit, que, pour suppléer à ce métal si nécessaire, elles furent obligées d'employer des pierres de tonnerre, en sorte qu'un homme passoit une partie de sa vie à percer, à aiguiser, à emmancher une de ces pierres en forme de hache ou d'autre outil semblable? Ce qui prouve, comme vous l'avez fort bien remarqué, une longue ignorance ou l'on avoit été du fer.

J'avoue qu'il ne m'est pas aisé de comprendre comment cette connoissance s'est perdue parmi ces anciens peuples, de même que parmi ceux qui allèrent habiter l'Amérique, tandis qu'il paroît qu'elle est toujours conservée chez les Chinois, sans que, ni par leurs livres, ni en aucune autre manière, on puisse déterminer en quel temps ils ont commencé à avoir cette connoissance.

Dira-t-on pour s'égayer, qu'au temps de la dispersion, ceux qui tournèrent du côté de la

Ch  
tère  
tru  
la t  
que  
ble  
ce  
fure  
de  
blié  
de  
Qu  
auc  
telle  
sup  
n'en  
mon  
de  
ou  
si l  
de v  
il fa  
eût  
jam  
ces  
libr  
me

Chine, plus attentifs que les autres, emportèrent avec eux les pelles, les pioches, les truelles et les autres outils qui servirent à élever la tour; ou bien dira-t-on, plus sérieusement, que les Chinois, qui descendoient incontestablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce père privilégié des connoissances qui ne furent pas si communes parmi les descendants de Cham et de Japhet, et qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, surtout de celles qui ne vinrent point vers l'Orient? Quoi qu'il en soit, on ne trouve à la Chine aucun de ces vestiges de l'ignorance du fer, telles que sont ces pierres travaillées pour y suppléer; du moins les lettres d'aujourd'hui n'en ont jamais entendu parler. Ce seroit néanmoins une témérité d'assurer qu'il n'y eût point de ces pierres travaillées, ou dans les mines, ou dans les montagnes de ce vaste empire: et si le hasard m'en fait découvrir, j'aurai soin de vous en envoyer, comme vous le souhaitez; il faut toujours se souvenir que, si le grand Yu eût manqué d'instruments de fer, il n'auroit jamais pu couper les montagnes, ni creuser ces grands canaux qu'il fit, pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient les terres.

Vous avez bien prévu, Monsieur, qu'il ne me seroit pas aisé de répondre à la seconde



question que vous me faites ; savoir , s'il naît chaque année à la Chine plus de filles que de garçons. Je l'ai demandé à quelques Chinois ; ils sont persuadés que le nombre est à peu près égal ; et , sur ce que je leur disois que dans cette hypothèse il y avoit de l'injustice à prendre plusieurs femmes , sans en laisser à ceux qui voudroient se marier , ils me répondoient qu'il y avoit parmi eux quantité d'eunuques et de pauvres qui renonçoient au mariage , faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il est à observer que , sous la dynastie précédente , le palais de l'empereur et les maisons des grands étoient remplis d'eunuques de bonne famille , parce que plusieurs d'entr'eux parvenoient aux premières charges de l'empire , et que c'étoit la mode de se reposer sur eux de tous les soins domestiques. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Les Tartares ne laissent pas la moindre autorité aux eunuques , parce qu'ils abusèrent autrefois de leur crédit , et causèrent les plus grands troubles dans l'empire. On ne trouve guère maintenant parmi les eunuques que des gens de la lie du peuple , ou de pauvres villageois qui n'ont pas de quoi se marier.

Quoiqu'il paroisse assez vrai que , parmi les enfants qui naissent à Peking , il n'y a pas plus

de femelles que de mâles, il est néanmoins certain que si, à la fin de chaque année, on comptoit ce qui reste en vie des enfants nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre de mâles que de femelles, parce que dans ce grand nombre d'enfants exposés, on ne trouve presque que des filles; et il est rare que sur cent on trouve trois garçons. C'est le témoignage unanime de tous ceux que nous envoyons tous les jours pour baptiser ces malheureuses victimes de la misère de leurs parents, ou de la cruauté de leurs maîtres. Je crois que c'est à peu près la même chose dans les autres grandes villes où il y a plusieurs esclaves : car, dans les petites villes et dans les villages habités par le simple peuple, ou par des laboureurs, il n'arrive guère qu'on y expose les enfants, excepté des moribonds : pour ce qui est de ceux qui se portent bien, on trouve facilement des gens qui les adoptent et qui les élèvent.

Dès qu'il ne naît pas un plus grand nombre de filles que de garçons, et qu'il paroît certain, par le calcul que vous m'envoyez sur ce sujet, que c'est tout le contraire, du moins en Europe, vous avez raison, Monsieur, de conclure que la polygamie est un obstacle à la multiplication, et je suis entièrement de votre avis là-dessus. « Il doit rester par-là, sans doute,

» bien des hommes sans femmes ; et comment ,  
» ajoutez-vous , accorder ce célibat involon-  
» taire avec le tempérament des Chinois , que  
» vous n'y voyez pas fort disposé ; ou com-  
» ment y remédier , sans tolérer des désordres  
» que la morale chinoise fait profession de  
» condamner ? »

Je ne voudrois pas nier, Monsieur, qu'il n'y eût de ces désordres à la Chine ; mais ils n'y sont pas publics comme dans le Japon et chez les Turcs que vous citez ; on ne les y souffre pas , et si un maître faisoit violence à son esclave , il seroit puni , et l'esclave mis en liberté. Il y a d'ailleurs une infamie attachée à ce détestable commerce , et personne ne veut même en être soupçonné. J'avoue néanmoins que lorsque la crainte de Dieu n'arrête pas , celle des hommes est un frein trop foible pour contenir des infidèles , surtout quand ils peuvent s'assurer que leur crime sera secret.

Venons maintenant au parallèle des Egyptiens et des Chinois , fondé sur les mœurs et les contumes des deux nations , que vous continuez d'exposer d'une manière très claire et très plausible. Des traits si ressemblants et si particuliers vous donnent , à ce que vous dites , du penchant à leur attribuer une commune origine. Je vous avouerai franchement, Mon-

sieur, que toutes ces ressemblances me portent seulement à juger que ces deux anciens peuples ont puisé dans la même source leurs coutumes, leurs sciences et leurs arts, sans que l'un soit un détachement ou une colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, et une antiquité si bien établie, qu'il n'est pas concevable que les Egyptiens, dans leurs commencements, aient été en état de lever de grandes armées, de traverser des pays immenses, de défricher et de peupler un grand royaume. Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre chose, sinon que dans des temps postérieurs à la Chine déjà peuplée, Osiris s'étoit transporté jusqu'au Bengale, et voilà l'Océan oriental que Diodore, peu versé dans la géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, supposé qu'il crût la terre plate, comme on l'a cru pendant long-temps. Quand on dit qu'Osiris avoit voyagé dans l'Asie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Asie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette proposition.

Pour revenir à l'antiquité chinoise, qui est le point décisif, et que vous êtes, avec raison, très porté à croire, en voici quelques preuves auxquelles il me semble qu'il n'y a

guère de réplique. Pour prouver celle des Egyptiens, vous dites, Monsieur, qu'ils ont connu anciennement que Vénus et Mercure tournoient autour du soleil, laissant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres planètes. Je pourrois demander si cette connoissance est bien constatée, et s'il y a quelque ancien auteur qui en parle distinctement. Mais je la suppose, et je dis que cette même connoissance est aussi ancienne, et l'est peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte, avec cette différence que, comme vous le remarquez, « les » Egyptiens la perdirent, et que Ptolomée, lui-même, au milieu d'Alexandrie, rejetoit ce » mouvement de Mercure et de Vénus autour » du soleil, » au lieu que les Chinois l'ont conservée jusqu'à nos jours. On peut voir ce que le P. Gaubil a écrit sur cela d'après l'astronomie des grands *Han* qui en ont parlé comme d'une connoissance ancienne, et non pas comme d'une invention nouvelle. On peut voir en même temps le catalogue des étoiles connues des anciens Chinois, avec la manière dont ils les avoient observées; leurs sphères armillaires, leurs cercles gradués en 360, dont l'un représentoit l'équateur, l'autre un méridien pour déterminer le passage des étoi-

les, leur latitude, etc. Que l'on compare ensuite ce catalogue avec ce qui est resté des Egyptiens, et l'on pourra bien trouver que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, et ne peuvent être par conséquent un essaim sorti de leur ruche.

Il me semble que je vous ai déjà parlé de l'ancienne connoissance qu'ils avoient du triangle rectangle, de laquelle, selon le témoignage de l'empereur *Cang-hi*, on ne pouvoit assigner le commencement. On lit que le prédécesseur du fameux *Tcheou-cong*, qui vivoit environ onze siècles avant Jésus-Christ, disoit à son disciple qu'avec cet instrument on pouvoit faire plusieurs observations, et que *Yu* s'en étoit servi pour mesurer les hauteurs. Il n'est pas dit que *Yu* en fût l'inventeur, mais qu'il en avoit fait usage.

Comment cette connoissance passa-t-elle dans la suite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur? L'inventa-t-il; car il n'est pas impossible qu'on se rencontre dans les mêmes connoissances: ou bien l'avoit-il reçue des Indiens, et ceux-ci des Chinois? Pure conjecture; on ne peut rien assurer jusqu'à ce qu'on déterre d'autres monuments que ceux que nous avons pu voir jusqu'ici.

Voilà, Monsieur, trois preuves d'antiquité



que je voudrois avoir le temps de mieux développer, afin de faire revenir l'Europe de cette prévention naturelle où elle est sur l'antiquité et sur la science des Egyptiens, des Chaldéens, des Persans, etc. C'est un sujet qui a toujours exercé la plume des savants, parce qu'outre que ces nations sont moins éloignées, l'Ecriture sainte en parle en cent endroits, tandis qu'il n'est rien dit directement de la Chine, laquelle est restée dans l'oubli jusqu'au temps de Marc-Paul, qui y pénétra, et dont la relation ne passa d'abord que pour un tissu de fables. Les missionnaires qui y allèrent quelque temps après, donnèrent des connoissances de ce vaste empire qu'à peine daignoit-on écouter.

Que dirois-je de quelques savants qui ont cru assez long-temps que les Chinois n'avoient su ni ne savoient d'astronomie que ce que les missionnaires leur en avoient appris? Ce n'est que depuis peu d'années que, par des traductions de leurs livres, par leur calcul et leurs anciennes observations, on a commencé à ouvrir les yeux et à soupçonner qu'il pourroit bien y avoir parmi eux des connoissances qui méritent quelque attention.

Oserois-je pareillement espérer que messieurs les hébraïsants nous laisseront un peu

alonger la durée du monde, en dépit de la prétendue bonne foi des rabbins, qui se sont permis de la raccourcir, pour reculer l'avènement du Messie? Nous ne pécherons en cela ni contre la bonne foi, ni contre les bonnes mœurs, et nous serons plus au large pour prêcher notre sainte religion à une nation qui ne nous écouterait pas, si, sans lui apporter de solides raisons, elle nous voyait retrancher ou rejeter ce qu'elle croit être certain dans son histoire. Ce qui fortifie mon espérance, c'est qu'on a bien permis d'étendre à discrétion l'atmosphère, parce qu'on n'a pas eu de bonnes raisons à opposer à ce que vous en avez démontré dans votre Traité de l'aurore boréale. Cependant, il est vrai de dire qu'on trouve mieux son compte avec des astronomes, qu'une petite démonstration arrête, qu'avec des chronologistes, contre lesquels on n'a pas un frein semblable. N'espérez donc point, Monsieur, qu'ils soient touchés de ces grandes preuves, tant astronomiques qu'historiques et physiques, que vous avez données de l'ancienneté du monde, et dont je ne puis que vous remercier. Ce sont réellement des savants qui ont pris parti après plusieurs années d'études, et qui ont fait de gros volumes sur la chronologie, où chacun s'est efforcé de

prouver qu'il avoit raison. A la vérité ils ne s'accordent guère entre eux ; et, si vous osez vous ingérer dans leurs contestations, par des raisonnemens tirés des pays lointains, ils tomberont tous sur vous, et nul d'entre eux ne vous cédera un mois de temps ni un pouce de terrain pour faire vos évolutions.

Je crois que, pour parer à cet inconvénient, il faudroit faire abstraction de toutes les chronologies déjà faites, n'en approuver ni critiquer aucune, commencer sans aucun préambule celle de la Chine dès le temps présent, en remontant jusqu'où on le peut sûrement, sans rien exagérer, donnant pour certain ce que les Chinois reconnoissent pour tel, et où il y a des raisons de douter, exposer ses raisons sans les diminuer ni les affoiblir ; après cela ne point répondre à ceux qui aiment à disputer, mais seulement aux savants désintéressés, tel que vous êtes, Monsieur, qui proposeront leurs doutes, comme vous faites, de bonne foi, et en vue d'éclaircir la vérité.

A l'égard de quelques traits de ressemblance qu'on aperçoit entre les deux nations, je n'en suis pas surpris : il est assez ordinaire que deux peuples anciens et polis se ressemblent par quelques endroits, quoiqu'ils n'aient pas la même origine ; mais, ce qui doit frapper

bien davantage, c'est qu'il se trouve entre l'une et l'autre nation des différences si palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire sortir de la même tige. En Egypte il est permis au frère d'épouser sa sœur; ce seroit une chose monstrueuse à la Chine, et dont il n'y a jamais eu d'exemples. Les Egyptiens se livrèrent de bonne heure à la plus stupide idolâtrie: ils adorèrent non-seulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, et ensuite les crocodiles, les rats et les plus vils insectes; quelques-uns, même, choisirent, pour objet de leur culte, les raves et les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers:

O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis  
Numina.... *Juvenal.*

Si l'origine des Egyptiens et des Chinois étoit commune, les Chinois, dès le commencement de leur établissement, auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs livres classiques pour se convaincre que, pendant plusieurs siècles, il n'a paru chez eux aucune trace d'idolâtrie. C'est *Lao-Kium*, philosophe chinois, qui commença d'altérer le culte d'un Être suprême: l'idolâtrie s'y répandit dans la suite sous le règne de *Ming* (quinzième

empereur de la dynastie des *Han*), par les ordres duquel la loi de *Fo* fut apportée des Indes, mais qui fut toujours combattue, réfutée et anathématisée par les lettrés, lesquels inondèrent l'empire de leurs livres contre cette abominable secte, laquelle ne laissa pas d'avoir, et qui a encore un grand cours, surtout parmi le peuple.

On croit que l'anatomie qui fait connoître les parties du corps humain par la dissection, a d'abord été en usage en Égypte, et a passé ensuite dans la Grèce. Mais cette science a toujours été ignorée des Chinois, jusqu'à ces derniers temps, qu'ils en ont ouï parler aux Européens; mais, quelque utile qu'elle soit aux vivants, elle n'a jamais pu être de leur goût, et ils se révoltent à la seule proposition de faire l'ouverture d'un cadavre humain.

La difficulté qui naît de la distance des lieux ne vous paroît pas insurmontable. « Les Moscovites, dites-vous, pénètrent aujourd'hui jusqu'à la Chine, et vont faire des établissements jusque sur ses frontières, avec peut-être moins de facilité que n'en avoient les anciens conquérants. Qui nous eût dit, il y a trente ans, que nous verrions les Kalmoucks sur le Rhin, nous auroit bien surpris. »

La surprise auroit cessé, Monsieur, si l'on

eût  
par  
Mo  
pon  
leur  
sur  
euss  
sans  
de  
Mos  
qu'  
sait  
sur  
la q  
czan  
la p  
prin  
con  
avo  
rac  
sou  
com  
lon  
pu  
fau  
car  
peu  
au

eût ajouté qu'ils devoient être conduits comme par la main : car il est certain que, depuis Moscou jusqu'en Allemagne, les chemins, les ponts sur les rivières, les étapes, les guides ne leur manquoient pas : tout étoit donc préparé sur leur passage. Sur ce pied-là les Kalmoucks eussent pu continuer leur route jusqu'à Paris sans aucun miracle. Où ils auroient trouvé plus de difficulté, c'étoit depuis leur pays jusqu'à Moscou, s'ils n'eussent pas marché par une route qu'ils s'étoient déjà frayée à eux-mêmes. On sait que ceux qui habitent près d'Astracan et sur la côte de la mer Caspienne, qui prenoient la qualité, tantôt de sujets, tantôt d'alliés du czar Pierre I<sup>er</sup>, allèrent deux fois à Moscou ; la première, sous prétexte de visiter ce grand prince et d'en tirer quelques présents ; la seconde, pour le secourir dans la guerre qu'il avoit contre les Suédois. C'est ce que nous a raconté M. Laurent Lange, qui est venu si souvent à Pekin, en qualité de directeur du commerce de Moscovie. Je demanderois volontiers en quel temps les Egyptiens auroient pu pénétrer à la Chine pour la peupler. Il faudroit qu'ils s'y fussent pris de bonne heure, car autrement ils l'eussent déjà trouvée toute peuplée, et il auroit fallu en faire la conquête, au lieu d'y établir des colonies.



**Vous n'êtes point, Monsieur, pour Sésostris, parce qu'il est trop récent, c'est-à-dire, Sésostris le conquérant, car il me semble qu'il y en a trois de ce nom : et, en effet, on donneroit trop d'affaires à ce héros, qu'on prétend avoir subjugué en dix ans les Mèdes, les Scythes, la Phénicie, la Syrie, et toute l'Asie mineure; et dans ces derniers temps quelques auteurs, ne sachant à qui s'adresser pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Sésostris sur la foi de ce passage de Lucain.**

***Venit ad occasum mundique extrema Sesostris.***

**On a donc recours à Osiris, mais c'est un personnage équivoque; les uns disent qu'il étoit Grec et qu'il conquit l'Egypte. En ce cas-là, étant aussi occupé qu'il l'étoit à conserver ses conquêtes, il n'avoit garde d'envoyer bien loin des détachements pour en faire de nouvelles. S'il étoit Egyptien, comme d'autres l'ont cru, devenu le chef d'une nation molle, efféminée, et accoutumée aux douceurs de la vie que le pays où il régnoit lui fournissoit en abondance, auroit-il quitté une contrée si délicieuse pour aller brusquer la fortune dans des climats si lointains, au hasard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il possédoit? D'ailleurs, les peuples auxquels il**

commandoit, étoient bien différents des Kalmoucks, nation pauvre et endurcie au travail.

Je ne crois pas qu'on dise que Menès ou Misraïm, fils de Cham, vint lui-même à la Chine; ce ne pour roient être tout au plus que ses enfants. Mais dès-lors l'Egypte fut partagée en plusieurs royaumes; on distinguoit le roi des Thébains, le roi des Tanites, et le roi de Memphis. Les princes qui s'observoient les uns les autres, auroient-ils eu la pensée de s'éloigner, pour aller faire des établissemens dans des pays qu'ils ne connoissoient pas?

Mais qui que ce soit des rois d'Egypte qu'on prétende avoir été, ou avoir envoyé de ses gens à la Chine, soit en corps d'armée, soit en caravane, ils auront dû traverser toute l'Inde d'occident en orient. Or je demande si pour lors les Indes étoient habitées, ou si elles étoient dépourvues d'habitants. Si l'on répond qu'elles étoient désertes, il ne pouvoit donc s'y trouver que des désordres causés par le déluge. Cette armée se seroit vue dénuée de tout secours pour sa subsistance. Il lui auroit fallu labourer, semer et recueillir à mesure qu'elle avançoit; c'est ce qui n'est pas aisé à concevoir. Si l'on suppose que les Indes étoient déjà habitées par Sem et ses enfants, ou par ses petits-fils, comme l'Écriture-Sainte

le marque assez clairement, il faut dire en même temps que ces peuples étoient ou si foibles, ou si dépourvus de sens, qu'ils laisserent passer au milieu d'eux les Egyptiens sans coup férir, et qu'ils les virent tranquillement aller se mettre en possession des terres à leur orient, qui les resserroient et les tenoient, pour ainsi dire, entre deux feux. Peut-être vaudroit-il mieux dire qu'une caravane des gens de Sem se joignit aux Egyptiens, et que de concert ils allèrent ensemble peupler la Chine. Supposé que cela fût ainsi, les Chinois seroient ce qu'on appelle marchandise mêlée, race de Sem et race de Cham, les uns bons, les autres mauvais, différents de langue, de génie, de mœurs et de coutumes. De ce mélange seroit sorti, si j'ose m'exprimer de la sorte, un ouvrage à la mosaïque et de pièces rapportées. Or, rien de plus uniforme que les Chinois dans tous les temps, depuis leur origine jusqu'à nos jours : même langue, mêmes lois, même génie, même physionomie, même figure. Il n'y a sur ce dernier article d'autre différence que celle qu'on voit en Europe entre ceux qui naissent au nord, et ceux qui habitent le sud. Les premiers sont d'ordinaire plus blancs et plus robustes, les seconds plus basanés et d'une complexion plus foible.

Ne semble-t-il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendants de Sem, qui n'avoient point d'ennemis en tête, et qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, et entrer dans le Chen-si, qui est le premier pays habité, comme tout le monde en convient ici? Ils auroient eu bien plus de facilité que n'en ont eu dans ces derniers temps les Moscovites, qui ont fait, comme vous le dites, Monsieur, des établissemens jusqu'aux frontières de la Chine; car enfin les premiers n'eussent trouvé de résistance que celle qui naît de la nature du pays, au lieu que les Moscovites ont eu diverses nations à combattre, et bien de la peine à établir des étapes, jusqu'à Nipchou, et de là à Couthou Paising; encore n'y auroient-ils pas réussi, si un sujet rebelle du Czar, et chef de brigands, n'eût pas livré Tobolskoi, pour obtenir sa grâce. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette histoire, qu'on trouve imprimé dans la relation d'un Anglais qui a demeuré vingt ans à Moscou.

Après tout, peu importe par qui la Chine ait été peuplée, et je ne crois pas que vous vous y intéressiez beaucoup non plus que moi. On ne peut avoir sur cela que des conjectures. Il seroit bien plus souhaitable et plus avantageux de connoître à fond cet empire tel qu'il

a été dans ses commencements, dans la suite des temps, et qu'il est encore aujourd'hui. C'est une mine trop riche pour avoir pu la creuser jusqu'ici, et en tirer tout ce qu'on y pourroit trouver d'utile à notre Europe.

Mais on manque pour cela de liberté, de temps, de connoissances nécessaires et d'argent. On est obligé de s'en rapporter aux livres, et l'on ne peut compter que sur les livres classiques. Les autres auteurs, moins par malice que par ignorance, négligent assez souvent de s'informer au juste des faits qu'ils avancent; ainsi, pour éviter toute surprise, il en faut lire plusieurs sur le même sujet, surtout en fait d'histoire naturelle, de secrets, de remèdes et autres choses semblables. Il est vrai qu'ils citent souvent d'autres auteurs, mais il n'est pas aisé de les trouver, et quand même on les auroit sous la main, ceux-ci en citent encore d'autres, et c'est toujours à recommencer. Il arrive aussi que de jeunes lettrés, ou pour s'exercer, ou pour se faire de la réputation, écrivent ce qu'ils croient savoir ou avoir appris de leurs maîtres. Plusieurs de ceux qui lisent leurs ouvrages ne cherchent qu'à se désennuyer, et pourvu que ces livres soient bien écrits, ils ne s'embarrassent guère du reste. Il n'y a que la grande histoire et les livres classiques, que ces

aute  
tous  
de l  
un E  
vres  
laisse  
si l'o  
soi-m  
Ma  
que s  
droit-  
que n  
porte  
arpen  
Memp  
ses mu  
truites  
qu'un  
coup  
ment  
tant d  
qu'il y  
droit  
repaire  
mirabl  
s'il eù  
la gran  
murail

auteurs ne peuvent citer à faux, parce que tous les lettrés s'apercevraient infailliblement de leur témérité ou de leur ignorance. Ainsi un Européen doit lire la plupart des autres livres chinois avec précaution; pour ne pas s'y laisser tromper : on marcherait plus sûrement si l'on pouvoit tout voir et tout examiner par soi-même.

Mais un si heureux temps ne peut arriver que sous un empereur chrétien; encore faudroit-il rapprocher la Chine de l'Europe, afin que nos savants de profession pussent s'y transporter aussi aisément qu'ils vont en Egypte arpenter, chercher et fouiller les ruines de Memphis, celles de Thèbes, de ses portes, de ses murs et de ses lourdes masses à moitié détruites, qui me paroissent n'avoir demandé qu'un grand nombre de manœuvres et beaucoup de temps. Cependant on mesure exactement un côté, et l'on écrit qu'une des faces a tant de toises de largeur, tant de hauteur; qu'il y a tant de voûtes et de chambres; il faudroit ajouter tant de nids à rats, et tant de repaires de hiboux. Qu'y a-t-il là de si admirable, qui n'eût pu être fait en Europe s'il eût été de quelque usage? Si l'on admire la grandeur de l'ouvrage, je soutiens que la muraille de *Tsin-chi-hoang* le surpasse de beau-



coup et en toutes manières, surtout par son utilité et par sa solidité, puisque tant de siècles n'ont pu la détruire, et qu'il n'y a d'autres ouvertures que celles qu'on y a faites à la main et à force de travail : tout le reste, jusque sur la cime des plus hautes montagnes, a tenu contre l'injure du temps et contre les tremblements de terre. Personne n'ignore quelle est sa longueur, sa hauteur et son épaisseur : où voit-on tant de briques et de pierres si bien arrangées, si bien cimentées ? n'y en a-t-il pas plus que dans les monuments d'Egypte ? Ce n'est pas, dira-t-on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte ; on y voit des figures d'hommes, d'animaux, de quadrupèdes, de volatiles et des bas-reliefs, des inscriptions, des hiéroglyphes qu'on ne peut presque déchiffrer, tant ils sont anciens. Eh ! c'est justement pour cela même qu'on les admire, car, si on les entendoit bien, ce seroit peut-être très peu de chose, on n'y trouveroit plus rien de mystérieux ; et comment au retour d'un si beau voyage pourroit-on faire des dissertations, étaler son érudition et raisonner à perte de vue sur les fables égyptiennes ?

Le malheur de la Chine est de n'avoir point encore été le terme de nos doctes voyageurs. Les inscriptions, les caractères ne manquent

point  
quel  
leurs  
Egyp  
ancét  
d'hon  
tures  
sont  
Egyp  
puisse  
en Eu  
d'y es  
avec d  
a voul  
dignat  
sieurs  
ne déc  
des py  
y ont  
point v  
en ait  
n'ont a  
Chinois  
peine.  
des po  
voit da  
liers qu  
qui va

t par son  
de siècles  
autres ou-  
à la main  
e, jusque  
es, a tenu  
s tremble-  
quelle est  
sseur : où  
es si bien  
a-t-il pas  
gypte? Ce  
ue, la ma-  
on y voit  
e quadru-  
des ins-  
eut pres-  
Eh ! c'est  
admire,  
oit peut-  
eroit plus  
tour d'un  
disserta-  
er à perte  
oir point  
yageurs.  
anquent

point à la grande muraille ; la différence est que les Chinois connoissent encore aujourd'hui leurs plus anciens caractères, au lieu que les Egyptiens ne savent plus lire l'écriture de leurs ancêtres. Pour ce qui est des figures sculptées d'hommes, d'animaux et de volatiles, les sculptures des Chinois et leurs arcs de triomphe en sont tout couverts, et quoiqu'ici, comme en Egypte, il n'y ait rien en cette matière qui puisse se comparer à ce qu'on voit aujourd'hui en Europe, l'œil observateur ne laisseroit pas d'y estimer des statues colossales très animées, avec des attitudes conformes aux passions qu'on a voulu représenter, telles que la colère, l'indignation, la joie, la tristesse. J'en ai vu plusieurs de ce genre que les plus habiles artistes ne dédaigneroient pas. Mais y a-t-il à la Chine des pyramides telles qu'on en voit à Rome, qui y ont été apportées d'Egypte? Je n'y en ai point vu, mais ce n'est pas une preuve qu'il n'y en ait point : cependant, comme ces ouvrages n'ont aucune utilité réelle, je doute que les Chinois aient voulu y perdre leur temps et leur peine. N'ont-ils pas mieux fait de construire des ponts aussi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques provinces, et aussi singuliers que celui qu'ils nomment *le pont de Fer*, qui va d'une montagne à l'autre sur d'affreux

précipices ? Des armées nombreuses ont passé autrefois sur ce pont, et il subsiste encore aujourd'hui ; c'est ce qu'on peut voir dans la description géographique, historique, etc., de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise<sup>1</sup>, que le P. Duhalde a donnée au public depuis peu d'années. Je ne sache pas qu'on voie rien de semblable en Egypte.

Mais, dira-t-on encore, le Nil, ce fameux fleuve, sa source, ses cataractes, ses débordements réguliers et féconds qui ont exercé la plume de nos savants voyageurs ; la Chine a-t-elle rien qui puisse lui être comparé ? Je réponds que le Nil disparoit, et n'est plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve Yang-tse-kiang, qui traverse toute la Chine. Qu'on jette un coup-d'œil sur la carte de cet empire, et que l'on considère ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis sa source jusqu'à son embouchure pendant quatre cents lieues ; qu'on fasse attention à sa largeur, à sa profondeur, aux lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un, entre autres, a quatre-vingts lieues de tour, aux grandes et belles villes qu'il baigne et enrichit, à cette multitude de vaisseaux, de barques qui le couvrent, et qui sont

<sup>1</sup> Tome I, pages 32, 60, 76, 151, 155, 165 ; tome II, pages 91, 92.

autan  
chand  
de ce  
le Nil  
bre d  
sines,  
ce qu  
geux  
sauro  
selon  
sourc  
Si l  
toute  
surfac  
roient  
seroit  
nord e  
comm  
veroi  
sur de  
ques  
qui o  
violen  
glouti  
fait fo  
comb  
gacité  
qui d

autant de villes flottantes, remplies de marchands et de peuples qui vivent tous aux dépens de ce fleuve, lequel, sans se déborder, comme le Nil, fournit à droite et à gauche grand nombre de canaux qui arrosent les campagnes voisines, et autant et selon qu'on le juge à propos, ce qui est bien plus commode et plus avantageux qu'un débordement incertain qu'on ne sauroit régler, tantôt précocé, tantôt tardif, selon le plus ou moins de pluie qui tombe à sa source.

Si les savants d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne considérer même que sa surface, combien de choses curieuses ne trouveroient-ils pas, dont on n'a encore rien dit ? que seroit-ce, s'il leur étoit permis de la labourer nord et sud, est et ouest, d'y creuser, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte ? combien ne trouveroient-ils pas d'inscriptions sur des pierres, sur des marbres, ou sur des monuments antiques ensevelis par les tremblements de terre, qui ont été si fréquents à la Chine, et d'une violence jusqu'à aplanir des montagnes et à engloutir des villes entières, comme l'histoire en fait foi ? Outre les mines qu'on y connoit déjà, combien d'autres se découvroient par la sagacité européenne ? Ce seroit un sujet tout neuf qui donneroit de l'occupation à nos savants

pour plus d'un siècle, et pendant ce temps-là ils laisseroient en repos les Phéniciens; les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs et d'autres nations qui ont tenu autrefois un rang considérable, et qui ne sont plus rien.

Je ne prétends pas par là diminuer la gloire qui est due à l'ancienne Egypte: c'est elle qui forma Moïse dans toutes les sciences qu'elle avoit acquises; les principales étoient sans doute la géométrie, qu'avoit occasionné le débordement du Nil, et l'astronomie, dont les principes auroient été communiqués au fondateur, autant qu'il étoit nécessaire pour y faire de plus grands progrès par les observations, telles qu'on les pouvoit faire dans ces premiers temps; mais aussi l'on peut dire que les descendants de Sem eurent les mêmes connoissances, et peut-être encore avec plus d'étendue.

Je serois curieux de savoir si Abraham, renvoyé d'Egypte avec quantité de présents, en emporta aussi quelques connoissances. On ne voit pas qu'à son retour il en ait fait quelque usage; il dressa des autels, il fit creuser des puits, tout cela ne demandoit pas beaucoup de science. Peut-être que, faute d'exercice et de culture, les Pharaons ou leurs docteurs n'étoient plus fort habiles, ou qu'Abraham ne demeura pas assez long-temps en Egypte pour s'instruire,

com  
auss  
plus  
la C  
tami  
ples  
guér  
la C  
sava  
quel  
voyé  
des  
mém  
On n  
des i  
cle, d  
et de  
cela  
leur  
jamai  
aujou  
qu'un  
Ce se  
lasse  
Vo  
perm  
couri  
toute

comme fit Moïse dans la suite : il se peut faire aussi que ce patriarche étant chaldéen en savoit plus que les Egyptiens ; cependant il étoit de la Chaldée montueuse, au nord de la Mésopotamie, où l'on place la ville d'Ur, dont les peuples étoient plus belliqueux et ne se mêloient guère de science, tout au contraire de ceux de la Chaldée méridionale qui se piquoient d'être savants. De plus, je demanderois volontiers quelle langue parloit ce patriarche avec les envoyés de Pharaon, quand ils allèrent lui faire des reproches au sujet de Sara ? Et Sara elle-même, quelle langue parloit-elle dans le palais ? On ne dit nulle part que l'un et l'autre eussent des interprètes : faudra-t-il recourir à un miracle, ou suppose-t-on que la langue d'Abraham et des Egyptiens étoit à peu près la même ? Si cela étoit, nos Chinois, qu'on soupçonne tirer leur origine de ces derniers et qu'on sait n'avoir jamais changé de langage, parleroient encore aujourd'hui l'ancienne langue égyptienne, quoiqu'un peu altérée par la suite de tant de siècles. Ce seroit une chose assez plaisante que je parlasse ici la langue copte sans le savoir.

Vous voyez, Monsieur, que, selon l'ample permission que vous m'en avez donnée, je laisse courir librement ma plume, en répondant à toutes les questions que vous avez bien voulu



me faire. Pour ce qui regarde les Miao-ssee, je n'ai rien à vous dire que ce que vous avez déjà lu, et que vous pouvez relire dans le tome premier du livre du P. Duhalde, sur la Chine et la Tartarie chinoise (p. 53). J'ajouterai seulement que les Chinois, n'ayant pu soumettre ces montagnards par la force, ont pris le parti de bâtir des villes et des forts aux gorges par lesquelles ils pourroient se répandre dans la campagne et piller les peuples qui habitent le pied de leurs montagnes. Ces barbares se voyant ainsi resserrés, il n'est pas étonnant qu'ils fassent quelques irruptions pour se mettre plus au large.

Ce n'est pas toujours la disette qui les fait descendre de leurs tanières, c'est le plus souvent le désir de se venger des vexations des petits mandarins du peuple, lorsqu'ils viennent vendre leurs denrées ou échanger leur marchandise. D'un autre côté, les mandarins de guerre, qui gardent les frontières, ennuyés de n'avoir rien à faire, et cherchant les moyens de s'avancer dans leur profession, irritent ces sauvages, qui, n'osant en venir aux mains avec des troupes réglées, tombent sur le peuple. Les mandarins saisissent aussitôt cette occasion, ils exagèrent le mal qui a été fait, ils en informent les mandarins supérieurs qui résident dans

les  
les  
pes  
qu'  
Or  
de  
cha  
ce q  
Mia  
D'es  
gar  
que  
Enfi  
quel  
on l  
cour  
les r  
git p  
sold  
V  
je vo  
d'un  
la C  
que  
cor  
les p  
au r  
secc

les capitales : ceux-ci en écrivent en cour, d'où les ordres partent pour faire marcher des troupes vers l'endroit où l'on suppose le désordre, qu'on traite toujours de rébellion et de révolte. Or tous ces mouvements exigent l'ouverture de la caisse militaire et de celle des agents chargés de recevoir le tribut : c'est justement ce qu'on souhaite. Alors on va chercher les Miao-ssee qui se sont retirés dans leurs forêts. D'essayer de les y forcer, on se donne bien de garde, l'expérience ayant appris qu'il n'y a que des coups à gagner pour les assaillants. Enfin, pour achever la comédie, on se saisit de quelques-uns de ces pillards trouvés à l'écart, on leur fait leur procès; puis on mande à la cour que tout est pacifié, qu'on a rencogné les rebelles dans leurs tanières, et qu'il ne s'agit plus que de récompenser les officiers et les soldats qui se sont distingués.

Vous me direz peut-être, Monsieur, que je vous donne là une idée peu avantageuse d'un gouvernement aussi vanté que celui de la Chine; mais faites réflexion, je vous prie, que quand le sang ne circule pas dans le corps, ni librement, ni assez abondamment, les parties éloignées du cœur languissent; c'est au médecin à y remédier, ou au malade à se secourir soi-même. Si les soldats chinois usent

d'industrie pour faire sortir l'argent des coffres, et se procurer une subsistance un peu plus aisée, je n'ai garde de l'approuver ; mais ne font-ils pas un moindre mal que s'ils venoient à se révolter, à exciter des troubles, à piller ou à tuer leurs compatriotes ; au hasard de passer pour d'infâmes rebelles, et de voir l'extinction de leur famille jusqu'à la neuvième génération.

Qu'arriveroit-il en Europe, si l'on envoyoit des corps de troupes pour garder des avenues ou pour boucher des gorges, et qu'on les laissât là, postés comme des statues, non-seulement pendant une campagne, mais pour plusieurs années, avec une paye modique pour eux et pour leurs familles, s'ils en avoient, comme en ont les soldats chinois ? y tien-droient-ils seulement un an ? ne déserteroient-ils pas pour la plupart ? et n'est-ce pas la ressource ordinaire de nos soldats, quand on les gêne trop ou qu'ils sont mal payés ? Or, à la Chine la désertion n'est pas praticable. Un déserteur chercheroit-il à se cacher ? c'est ce qui ne lui est pas possible ; nonobstant la multitude innombrable de peuples, rien de plus aisé que de le découvrir. Sortiroit-il du royaume ? c'est à quoi il ne pourra jamais se résoudre ; ce seroit, selon l'idée chinoise,

qu  
d'a  
son  
S  
voi  
Ach  
des  
pro  
Fo-  
et c  
rase  
cher  
leur  
mos  
refu  
ils s  
d'en  
sous  
tent  
ne la  
simu  
peup  
Eux,  
du m  
Chin  
qui l  
escla  
ils se

quitter le paradis pour aller chercher l'enfer ; d'ailleurs les parents , les femmes , les enfants sont autant de liens qui le retiennent.

Si cela est ainsi , me direz-vous , comment voit-on des Chinois à Manille , à Batavia , à Achen , à Siam , etc. ? Ceux qu'on y voit sont des descendants de misérables pêcheurs des provinces maritimes de Quang-tong et de Fo-kien , qui n'avoient nul bien en terre ferme , et qui , forcés autrefois par les Tartares de se raser la tête comme eux , ou d'être mis à mort , cherchèrent par la fuite à sauver leur vie et leur chevelure. Ils ramèrent du côté de Formose , qui étoit libre alors ; quelques-uns se réfugièrent à Manille , d'autres à Batavia , où ils se sont extrêmement multipliés. Plusieurs d'entr'eux viennent commencer à la Chine sous le nom d'étrangers ; et , bien qu'ils affectent de ne pas parler la langue chinoise , on ne laisse pas de les reconnoître ; mais on dissimule , parce que la Chine n'est que trop peuplée , et qu'ils n'y sont nullement utiles. Eux , de leur côté , soupirent après le royaume du milieu ( car c'est ainsi que se nomme la Chine ) , toujours mécontents de leurs ancêtres , qui les ont réduits à être en quelque façon les esclaves des Hollandais et des Espagnols , dont ils sont traités assez durement. Des troupes

de terre n'ont ni la même facilité ni la même adresse sur mer, pour se sauver et fuir avec leurs familles.

Vous ajoutez, Monsieur, que vous ne comprenez pas « que des princes aussi prudents » qu'il y en a souvent à la Chine, n'aient pas » pensé à se servir de ce peuple innombrable » qui les incommode, pour assujettir les montagnards indépendants qui se trouvent répandus dans quelques provinces. » Vous en dites autant au sujet de Formose, « qui est » l'asile des mécontents, et un boulevard d'où » ils menacent l'empire, à la moindre guerre » intestine ou étrangère qui s'y allume. » Cette objection paroît naturelle, et est en même temps spécieuse; mais souvenez-vous, Monsieur, de ce que vous me dites si sagement, « que la machine des empires est telle, que ce » qui est utile à l'un devient ruineux pour » l'autre. » Rien n'est plus vrai; un empereur de la Chine qui tenteroit une semblable entreprise, outre les dépenses énormes dans lesquelles il s'engageroit, risqueroit de perdre encore son empire. Car enfin, je suppose qu'il venille faire marcher cent mille hommes du bas peuple, il ne pourroit pas les tirer tous du voisinage des *Miao-ssée*, sans abandonner la culture des terres, et troubler le commerce.

Il f  
sem  
vres  
arm  
duir  
qui  
mule  
roit  
arme  
en fe  
jours  
vole  
M  
fortu  
tous  
certa  
veroi  
on n'  
contie  
ne po  
contr  
les p  
caban  
friché  
les né  
devien  
dange  
ils au

Il faudroit donc les faire venir de loin, rassembler les gens oisifs, la canaille, les manœuvres, qui vont presque nus, les habiller, les armer, leur donner des officiers pour les conduire, les mêler parmi les soldats disciplinés qui les missent en mouvement, sans quoi cette multitude se répandroit de tous côtés, pilleroit et ravageroit le plat pays : une canaille armée est toujours dangereuse, et quand on en feroit périr une partie, il en resteroit toujours assez pour former plusieurs troupes de voleurs.

Mais je veux que, dans l'espérance de faire fortune, ils aient le courage de grimper de tous côtés à ces affreuses montagnes, il est certain que plusieurs de part et d'autre y trouveroient la mort. Si les assaillants reculent, on n'aura pas ce qu'on prétendoit, et comment contiendra-t-on des fuyards ? quelle désolation ne porteront-ils pas dans tout le pays ? Si, au contraire, ils forcent les Miao-ssee à leur céder les premiers postes, charmés de trouver des cabanes prêtes à les recevoir, des terres défrichées, des animaux domestiques, et toutes les nécessités de la vie, ils s'y établiront et deviendront eux-mêmes des Miao-ssee plus dangereux et plus à craindre que ceux dont ils auront pris la place.



Ce qui mérite encore plus d'attention, c'est qu'à la Chine, tout mouvement extraordinaire a toujours de funestes suites. Que les montagnards descendent quelquefois dans la plaine, et y causent du désordre, il n'y a qu'à y envoyer des troupes réglées, et ils sont bientôt dissipés. Mais que l'Empereur rassemble une espèce d'arrière-ban populaire, les *yao-yen*, c'est-à-dire, les écrits ou les discours séditieux voleront par toutes les provinces : les Chinois l'emportent en ce genre sur toutes les autres nations. Ce sont d'abord des bruits sourds qui se répandent, sans qu'on en puisse connaître les auteurs. L'un a vu des signes dans le ciel, l'autre sur la terre : celui-ci a aperçu des monstres dans un tel endroit; celui-là a vu une vapeur maligne s'élever du côté que les troupes sont en marche : tous signes manifestes que la dynastie va finir, c'est le ciel même qui le déclare. Ces bruits passent de bouche en bouche, chacun espère une meilleure fortune, les mécontents et les malintentionnés en profitent, ils cabalent, ils s'assemblent par pelotons; et si l'on ne remédie promptement à ces émeutes naissantes, pour peu qu'elles se fortifient, rien n'est capable de les arrêter.

Les Tartares Mant-cheoux savent admira-

ble  
de  
les  
sen  
dor  
Je  
par  
célé  
hi.  
cha  
où  
a te  
mal  
con  
un p  
ile,  
tagn  
jama  
à les  
de fa  
Les  
qu'o  
sible  
sero  
pour  
rem  
bête  
pays

blement bien étouffer les premières semences de révolte. Au moindre bruit qui s'élève dans les provinces, leurs troupes volent et écorchent à l'instant ces petits serpents, sans leur donner le temps de croître et de se fortifier. Je pourrois rapporter plus d'un exemple de pareils troubles apaisés tout-à-coup par la célérité et la prudence du feu empereur Canghi. Il n'en va pas de même quand il s'agit de chasser des sauvages d'endroits inaccessibles, où ils se sont établis depuis si long-temps. On a tenté avec de bonnes troupes de se rendre maître de Formose. Tout ce qu'on a gagné consiste en une petite partie de l'île, qui est un pays plat; la plus grande partie de cette île, qui en est séparée par une chaîne de montagnes, est habitée par des peuples qu'on n'a jamais pu dompter. On est d'autant plus porté à les laisser tranquilles, qu'ils sont incapables de faire des irruptions et de rien entreprendre. Les Miao-see sont une espèce de vermine, qu'on peut éclaircir, mais qu'il n'est pas possible d'extirper entièrement. Peut-être ne seroit-il pas à propos de le faire quand on le pourroit. Les montagnes qu'ils habitent sont remplies de tigres, de léopards et d'autres bêtes féroces qui se répandroient dans les pays circonvoisins, et y feroient bien du ra-

vage, si ces montagnes étoient désertes. Au reste, de quelque nation qu'elles fussent peuplées, les peuples y seroient bientôt sauvages et indépendants, à cause du vaste espace qu'ils occupent, et de la difficulté qu'il y a d'y pénétrer.

Il ne me reste plus qu'à vous dire deux mots sur l'arithmétique binaire, ou plutôt sur l'application qu'en a faite M. Leibnitz. Vous seriez curieux, dites-vous, de savoir ce que je pense de cette prétendue convenance entre le législateur chinois et le philosophe allemand. Je vous avoue, Monsieur, que j'ai de la peine à vous découvrir sur cela mon sentiment, et parce qu'il n'est pas aisé de parler juste sur une matière où il faut deviner à chaque instant, et parce que je suis gêné par le respect que j'ai naturellement pour un si grand homme. Cependant par votre conseil j'ai relu le tome de l'académie de l'année 1703, où il en est parlé, et j'ai admiré ce que M. Leibnitz a écrit de la nouvelle arithmétique binaire, dont il rapporte sagement les avantages et les inconvénients. Mais, à l'égard de l'application qu'il en fait aux lignes de *Fo-hi*, elle me paroît purement arbitraire; on pourroit faire une semblable application aux traits qui composent les caractères des Chinois. J'étois déjà à Pekin

qua  
écri  
à ce  
qu'il  
tout  
kou  
table  
qu'il  
dicté  
Ne  
Chin  
vous  
lettre  
font  
comm  
élu. I  
vages  
comm  
et d'e  
à péc  
il fit  
privo  
appri  
temp  
sieur  
honn  
ticien  
scienc

quand feu le P. Bouvet reçut la lettre que lui écrivit M. Leibnitz. Ce père avoit donné lieu à cette idée, par les magnifiques promesses qu'il avoit fait passer en Europe, de trouver toutes les sciences et tous les mystères dans le *koua* de *Fo-hi*; ce *koua* pourtant n'est qu'une table d'attente, où chacun peut peindre ce qu'il lui plaît et débiter ses idées. Les contradicteurs ne peuvent qu'en rire et nier le fait.

Nous ne savons de *Fo-hi* que ce que les Chinois en disent dans leur histoire, et je vous en ai déjà entretenu dans une de mes lettres. Vous y pouvez voir la peinture qu'ils font de ceux auxquels il commandoit, ou comme chef de famille, ou en qualité de roi élu. Ils nous les représentent comme des sauvages qu'il falloit dégrader, civiliser, cultiver, comme on défriche une terre pleine de ronces et d'épines. *Fo-hi* commença à leur apprendre à pêcher, à chasser, à nourrir des troupeaux; il fit des instruments de musique pour les apprivoiser par l'harmonie; peut-être même leur apprit-il à danser en cadence, surtout au temps des mariages qu'il établit. Jugez, Monsieur, si dans ces commencements *Fo-hi*, homme sensé, eût-il été aussi habile arithméticien que M. Leibnitz, devoit enseigner cette science à un peuple aussi grossier qu'on le

suppose, lui apprendre les propriétés du nombre 9, celles des nombres impairs multipliés par eux-mêmes, etc. N'est-ce pas assez de leur faire remarquer qu'ils avoient chacun dix doigts aux mains, et autant aux pieds, pour leur apprendre à compter par dix, sans s'embarrasser des tiers et des quarts qu'on n'en peut tirer sans fraction, ce qui étoit fort inutile au dessein de ce fondateur?

Je suis surpris d'entendre dire à M. Leibnitz que l'arithmétique par dix ne paroît pas fort ancienne, et qu'elle a été ignorée des Grecs et des Romains. Rien cependant n'étoit plus facile à deviner; comment a-t-il fallu attendre le secours des Maures d'Espagne et celui du célèbre Gerbert, pour parvenir à cette rare connoissance?

Mais enfin, poursuivra-t-on, que signifient ces lignes inventées par Fo-hi, si l'on n'y reconnoît pas d'arithmétique? je réponds que je n'en sais rien, parce qu'il n'en a pas laissé d'explication, et qu'il n'en pouvoit pas même laisser par écrit, puisqu'il n'avoit que des lignes pour expliquer d'autres lignes. Il a donc fallu qu'il s'expliquât de vive voix, et peu à peu cette tradition orale se sera perdue; c'est pour cela qu'aujourd'hui chacun raisonne à sa fantaisie; les uns y trouvent tout, et les au-

tres n'y trouvent rien, si ce n'est la distinction du parfait et de l'imparfait, du clair et de l'obscur, du bon et du mauvais, de l'homme et de la femme, du ciel et de la terre, les quatre saisons, les éléments, le jour et la nuit, le soleil et la lune, etc.

Vous dites agréablement, Monsieur, que vous êtes « en droit de voir des hiéroglyphes » dans ce respectable *king*, qui, de quelque « main qu'il nous vienne, est certainement » très ancien, et qui n'a pas de plus grand défaut, sinon qu'on n'y entend rien, défaut très « hiéroglyphique. » J'y consens très volontiers; mais ne me sera-t-il pas permis d'y voir aussi ce que quelques-uns ont imaginé, savoir, une cabale la plus ancienne qui ait jamais été au monde? Celle des rabbins ne commença qu'environ l'an de grâce, n'en ayant pas eu besoin plus tôt pour obscurcir la vérité; mais celle-ci se trouve à la descente même de l'arche: c'est toute l'histoire du commencement du monde et de ce qui doit suivre. Toutes les sciences, du moins leurs principes, y sont renfermés; on y trouve pareillement tous les mystères, mais qui sont restés mystères pour nous, parce que leur clef s'est perdue, et ceux qui croient l'avoir trouvée ne nous présentent qu'une fausse clef qui n'ouvre point. Fo-hi ap-



porta à la Chine ce précieux monument, et s'en servoit habilement pour faire son calendrier *kiali*. J'avoue que l'histoire chinoise n'en dit rien; mais qu'importe, disons-le, nous qui en devons bien plus savoir que les Chinois: cela est si vrai, qu'à six mille lieues de la Chine, on a fabriqué une clef pour leur apprendre plus foncièrement et plus méthodiquement leur langue qu'ils ne l'apprennent depuis tant d'années à la Chine même.

Pardonnez-moi cette saillie, Monsieur; le ton grave m'abandonne quelquefois; reprenons-le incontinent, pour dire sérieusement que les Chinois font trop d'honneur à Fo-hi, et ravalent trop ses nouveaux sujets, qu'ils ne mettent pas beaucoup au-dessus des bêtes. Est-il vraisemblable que des hommes si peu éloignés du déluge, fussent devenus en si peu de temps féroces, jusqu'au point de boire le sang des animaux, de manger leur chair crue, de s'habiller de leurs peaux sans les préparer auparavant? Comment Fo-hi auroit-il pu former sa cour de pareils hommes au lieu nommé *Tchin*, établir des ministres, faire des mandarins subalternes sous le nom de *dragons*, et leur confier des emplois qui demandoient du génie, de l'habileté, et une science pratique peu inférieure à la sienne? Il eût donc fallu

dire  
che  
d'en  
ses  
plus  
de b  
con  
ince  
poin  
mire  
l'y-  
nou  
nold  
poin  
mille  
sent

Il  
une  
des  
M. l  
l'hist  
temp  
Yao  
ne p  
extr  
dév  
ne  
Pou

dire que parmi les premiers Chinois , outre le chef , il y en avoit plusieurs autres capables d'entrer dans le gouvernement en exécutant ses ordres , et que tout le reste , c'est-à-dire le plus grand nombre , conservoit encore un peu de barbarie , c'est ce qui paroît naturel et plus conforme à la vérité. Mais laissons-là ces temps incertains dont les Chinois ne conviennent point , faute de monuments ; laissons-les admirer les tables de Fo-hi , et les ténèbres de l'*y-king* qui le leur rendent si vénérable ; il nous suffit maintenant , par rapport à la chronologie , de savoir que les Chinois ne doutent point qu'il ne se soit écoulé plus de quatre mille ans depuis l'empereur *Yao* jusqu'à présent , et qu'ils le prouvent fort bien.

Il vous paroît , Monsieur , que je n'ai pas une opinion aussi avantageuse de la sagesse des anciens Égyptiens , que celle qu'en avoit M. l'évêque de Meaux dans son discours sur l'histoire universelle. Je vous avoue que sur le temps qui s'est écoulé depuis Fo-hi jusqu'à *Yao* , je n'ai point de sentiment fixe , et que je ne puis en avoir , à moins que quelque homme extraordinaire , un sage , un prophète ne nous dévoile les mystères de l'*y-king* s'il y en a , et ne dissipe l'obscurité de ces premiers temps. Pour ce qui est des anciens Égyptiens et de la

sagesse infinie qu'on leur attribue, j'ai toujours cru qu'on exagéroit beaucoup, sous prétexte qu'on n'a pas leur ancienne histoire, et qu'ils étoient fort supérieurs aux voisins qu'ils avoient pour lors : c'est là ce qui leur a attiré tant d'éloges. Hérodote et Diodore de Sicile sont les principaux garants de M. de Meaux. Mais ces deux célèbres écrivains n'ont rien vu par eux-mêmes de l'histoire primordiale des Égyptiens ; ils n'ont parlé que d'après leurs prêtres, qui avoient un beau champ pour vanter impunément leurs ancêtres, et les faire les plus sages de tous les mortels pour les lois, pour les mœurs, pour les sciences, pour le gouvernement, pour l'architecture, et généralement pour tout ; et ils le prouvoient en montrant des pyramides, des ruines de villes, des restes de palais, etc. Cependant je souscris volontiers à une bonne partie de l'éloge que fait des Égyptiens ce savant prélat, en faveur de ce qu'il avance à la 506<sup>e</sup> page, où il fait voir que les Égyptiens n'ont jamais été à la Chine. Voici comment il s'en explique :

« Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Égypte, ont reconnu qu'elle n'étoit pas belliqueuse. Vous en avez vu les raisons ; elle avoit vécu en paix environ treize cents ans quand elle produisit son premier guerrier, qui fut

Séso  
men  
les  
qui  
avo  
d'av  
pier  
vall  
aup  
de  
poi  
nies  
dan  
D  
con  
plé  
s'il  
qu'  
con  
dan  
qu'  
de  
que  
voi  
ser  
tro  
qu

Sésostris. Aussi, malgré sa milice si soigneusement entretenue, nous voyons sur la fin que les troupes étrangères font toute sa force, ce qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un état... C'est une assez belle durée d'avoir subsisté seize siècles. Quelques Éthiopiens avoient régné à Thèbes dans cet intervalle, entre autres Sabacon, etc. » Il avoit dit auparavant (page 500) que l'Égypte, contente de son pays, où tout abonde, ne songeoit point aux conquêtes; elle envoyoit des colonies (dans les pays voisins s'entend, comme dans la Grèce).

De tout cela, on pourroit, ce me semble, conclure que les Égyptiens, loin d'avoir peuplé la Chine, l'ont tout-à-fait ignorée. Mais s'il étoit vrai, comme le dit le savant prélat, qu'ils portoient partout les lois et la politesse, comment ne les portèrent-ils point à la Chine dans le temps qui s'écoula depuis Fo-hi jusqu'à Yao? On ne voit rien de moins policé ni de plus barbare; c'étoit pourtant le temps auquel les Égyptiens, ainsi que je l'ai dit, devoient être rendus à la Chine, sans quoi ils y seroient venus trop tard, et ils l'auroient trouvée toute peuplée.

En voilà assez sur ce qui regarde M. l'évêque de Meaux; venons maintenant à un autre

prélat non moins célèbre par sa vaste érudition; je parle de M. Huet et de ce qu'il avance dans son histoire du commerce et de la navigation des anciens. Vous dites, Monsieur, qu'il attribue une origine égyptienne aux Chinois, fondée en partie sur la conformité de leurs doubles lettres hiéroglyphiques et profanes, et sur l'affinité de leurs langues. Je vous envoie, Monsieur, six petits tomes des anciens caractères chinois, afin que vous en jugiez vous-même, en les confrontant avec les caractères égyptiens, à quoi j'ajoute :

1° Que les auteurs célèbres devroient être plus réservés sur les faits, que les auteurs ordinaires, parce que, par leur réputation et par le poids de leur autorité, ils entraînent dans l'erreur beaucoup d'autres qui croient suivre des guides infailibles. Comment cet habile prélat prouve-t-il l'origine des Chinois et l'affinité de leur langue avec celle des Égyptiens ? Pour être juge compétent dans cette matière, il eût dû avoir du moins une connoissance médiocre de l'une et de l'autre langue, et connoître pareillement leurs lettres et leurs signes. A l'égard de leur origine, je n'ai rien à ajouter de plus à ce que j'ai dit.

2° Il est vrai que le Tunquin et la Cochinchine ont été provinces de cet empire ; mais il

n'est pas vrai, comme l'assure le même prélat, que le Japon l'ait jamais été : il n'a pas même été tributaire ; au contraire, autrefois, par une espèce de bravade, il envoya demander le tribut aux Chinois. La Corée est aussi un royaume séparé, mais qui paie tribut. Anciennement, et pendant que l'empire étoit sujet à des troubles, les Coréens ont fait des efforts pour secouer le joug ; mais enfin il fallut s'y soumettre, parce que cet état ne peut se passer du commerce de la Chine, lequel sans cette dépendance lui seroit interdit.

3° Je n'approuve point qu'on attribue aux Chinois des talents qu'ils n'ont pas, ni qu'on vante leurs provinces maritimes. Ce prélat n'assure pas, mais il dit en doutant, que, si l'on veut en croire les Chinois, ils ont étendu leur empire jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Je suis persuadé que cela est faux, et qu'on n'en trouvera nul vestige dans les livres classiques ; aussi n'en cite-t-il point : il parle sans doute d'après des relations de personnes peu instruites ; mais, comme il y a peu d'erreurs qui n'aient quelque fondement, voici à mon sens ce qui a pu donner lieu à celle-ci. Les premiers missionnaires qui ont doublé ce fameux cap pour se rendre à la Chine, trouvèrent qu'on l'appeloit *Ta-lang-chan*, c'est-à-dire



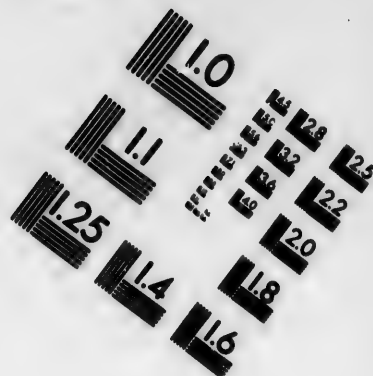
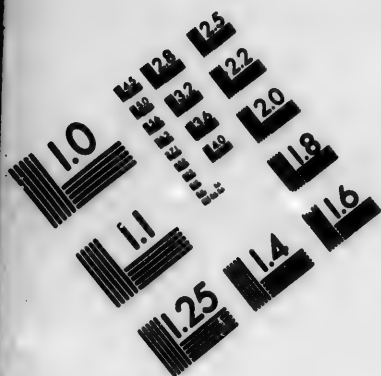
*Montagne aux grands flots.* Or, de l'Europe jusqu'à la Chine, il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom que ce cap, qu'on nomma d'abord *Cap des tourmentes*, *Lion de la mer*, et aujourd'hui, cap de Bonne-Espérance; et pour le désigner en chinois on s'est servi des mots *ta-lang-chan*, sans faire réflexion que les Chinois pouvoient avoir ainsi nommé quelques autres lieux du voisinage, leurs vaisseaux étant tout-à-fait incapables de résister aux fureurs du banc des Aiguilles. Si une flotte chinoise risquoit d'y aller, il ne pourroit en revenir un seul vaisseau, pour apporter la nouvelle du naufrage des autres.

Les barques ou sommes chinoises du temps passé n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui, peut-être même l'étoient-elles moins: car, dans la navigation comme dans les autres arts, on se perfectionne de plus en plus. Les Chinois ont toujours vogué terre à terre, sans la perdre de vue que pour peu de jours; et parce que leurs grosses barques sont à plate varangue et tirent peu d'eau, elles peuvent, dans un gros temps, se mettre à l'abri dans des baies où nos vaisseaux manqueroient d'eau et échoueroient infailliblement. Il ne faut pas douter que les Chinois allant ainsi à Batavia, à Malacca, à Siam, etc., n'aient rencontré des

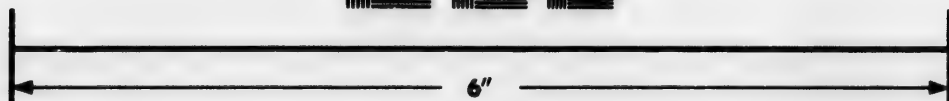
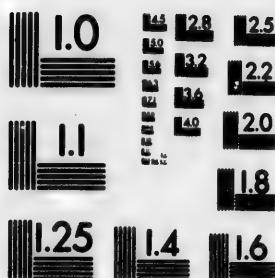
endroits où la mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à passer, auxquels ils auront donné le nom de *Montagnes à grands flots*. Ce sera ce nom que les Européens auront appliqué au cap de Bonne-Espérance, ne connoissant point d'autre endroit qui le méritât mieux. C'est ma conjecture que je donne pour ce qu'elle peut valoir.'

Pour ce qui est des annales d'Ormus, qui disent qu'on a vu dans le golfe Persique jusqu'à quatre cents vaisseaux chinois se charger et se décharger d'une infinité de marchandises précieuses, je ne nie pas que quelques sommes chinoises n'aient pu aller jusque-là; mais je retrancherois volontiers un zéro de ce grand nombre; ce seroit encore trop de quarante barques, pour charger les marchandises dont la Chine a besoin, c'est-à-dire, des épiceries, des clous de girofle, de la muscade, du poivre, de l'encens, du bois de sandal : car pour la canelle on se contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle soit beaucoup inférieure à celle de Ceylan. Tout le reste, les Chinois l'ont en abondance, et s'ils naviguent c'est plutôt pour porter que pour rapporter autre chose que de l'argent; c'est ce que savent par expérience les Européens qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achètent des





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
24  
26  
28

10  
01

curiosités, c'est lorsqu'il se trouve un empereur à qui elles font plaisir, du reste : elles ne peuvent être l'objet d'un commerce constant. A l'égard des gommes des Indes, les médecins et les chirurgiens chinois n'en font presque point d'usage : je ne crois pas que dans toute une année on emploie à Peking une demi-livre d'opium, qu'ils nomment *ya-pien* ; ils y suppléent en se servant de pavot blanc.

Du reste, M. Huet ne dit point qui a vu ces annales d'Ormus, ni en quel temps à peu près ces quatre cents vaisseaux chinois parurent dans le golfe Persique. Si c'étoit environ le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, sous la dynastie des *Tang*, cela confirmeroit ce que le P. Gaubil dit avoir lu dans le *nen-y-sse* ( c'est une grande collection des historiens chinois ), que les troupes du Calife étant venues au secours de l'Empereur contre un rebelle, elles le vainquirent ; qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payées de leurs services, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin qu'elles étoient venues, étoient descendus vers le sud jusqu'à Canton qu'ayant assiégé la ville elles la prirent, ou par force, ou par la trahison du gouverneur, car tout y étoit dans le trouble ; qu'elles la pillèrent, et s'embarquèrent pour retourner par



mer dans leur pays, sans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles. Le P. Gaubil ajoute pourtant que cela demanderoit un examen plus exact qui pourra se faire à loisir.

Je crois, Monsieur, avoir satisfait à la plupart des questions que vous m'avez faites en dernier lieu sur la Chine; il y a bien de l'apparence que c'est pour la dernière fois que j'ai l'honneur d'entretenir avec vous un commerce qui m'a été si avantageux et si agréable. Mon grand âge, mes infirmités qui augmentent de jour en jour, m'annoncent une mort prochaine. Je puis du moins vous assurer, Monsieur, que jusqu'au dernier soupir je serai avec autant de respect que de reconnoissance; etc.

---

## LETTRE

Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus, au P. Duhalde de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Si l'on a en Europe une avidité curieuse pour tous les ouvrages qui s'y transportent de la Chine, il me semble que le génie et le caractère de cette nation, ses mœurs présentes, ses coutumes et ses usages ont également de quoi piquer une louable curiosité. Il est vrai que ces sortes de connoissances se puisent aisément dans la lecture de son histoire et des lois de son gouvernement; mais, outre qu'on n'est pas toujours à portée d'avoir et d'entendre ces anciens livres, il paroît que les Chinois se montrent mieux à découvert dans les instructions particulières que leurs sages modernes leur donnent pour maintenir le bon ordre dans les familles, et pour en écarter les

sujets de troubles et de division qui suivent naturellement du défaut de préceptes, ou d'exactitude à les observer.

Tel est le petit ouvrage qui m'est tombé entre les mains, écrit en langue tartare, et que je vous envoie. L'auteur assez récent, nommé *Tchang*, est un Chinois habile, qui s'étudioit à perfectionner les mœurs de ses concitoyens. *Ho-sou*, dont le nom est célèbre dans l'empire, l'a traduit en langue tartare. C'est lui qui a enseigné à la plupart des enfants de l'empereur *Cang-hi* la langue tartare et la chinoise, qui a présidé à toutes les traductions des *king* (anciens livres chinois), et de l'histoire chinoise, et qui a été le principal auteur du dictionnaire, dans lequel on a rassemblé tous les mots de la langue tartare, expliqués dans la même langue. Il est mort depuis peu d'années, avec la réputation d'un des plus habiles Mantcheoux qu'il y ait eu en ces deux langues.

Il dit, dans un espèce d'avertissement, que ce petit ouvrage renferme le choix de ce qu'on trouve d'une manière plus étendue dans d'autres livres, et que, bien que le style en soit simple et n'ait rien de trop recherché, il n'en est pas moins utile pour former l'esprit et régler le cœur. « Ceux des Man-tcheoux, ajoute-t-il, qui aiment la lecture, en pourront tirer

» de grands avantages. C'est ce que j'ai eu en  
» vue, lorsque, dans les moments de loisir que  
» me laissent mes emplois, j'en ai entrepris  
» la traduction. Je suis persuadé qu'à l'égard  
» de ceux qui le liront avec réflexion et avec  
» une volonté sincère d'en profiter, cette lec-  
» ture, qui ne leur emportera pas beaucoup  
» de temps, fera sur leur esprit et sur leur cœur  
» une impression aussi salutaire que la lecture  
» de nos anciens livres et de notre histoire. »

En faisant passer ces instructions en Europe, je ne prétends pas, mon révérend père, l'enrichir de nouvelles connoissances. Nous y avons des maîtres bien plus excellents; les règles de conduite qu'ils nous ont données et la fin que nous nous proposons en les suivant, sont infiniment supérieures à tout ce que peuvent produire les sages de la Chine; ma vue est de faire connoître leur manière de penser, d'entretenir l'estime qu'on a conçue pour cette nation, et d'augmenter le zèle de ceux qui s'intéressent à la conversion d'un peuple si policé et si raisonnable. Au reste, ce petit ouvrage n'est pas divisé par chapitres; on n'y garde aucun ordre pour les matières. C'est un recueil de préceptes détachés qui apprennent à se bien conduire dans le monde. Je l'ai traduit en notre langue, tel qu'il est,

sans chercher à y mettre un autre arrangement, de peur de vous donner mes idées que vous ne demandez pas, pour une simple traduction que vous souhaitez. J'y joins l'original tartare, avec lequel ma traduction pourra être confrontée, s'il se trouve des savants en Europe qui entendent véritablement cette langue. C'est maintenant l'auteur qui va parler.

O vous, qui lisez tous les jours les *king*, et qui disputez sans cesse sur la doctrine et sur les mœurs, votre application est louable; mais doit-elle aboutir à de simples discours? Il vous faut mettre en pratique l'obéissance filiale, dont vous parlez si éloquemment. Cette vertu ne consiste pas seulement à honorer, à servir et à nourrir vos parents; elle doit s'étendre jusqu'au plus bas comme jusqu'au plus haut, jusqu'à ce qu'il y a de plus vil, comme jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé. Dans toutes les occasions qui se présentent de parler ou d'agir, faites-le doucement, posément. La plupart de nos fautes ont pour principe des manières trop vives et trop empressées. Votre contenance doit être grave, et vos paroles mesurées. Un extérieur léger et volage n'attire que du mépris ou des railleries. Si vous êtes obligé de donner un avis ou de faire une réprimande, n'usez jamais de paroles dures et

piquantes ; le fruit de votre ridicule colère seroit d'aigrir les esprits et non pas de les corriger. Voulez-vous être un homme de bien ? cherchez un bon ami ; reconnoissez de bonne foi vos fautes, et n'ayez jamais recours au mensonge pour les déguiser. Une faute avouée est à demi réparée. Pour peu que votre sincérité devienne suspecte, quel cas fera-t-on de vous ? Le mensonge est le vice des ames basses et de la plus vile populace.

Quand vous avez à traiter de quelque affaire avec un grand, étudiez son air et sa contenance ; s'il vous écoute froidement, si vos demandes lui déplaisent, n'allez pas plus loin ; inutilement le presseriez-vous ; le refus que vous auriez à essayer, vous attireroit peut-être pour toujours sa disgrâce.

Si vous vous répandez en injures contre quelqu'un qui vous déplaît ; si vous venez jusqu'à le frapper, il usera de représailles, et vous rendra coups pour coups, injures pour injures ; ainsi, vous livrer à ces mouvements de colère, c'est vous injurier, c'est vous frapper vous-même. Si vous avez l'ame querelleuse, si vous vous livrez à l'intempérance de votre langue et que vous vous fassiez un jeu de médire ou de calomnier, vous vous rendrez redoutable ; mais ne vous y trompez pas, le



Ciel à sa justice, et l'Empereur des châtimens.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui, et ne faites point le personnage de plaisant; car, outre les plaintes et les murmurs que vous attirerez, vous perdrez encore ces grâces naturelles qui rendent un homme aimable dans la société. On vous voit tout-à-coup paroître dans une compagnie, et aussitôt que vous êtes entré, vous saisissez la parole, vous vous rendez maître de la conversation, et il faut que tout le monde se taise pour vous écouter; quelle impolitesse! Qui êtes-vous, et qu'avez-vous appris pour faire ainsi la leçon aux autres? les grosses cloches sonnent rarement, et les vases pleins ne résonnent guère.

Quoi! vous êtes vêtu commodément pour l'hiver et pour l'été, rien ne vous manque; vous ne souffrez ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid; vous mangez quand il vous plaît et autant qu'il vous plaît; n'êtes-vous pas content? Est-ce un divertissement propre à un homme raisonnable de se donner des libertés peu sées, et de n'ouvrir la bouche que pour tenir des discours satiriques ou indécents? Si vous continuez de la sorte à parler et à agir sans discrétion ni jugement, on vous mettra au rang des animaux les plus stupides.

Puisque l'homme vit sur la terre, il y a une

manière d'y être, et l'inégalité des conditions y devient nécessaire. Si chacun vouloit se reposer ou se divertir, qui vous nourriroit ?

On voit des frères, qui dans le partage de la succession paternelle, se cèdent mutuellement les articles douteux, se les offrent l'un à l'autre avec amitié. Comment arrive-t-il dans la suite que leurs enfants ou petits-fils se disputent le même héritage, se querellent, s'emportent l'un contre l'autre et en viennent souvent jusqu'à fatiguer les juges de leurs odieuses contestations ! Comment ont-ils pu étouffer sitôt dans leurs cœurs les tendres sentiments qu'ils avoient reçus de la nature et de leur première éducation ?

Deux qualités sont absolument nécessaires à une jeune femme : l'attention à ses devoirs, et une crainte respectueuse. Apprenez donc en détail quelles sont vos obligations. Dans la maison, levez-vous la première, n'allez prendre votre repos qu'après les autres, soyez constante dans l'application au travail propre à votre sexe ; c'est à vous qu'appartient le menu soin du ménage ; veillez attentivement à ce que le riz, la farine, l'huile, le sel, les plats, les baguettes et les autres ustensiles soient soigneusement serrés dans le lieu qui leur est destiné ; qu'il règne un air de propreté, non-

seul  
les n  
pere  
vue.  
plus  
les p  
d'un  
relev  
dans  
gard  
vous  
au m  
ticle  
comé  
Que  
si vo  
regar  
enten  
d'aut  
qu'ell  
So  
de pé  
vous  
ments  
dre p  
habits  
d'oise  
doive

seulement dans vos habits, mais encore dans les mets que vous faites préparer; qu'on n'apperçoive rien qui dégoûte ou qui choque la vue. Autrement on vous confondroit avec les plus sales animaux. La tête, le visage, les mains, les pieds, sont les quatre sortes de beautés d'une femme; mais c'est la modestie qui doit relever ses talents naturels; il faut qu'elle règne dans son air, dans son maintien, dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes. Si vous parlez sans réflexion, si vous vous agitez au moindre mot que vous dites, si vous gesticulez sans cesse, on vous prendra pour une comédienne ou pour une femme de théâtre. Que seroit-ce si vous preniez certaines libertés, si vous cherchiez à voir et à être vue, si vous regardiez les hommes à la dérobée, si l'on vous entendoit chanter à voix basse, ou donner d'autres marques semblables d'un esprit volage? qu'elle idée auroit-on de votre vertu?

Souvenez-vous que dans le fond un boisseau de perles ne vaut pas une mesure de riz. Plus vous chargez les soieries de fleurs et d'ornements, plus vous avez de peine à les découper pour les laver. A quoi bon broder sur vos habits des figures de tant de fleurs et de tant d'oiseaux différents? la propreté et la simplicité doivent en faire toute la beauté; les ornements

n'ajoutent rien au mérite et à la vertu. Une femme qui n'a ni adresse, ni esprit, fût-elle couverte d'or et d'argent, eût-elle la tête chargée de perles et de poinçons d'or, est bien au-dessous d'une femme de mérite, qui n'est vêtue que de toile, et dont les ornements de tête sont les plus simples. Un grain de riz, un bout de fil, tout nous vient de la sueur des pauvres : les assister dans leurs besoins, c'est une vertu secrète; dissiper son bien mal-à-propos, c'est un vice public.

De tous temps on a distingué le dedans du dehors. Le *Li-ki* ( livre des lois ) a marqué la place des hommes séparée de celle des femmes : c'est par l'observation d'une règle si sage qu'on ne donne aucun lieu aux soupçons qui attirent la censure du public.

Dans les affaires qui surviennent, n'entreprenez rien de vous-même, consultez votre mari. Qu'est-ce que votre mari ? c'est votre *tien*. Si le *tien* venoit à vous manquer, quelle seroit votre ressource ? pendant que ce mari vit encore, de combien de soins n'êtes-vous pas déchargée ! c'est à quoi vous ne faites nulle attention, vous ne vous en apercevrez que quand il aura cessé de vivre ; combien de veuves et d'orphelins gémissent dans l'oppression ! Qu'une femme qui connoît le foible de son

mar  
et p  
que  
vien  
subi  
devi  
Si v  
côté  
une  
dans  
tions  
vous  
ce so  
par  
certa  
pecte  
un a  
séant  
rieur  
de ter  
C'est  
jours  
quéri  
votre  
vous  
n'aye  
Si vo  
grima

mari, s'en serve pour se rendre la maîtresse et pour le dominer; qu'elle conteste sur tout; que pour la moindre contradiction elle en vienne à des éclats; que le mari, de son côté, subisse le joug et n'ose souffler, l'un et l'autre deviennent bientôt la fable et la risée du public. Si vous laissez entamer votre réputation de ce côté-là, le mal est presque sans remède; l'eau une fois répandue ne peut plus se remettre dans le vase. Si votre mari néglige les obligations de sa charge ou de son état, efforcez-vous de le faire rentrer en lui-même, mais que ce soit par des manières douces et insinuantes, par de tendres exhortations, par le récit de certains exemples capables de le frapper; respectez-le comme un hôte, traitez-le comme un ami; évitez avec lui les familiarités peu séantes; la bienséance qu'on garde dans l'intérieur de la maison fait contracter l'habitude de tenir au-dehors une conduite sage et réglée. C'est une nécessité pour vous de vivre toujours avec votre mari, et par conséquent d'acquiescer la patience; apprenez donc à gêner votre naturel et à contraindre vos inclinations; vous ne faites ensemble qu'une même famille, n'ayez donc l'un et l'autre qu'un même cœur. Si vous n'êtes unis qu'à l'extérieur et par pure grimace, tandis qu'au fond de l'ame vous con-

Universitas  
BIBLIOTHECA

Ottaviensis

servez un secret mécontentement, c'est inutilement vous ronger le cœur, et vous rendre la vie amère.

Je ne prétends pas que vous deveniez insensible ou immobile comme une statue; il y a une activité et une attention nécessaires pour régler les affaires courantes de votre maison : vos enfants qui sont en bas âge demandent en particulier beaucoup de soins ; ne permettez pas qu'ils suivent leurs appétits, et qu'ils prennent plus d'aliments que leur estomac n'en peut porter ; garantissez-les des grandes chaleurs de la saison ; éloignez d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, comme sont, par exemple, l'eau, le feu, les couteaux, les lieux élevés, d'où ils pourroient tomber, les choses dures qui pourroient les blesser ; mais sur toutes choses ne leur permettez pas l'usage des viandes froides ou mal cuites, des fruits verts et crus ; ce sont pour les enfants encore tendres deux sortes de poisons très violents. Vos domestiques doivent avoir part à votre attention ; ne souffrez pas que rien leur manque pour le vivre et le vêtement : s'ils sont grossiers, négligents, maladroits, dissimulez quelquefois leurs défauts, et faites semblant de ne pas les apercevoir ; pardonnez-leur beaucoup de petites fautes, surtout quand ils ont bonne vo-

lon  
réf  
ne

à to  
pro  
sati  
rép  
von  
tale  
gni  
qu'e  
font  
et l  
2° à  
van  
de  
bon  
de l  
per  
d'au  
sero  
riosi

F  
gar  
qu'e  
de s  
voic



lonté ; instruisez-les avec douceur , et faites réflexion que, s'ils avoient de grands talents , ils ne se réduiroient pas à vous servir.

L'entrée de votre maison doit être fermée à toutes sortes de femmes : 1° à celles qui font profession de fureter de tous côtés les traits de satire , les médisances et les faux bruits qui se répandent au désavantage des familles , et qui vont les débiter dans toutes les maisons ; leur talent est de corrompre le cœur par leur malignité et d'empoisonner l'esprit par les prodiges qu'elles racontent , par des spectres qu'elles font quelquefois paroître invoquant les démons , et leur adressant des prières inintelligibles ; 2° à ces diseuses de bonne aventure qui se vantent de percer dans l'avenir , qui se mêlent de tirer votre horoscope , et de prédire la bonne ou mauvaise fortune par l'inspection de la main et des traits du visage. La moindre perte que vous ferez est celle de votre argent ; d'autres malheurs que vous ne prévoyez pas , seront les suites fâcheuses de votre ridicule curiosité.

Finissons en peu de mots ce qui vous regarde : Une femme n'a de mérite qu'autant qu'elle s'applique à acquérir les vertus propres de son état. Eh ! quelles sont ces vertus ? Les voici : le respect filial , la crainte respectueuse ,

la gravité, la modestie, la douceur, la complaisance, la sincérité dans les paroles, l'esprit d'économie, et la compassion pour ceux qui souffrent. Les principaux défauts qu'elle doit éviter sont la légèreté, les manières volages, l'orgueil, la colère, l'oisiveté, la nonchalance, le habil, l'indiscrétion dans les paroles, une humeur inquiète et difficile, la dureté de cœur envers les malheureux; surtout qu'elle se donne bien de garde de tomber dans aucun des cas qui donnent droit à son mari de la répudier, car, quand même il n'en viendrait point jusqu'à cette extrémité, elle n'en seroit pas moins déshonorée.

#### REMARQUE.

Ces cas sont au nombre de sept: l'auteur ne les nomme pas, parce qu'il écrit pour des gens qui en sont instruits. Je vais y suppléer: « Être » peu soumise, être stérile, tomber dans l'adultère, être jalouse, avoir quelque fâcheuse » maladie, parler trop, voler; » ce sont les causes qui donnent au mari le droit de congédier sa femme.

Le quatrième article s'entend d'une jalousie qui porteroit la femme légitime à ne vouloir pas souffrir que son mari prit une seconde

femme, et qui en viendrait à quelque éolat. Le cinquième s'entend d'une maladie qui feroit horreur, telle que la lèpre, l'épilepsie et autres semblables. Par le sixième, on entend, non pas un flux de paroles inutiles, assez ordinaires aux personnes du sexe, plus de la moitié des femmes chinoises seroient dans le cas, mais le dangereux caquet des femmes qui, par de faux rapports, par des médisances secrètes ou par de fausses confidences qu'elles feroient aux uns et aux autres, mettroient la division dans la famille et en troubleroient la paix et l'union. Les quatre autres articles ne demandent point d'explication. Le vol n'est un sujet de divorce que quand la femme vole son mari pour enrichir ses parents.

Il y avoit cependant trois exceptions à cette loi du divorce. La première est que si le père, la mère et le frère aîné de la femme sont morts, il n'est pas permis de la congédier, parce que, dit la loi, il y avoit un lieu où l'on avoit pris cette femme, et qu'il n'y en a plus où l'on puisse la remettre. La deuxième est quand le beau-père et la belle-mère sont morts, et que la bru en a porté le deuil pendant trois ans. La troisième veut que, si le mari étoit pauvre quand il se maria, et qu'il soit ensuite devenu riche, il ne peut pas répudier

sa femme, parce que la femme ayant supporté et partagé avec lui sa misère, il seroit injuste de la renvoyer dans le temps de l'abondance.

Telle étoit l'ancienne coutume : aujourd'hui elle n'a pas lieu dans toute son étendue ; il n'y a presque que l'adultère bien prouvé qui autorise le divorce ; dans tout le reste, on cherche à y remédier d'une autre manière. Quand les parents de la femme coupable sont gens d'une certaine distinction, ils s'opposent fortement au déshonneur qu'on feroit à leur fille ; cependant s'il est bien vrai que cette femme trouble l'union de la famille, qu'elle n'aime pas les enfants du premier lit, qu'elle n'en prenne nul soin, qu'elle traite mal les domestiques, ses parents ne peuvent pas réussir à la sauver, et l'on en a vu des exemples dans les personnes d'un haut rang.

L'auteur, après avoir donné ces instructions aux personnes du sexe, revient aux hommes, et leur donne les avis suivants.

Voulez-vous savoir ce que vous avez à attendre de reconnoissance de la part des hommes ? jetez les yeux sur vos enfants. Voulez-vous que vos enfants vous soient soumis, soyez-le vous-même à vos parents ; sachez que le cœur, les pensées, les inclinations, le naturel des hommes se ressemblent à peu de chose

près; cette considération doit vous engager à supporter leurs défauts et à les dissimuler.

Ne soyez point de ces railleurs éternels, qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croient être un bon mot. Songez que telle raillerie est souvent plus offensante qu'un terme injurieux: celui-ci est d'ordinaire l'effet d'un mouvement de colère, dont on revient et dont on se repent; celle-là est le plus souvent un signe de mépris, dont presque toujours on s'applaudit, et dont on ne se corrige guère.

Apprenez dès votre jeunesse à maîtriser vos passions, à régler votre cœur, et à le former à la vertu; ne vous permettez pas certaines fautes, parce qu'elles vous paroissent légères, et si elles vous échappent, prenez des mesures pour ne les plus commettre; la digue une fois rompue, on ne peut plus arrêter le torrent.

La passion d'amasser du bien, si l'on s'y abandonne, ne finit qu'avec la vie. On accumule des richesses souvent par des voies injustes, et on les laisse à des enfants dissipateurs, qui en voient bientôt la fin. On veut gagner de l'argent, par-là on perd les hommes, perte bien plus grande que celle qu'on fait de soi-même. (L'auteur veut dire qu'il vaut mieux être moins riche, que de chercher à l'être beaucoup en perdant l'estime des gens de bien). Il continue.

Ne soyez point de ces esprits sombres à qui tout déplaît, qui ne peuvent souffrir personne, et qui ont, pour ainsi dire, une antipathie naturelle pour le genre humain; mais aussi ne vous livrez pas à toute sorte de caractères, et ne comptez pas trop sur des protestations équivoques d'attachement et de fidélité. Dans le commerce de la vie civile, il y a un juste milieu à garder, et c'est en le gardant qu'on s'épargne bien des chagrins et de tristes retours.

Vous avez une secrète aversion pour les gens de bien; le commerce et la conversation des personnes sages vous est insupportable; preuve certaine de la dépravation de votre cœur et du dérèglement de votre esprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des chevaux fins et superbement enharnachés, rien ne trouble votre repos, votre table abonde en mets délicieux, vous nagez dans la joie et le plaisir: la mort viendra vous surprendre au milieu même de vos délices, ou dans les bras du sommeil, et vous ferez dire aux passants: De qui étoit fils ce jeune homme?

Chacun a ses idées, votre ami a les siennes, et il y est quelquefois si fortement attaché qu'il a peine à en démordre. S'il ne s'agit que de choses indifférentes, et si ces vues ne sont pas déraisonnables, ayez la complaisance de



vous y conformer ; si , au contraire , vous le contrariez , si vous prétendez que votre sentiment doit prévaloir , si votre amour-propre ne veut rien lui céder , que gagnez-vous ? vous aigrissez son esprit , et vous perdez peu à peu son affection et sa confiance. N'usez jamais de votre autorité dans toute son étendue , tempérez ce qu'elle a de trop sévère par un air de douceur et de bonté ; n'abusez pas non plus de la crainte et du respect que votre rang et votre dignité inspirent ; il est honorable de mesurer l'usage de son pouvoir aux circonstances du temps et des personnes avec lesquelles on a à vivre.

S'il vous arrive quelque désastre ou quelque grand malheur , et que vous n'aperceviez point d'issue pour en sortir , conformez-vous à l'ordre du Ciel : vous plaindre , soupirer , vous lamenter , frapper la terre du pied , ce n'est point diminuer le mal , c'est l'augmenter ; personne n'ignore ce que je dis , mais , je le demande , qui voit-on le mettre en pratique ?

Réfléchissez beaucoup et parlez peu : un grand flux de paroles n'éblouit que les sots et ne vaut pas un judicieux silence ; il est surtout des conjonctures où l'homme sage , quelque beau parleur qu'il soit , quelque démangeaison qu'il ait de dire son sentiment , mettra toujours

un triple sceau sur ses lèvres. Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir : ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en apercevoir. La pêche et la prune ne parlent point, elles laissent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Vous avez l'esprit fin, adroit, pénétrant ; ne l'employez qu'à bien gouverner vos affaires ; au dehors et dans l'usage du monde, ayez des manières simples et naturelles : si vous affectez de paraître plus spirituel que les autres ; si l'on découvre dans votre air et dans vos expressions je ne sais quoi de guindé ou d'artificieux, on entrera en défiance de votre naturel, et vous ne vous ferez jamais de véritables amis.

Aimez-vous les choses douces ? commencez par celles qui sont aigres : cherchez-vous le repos et le plaisir ? goûtez d'abord de la fatigue et du travail. Quand on veut sauter bien haut, il faut auparavant se baisser et se replier.

Ce n'est pas assez d'étudier le monde pour s'y bien comporter ; étudiez-vous vous-même, et examinez tous les soirs ce que vous avez fait pendant le jour. S'il vous est échappé quelque action dont vous ayez lieu de vous repentir, prenez les moyens propres à vous

corriger et à ne la plus commettre ; si, au contraire, vous n'avez rien à vous reprocher, goûtez le doux plaisir attaché au témoignage qu'on se rend à soi-même d'une sage conduite.

Si vous écoutez avec une simplicité modeste les louanges qu'on vous donne, c'est un nouveau lustre que vous ajoutez à votre mérite. Si, au contraire, cette marque passagère d'estime vous enfle le cœur et vous fait prendre un air important et dédaigneux, l'idée qu'on avoit de vous se change aussitôt en préjugé, et l'on rétracte en secret des éloges dont on ne vous croit plus digne.

La ruine suit le gain de fort près, et le malheur est à la queue de la bonne fortune. Celui-là seul vit tranquille qui se contente d'une honnête médiocrité.

Qu'il est difficile de vivre dans le monde et de s'y conserver avec des mœurs irréprochables ! on le peut néanmoins, mais on a besoin pour cela d'une attention et d'une vigilance continuelle sur soi-même.

L'esprit doit gouverner le corps. Qu'un homme est malheureux qui se laisse dominer par ses passions et par ses désirs déréglés ! Voyez-vous ce grand homme ? c'est un héros qui n'a point son semblable parmi nos guerriers ; son nom fait trembler la terre, il a passé

les quatre mers, il a tout vaincu; lui-même, il est le seul qu'il n'a pu vaincre, puisqu'il est l'esclave de son corps.

Vous vous occupez de l'étude, sans vous appliquer à comprendre ce que vous étudiez; le temps que vous y employez est un temps perdu pour vous. Quand vous lisez les livres que les sages nous ont laissés, lisez-les avec réflexion : chaque caractère, chaque expression doit vous paroître précieuse. Cette doctrine doit se graver dans le fond de votre cœur; celle qui ne passe pas les yeux et les oreilles est semblable aux repas qu'on ne fait qu'en songe.

La reconnoissance d'un plaisir fait à propos procure quelquefois à celui qui l'a fait une fortune considérable : une bagatelle cause souvent une grande joie, comme un trop grand amour produit une grande haine.

Ne négligez point une affaire, parce qu'elle vous paroît peu importante; une légère fente peut causer le naufrage au plus grand vaisseau : un insecte, quelque petit qu'il soit, peut vous mordre et vous donner la mort.

Si vous êtes chargé d'un emploi important et difficile, loin de vous le son et la couleur (il entend la musique et les femmes); mais, d'un autre côté, n'imitiez pas ces jeunes insensés

qu'on voit presque en même temps se réjouir et se plaindre, que la plus petite affaire accable, et qui en importune sans cesse leurs voisins.

Si, de votre fonds, vous n'avez que peu de génie et de vertu, et que vous ne soyez paré que d'un air suffisant et décisif, votre chute est certaine; de dix qui vous ressemblent, neuf tomberont. Si vous n'avez vu le ciel qu'assis au fond d'un puits, si vous ne pouvez montrer le chemin que par la direction d'un mur, le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de n'entreprendre jamais seul une grande affaire.

Proposez-vous les grands modèles à imiter : *Yao, Chun, Yu, Ven-vang, Tcheou-cong, Cong-tse* ne différoient pas des hommes ordinaires par leur figure, mais par les qualités de l'esprit et du cœur, qui les ont rendus respectables aux dix mille générations. Formez-vous sur leur droiture, sur leur grandeur d'ame, sur leur douceur, sur leur facilité à pardonner, et sur leurs autres vertus, et vous deviendrez un vrai sage. Mais si vous négligez de perfectionner les talents que vous avez reçus de la nature, si vous êtes brusque, impérieux, dur aux autres, vous ne serez jamais qu'un vil personnage.

Voyez-vous ce frénétique, ce furieux ? il ôte

ses habits, il court de tous côtés, veut absolument monter nu sur le toit de la maison : il mord, il déchire ceux qui se mettent en devoir de l'arrêter. C'est le portrait d'un étourdi qui veut tout faire à sa tête et de la façon qui lui plait, c'est-à-dire de la façon la plus déraisonnable. A la moindre remontrance que vous lui faites, il s'aigrit, il s'emporte, il s'irrite et ne paie l'amour que vous lui portez que d'ingratitude et de haine.

Une des meilleures actions que nous puissions faire en ce monde est de secourir les affligés et d'aider les indigents. Si le ciel n'envoyoit point de calamités sur la terre, quelle occasion aurions-nous d'exercer la miséricorde?

Trois choses sont absolument nécessaires à celui qui s'adonne à l'étude : 1° de vaincre ses passions et de s'en rendre le maître ; 2° d'avoir un naturel doux, traitable, accommodant ; 3° d'avoir en horreur toute mauvaise doctrine et de ne s'engager jamais dans une fausse secte.

Qui vous a plus aimé que votre père et votre mère ? Que d'inquiétudes leur a causées votre enfance ! Quelles peines n'ont-ils pas eues à vous élever ? A combien de sortes de travaux ne se sont-ils pas livrés pour vous mettre dans



l'état où vous êtes aujourd'hui ? et vous poussez l'ingratitude et la dureté jusqu'à leur déplaire et à les affliger ! Belle instruction pour vous, pères et mères, si vous ne faites pas assez d'attention aux défauts de vos enfants, et si vous négligez de les corriger dans un âge encore tendre ; surtout ne permettez jamais, sous prétexte que vous leur trouvez de l'esprit, qu'ils répondent d'un ton railleur ou qu'ils contredisent ceux à qui ils doivent du respect ; autrement ne vous attendez pas de les voir soumis et respectueux dans un âge plus avancé.

Que dire de ce personnage qui ne sait presque rien, et qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choses et les vrais principes de la morale, et que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux, se rengorgeant, avançant sa poitrine, marchant fièrement et à pas comptés ? est-il un objet plus digne de compassion ? fût-il cent ans sur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Si la raison est de votre côté, exposez-la avec douceur et d'un air tranquille ; à quoi bon cette émotion qui approche de la colère ? ce n'est pas là ce qui persuade un esprit sensé ; mais si vous n'avez pas raison, et que vous vouliez l'emporter de haute lutte et pour ainsi

dire à force ouverte, vous êtes semblable aux voleurs publics.

Votre voisin est parvenu à une haute fortune, l'or et l'argent fondent dans sa maison, tout lui est prospère, et vous en crevez de dépit : un autre gémit sous le poids de l'affliction qui l'accable, et vous en ressentez au fond de l'ame une joie secrète : tristes effets de la malignité et de la bassesse de votre cœur.

Vous n'êtes occupé qu'à vous procurer toutes sortes de délices et à mener une vie sensuelle et voluptueuse; vous jouissez tranquillement de toutes les faveurs de la fortune, et vous vous croyez à l'abri de la faim, de la soif et de l'indigence; insensés que vous êtes ! ignorez-vous que le Ciel ne souffre point les méchants, et ne laisse aucun mal impuni ?

Voulez-vous devenir habile dans l'administration des affaires ? appliquez-vous à la lecture de notre histoire ; que si vous êtes brouillé avec les livres, si vous n'en pouvez souffrir dans votre maison, vos enfans seront pires que des aveugles-nés.

Dans la disette, les choses les plus aigres ou les plus amères sont pour vous de bon goût : êtes-vous dans l'abondance ? les meilleurs mets vous paroissent fades et insipides ; le cœur du Ciel ne peut contenter votre cœur ; avez-vous

vu mourir de faim celui qui sait se contenter du peu qu'il a ?

Il y a trois choses qu'il faut toujours avoir devant les yeux, la loi du Ciel, la loi de l'empire, et l'honneur du prochain. Si vous négligez ces trois articles, en quelque endroit que vous alliez, n'espérez pas d'y vivre tranquille.

Si vous voyez qu'un homme se repent de ce qu'il a fait de mal, ne poussez pas plus loin la réprimande ; s'il est confus de sa faute, regardez-la comme effacée ; s'il se courbe, n'appuyez pas le bras sur lui, pour le renverser par terre.

Si vous avez malheureusement changé de conduite, et que du bien vous ayez passé au mal, il est inutile de nous rappeler ce que vous étiez autrefois ; de même quand un homme s'est corrigé, ne me dites plus qu'il a été mauvais.

Vous ressentez vivement la moindre démangeaison que vous avez sur la peau, et vous êtes insensible aux misères et aux souffrances d'autrui ! Quel reproche ne devez-vous pas vous faire, si vous êtes capable de réflexion ?

Si vous entreprenez de secourir un malheureux, ne le faites pas à demi ; mais si vous avez

une correction ou une réprimande à faire à quelqu'un qui la mérite, ne la faites qu'avec douceur et modération.

A-t-on une affaire importante à conduire ? il faut de la sagesse pour ne pas s'y endormir ou pour ne rien précipiter ; c'est cette sagesse qui la fait réussir : quand la flamme paroît dans toute sa force, elle peut encore croître ; mais le feu une fois éteint, elle ne reparoît plus.

Vous ne pouvez supporter la vue de cet homme dont le visage est couvert de dartres. Pauvre aveugle ! mais le mal chez vous a déjà gagné le foie et les poumons, et vous l'ignorez ; ne m'en croyez pas, consultez *Tsang-cong* (fameux médecin), il vous dira que vous êtes plus malade que celui dont vous ne pouvez souffrir la présence.

*Song-ichao* (fameux comédien) se fait mettre sur la tête une coiffure bien élevée, il se couvre de jupes qui descendent jusqu'à terre ; *Si-che* (fameuse comédienne) orne son menton d'une barbe postiche, prend des bottes, se fait précéder de deux lanternes, et parcourt chaque rue en dansant : qui des deux est l'homme ou la femme ?

On voit tout finir ; les colonnes de fer s'usent peu à peu par le simple frottement ; les

traces de la main paroissent sur les balustres de marbre qu'on manie souvent; la vie passe encore avec plus de rapidité et ne revient plus; vécût-on cent ans, dès qu'ils sont écoulés, ce n'est pas la durée d'un clin d'œil; employons donc utilement ce peu de jours qui nous restent à vivre.

Si vous avez des enfants de mérite et bien élevés, vous n'avez que faire d'autres fonds pour établir leur fortune; s'ils sont sots et sans aucune éducation, et que vos soins et vos exemples n'aboutissent qu'à amasser de l'argent et à accumuler des trésors, ou ils les auront bientôt dissipés, ou, s'ils les conservent, ils n'en seront pas plus estimés. Les sages qui méprisent les richesses n'en manquent pas, et, ce qui leur tient plus au cœur que toutes les richesses, ils jouissent d'une grande réputation; les âmes viles, au contraire, sont à elles-mêmes leur propre tourment: jugez du présent et de l'avenir par le passé, vous verrez qu'il n'y a de vrai bonheur que pour les gens vertueux.

Dans ces transports subits d'une amitié vive, ne dites pas tout ce que vous avez dans l'âme, on en pourroit abuser dans un temps de refroidissement; de même dans un moment de dépit, ne dites pas tout ce que vous pensez :

quand vous aurez le sens plus rassisi , oserez-vous vous présenter devant celui que votre colère aura offensé ? Le repentir suit de près la faute , et l'on porte long-temps dans le cœur le trait qui le déchire.

Soyez économe et apprenez à régler votre dépense , vous aurez du bien de reste . Si vous avez une soif insatiable des richesses qui occupent jour et nuit votre esprit et votre cœur , que je vous plains , et que vous êtes malheureux de ruiner votre santé et vos forces , de perdre votre temps et votre repos , par le désir immodéré d'acquérir des biens dont vous avez si peu de temps à jouir !

Avant qu'une chose arrive , il est bien difficile de dire quel en sera le succès . On se flatte par avance que tout réussira , et à la fin on voit ses espérances trompées . Le froid et le chaud se succèdent mutuellement , pourquoi donc tant vous tourmenter sur un avenir incertain ?

L'homme le plus adroit , le plus ingénieux , et le plus capable de réussir , est celui qui sait le mieux prendre patience dans l'adversité . Du milieu de ces gens que l'indigence a réduits à vous rendre les services les plus bas , sont sortis des héros du premier ordre : nos pères les ont vus et nous en voyons encore aujourd'hui.



Un sage doit être une instruction vivante pour le commun des hommes : qu'il ne paroisse rien de frivole dans ses discours, rien d'irrégulier dans sa conduite, et que ses actions soient toujours conformes à la loi du Ciel. Ce n'est pas pour le seul vallon où croît la fleur *lan*, qu'elle est si belle et d'une odeur si agréable. Ce n'est pas non plus pour vous seul que vous devez acquérir la sagesse.

Si le père de famille se baigne tous les jours, ses enfants seront d'habiles nageurs. Si le père vole des melons ou des fruits, ses fils seront des assassins ou des incendiaires. On ménage un enfant, on rit de ses défauts au lieu de l'en corriger; il est encore jeune, dit-on, et, pendant qu'on le dit et qu'on le répète sans cesse, cet enfant croît, il est déjà grand, et devient votre supplice. On se tourmente, on s'afflige quand on n'a point d'enfants, et souvent on souffre bien davantage quand on en a.

Qu'il est difficile d'éviter une mauvaise réputation ! Mais il est encore plus difficile de mériter l'estime et l'approbation générale.

Nul empressement trop vif, nulle précipitation dans vos paroles et dans votre démarche : celui qui se presse le moins arrive souvent le premier au but; trop de vivacité

ne sert qu'à embrouiller les affaires. Quand on avale les morceaux entiers, on est sujet à les rejeter : quand on court trop vite, on donne du nez en terre.

A quoi prétendez-vous que puisse vous servir cet air brusque et fier qui vous caractérise ? soyez bon et sévère tout à la fois, la paix sera éternelle dans votre domestique. Mettez un sceau à votre bouche, et gardez votre cœur comme on garde les murs d'une ville : surtout ne vous érigez pas en conteur de faux bruits et de tout ce que vous entendez dire à l'aventure.

Ne vous laissez pas emporter à des excès de joie dans un bonheur imprévu. Soyez toujours égal et de sang froid dans l'une et l'autre fortune. Vous venez d'être fait bachelier, votre nom est un des premiers dans les affiches : vous ne vous possédez plus. Il arrive ensuite que dans la distribution des dignités on vous oublie, vous vous désolerez, l'ennui et la tristesse vous rongent et vous dévorent : si vous eussiez eu moins de joie, vous auriez moins de chagrin.

L'étude, la science et la vertu font briller les familles ; l'application et l'économie servent à les gouverner ; la complaisance et l'esprit pacifique, à les tenir dans l'union ; la tran-

quillité et la conformité à la raison , à les conserver. Un homme qui n'a ni équité , ni application , ni politesse , est une bête sauvage , dont la tête est couverte d'un bonnet.

Quelque habile que soit un homme , quelque service qu'il ait rendu , s'il est assez vain pour en faire le sujet de ses entretiens , s'il lui échappe quelque parole à sa louange , c'en est fait , il en perd tout le mérite. Si , au contraire , il lui arrive de tomber en quelque faute , et qu'il la reconnoisse et s'en humilie , sa faute est réparée.

La plupart des maux qu'on souffre dans la vieillesse viennent souvent des excès auxquels on s'est livré dans la vigueur de l'âge. On peut assurer , avec plus de vérité , que les afflictions de l'esprit et les peines du cœur ont pris racine dans le temps de la prospérité.

Si sur un beau visage vous appliquez un caustique avec de l'armoïse , la cicatrice paroîtra toujours , de même qu'une tache noire sur un habit blanc dure autant que l'habit.

Si vous vous conservez le cœur net , si vous savez régler vos désirs , vous n'aurez pas besoin de prendre du *sse-outang*. Entrez peu d'affaires , modérez les saillies de votre tempérament , vous n'aurez que faire de *sse-kun-tang*. Soyez sobre dans le boire et dans

le manger, le *cll-tchin-tang* vous deviendra inutile. Mettez-vous en garde contre le grand froid, et vous ne serez pas obligé d'avalier du *su-ming-tang*. (Ce sont quatre décoctions médicinales, dont la première, selon les Chinois, augmente et purifie le sang, et débouche les obstructions; la deuxième est un bon cordial; la troisième aide la digestion et dissout les flegmes; la quatrième ouvre les pores et dissipe les vents.)

L'eau qui dans sa source n'est qu'un filet augmente insensiblement dans son cours, et devient capable de renverser les plus hautes montagnes.

Si vous excédez dans le vin, vous vous déshonorez; si vous amassez trésors sur trésors, un autre en profitera : quelle folie d'accumuler des biens jusqu'à l'extrême vieillesse, tandis qu'il faut si peu pour entretenir la vie de l'homme!

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la terminer. Si vous voulez établir un règlement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quelque bon que soit un cheval, il ne faut pas tout-à-fait lui lâcher la bride : quelque familier qu'on soit avec un homme, il faut veiller sur sa langue, et ne pas confier à la bouche

tous  
aisé  
se c  
mor  
Il  
cent  
un  
l'air  
d'un  
sur  
I  
dan  
jou  
que  
de  
S  
être  
veu  
C  
ne  
fais  
à s  
a c  
sa  
cr  
he

tous les secrets du cœur. Mais, quoiqu'il soit aisé de se cacher aux autres, il ne l'est pas de se cacher à soi-même, et d'étouffer les remords qui naissent d'une mauvaise action.

Il vaut mieux regarder un ponce en bas que cent brasses en haut; il vaut mieux regarder un pas en arrière que cent lieues en avant : l'air n'est pas sain et est trop subtil au haut d'un précipice escarpé; il est doux et tempéré sur la croupe de la montagne.

Il est quelquefois plus à propos de se tenir dans l'obscurité que de se montrer au grand jour. Une fleur est agréable à la vue, au lieu que le sapin n'a rien de beau; cependant l'éclat de l'une ne vaut pas la durée de l'autre.

Savoir perdre à propos, est ce que j'appelle être homme d'esprit; l'insensé est celui qui veut gagner toujours.

Quoique vous fassiez un repas le matin, il ne suffit pas jusqu'à la nuit; le bien que vous faisiez autrefois à cet indigent ne remédie pas à sa nécessité présente.

Si vous géissez sous l'oppression, il n'y a de confusion que pour les personnes puissantes qui vous oppriment. Si vous vous faites craindre, il n'y a pour vous ni gloire ni bonheur.

Vous voulez être au rang de ces grandes

ames qui se mettent au-dessus de toutes les disgrâces de la vie, commencez par supporter de légères injustices : vous voulez perfectionner vos talents, votre vertu, souffrez patiemment une mauvaise fortune. Voulez-vous encore éviter tout sujet de repentir et d'affliction ? remplissez votre esprit d'utiles connoissances, votre cœur de bonnes pensées ; ne dites que du bien, ne faites que du bien, ne fréquentez que des gens de bien.

Le *tem-lo* vit entortillé à l'arbre qui le soutient ; il meurt si l'arbre tombe ; heureux le sage qui se suffit à lui-même, et qui n'a pas besoin d'un vain appui. (Le *tem-lo* sort de terre en jet, comme la vigne, et ne peut se soutenir sans appui ; on le fait monter sur la treille pour en recevoir l'ombre : il ne porte point de fruit, mais seulement des fleurs violettes, qui tombent en forme de grappes, et qui sont bonnes à manger. Ses feuilles ressemblent assez à celles des saules ; elles sont plus courtes et plus arrondies par la pointe).

L'auteur continue.

A la longueur du chemin, on connoît la force du cheval, et à la longueur du temps on connoît le cœur de l'homme.

L'homme ne vit pas cent ans, et il se remplit de soins et d'inquiétude pour dix mille.



Si l'homme n'avoit pas la volonté de tuer le tigre, le tigre n'auroit pas l'envie d'en nuire à l'homme.

Quand la maison est dans l'indigence, on reconnoît le fils obéissant. Quand le royaume est en trouble, on connoît le sujet fidèle.

Si vous êtes pauvre, demeurassiez-vous dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, personne ne pensera à vous. Si vous devenez riche, fussiez-vous retiré dans les montagnes les plus désertes, on ira vous y visiter de fort loin.

Quand vous payez vos dettes, souvenez-vous du temps auquel vous étiez obligé d'emprunter. Quand vous êtes riche, souvenez-vous du temps où vous étiez pauvre; quand vous devenez pauvre, ne pensez pas au temps où vous étiez riche.

Quand on est arrivé sur le bord du précipice, il est trop tard de tirer la bride pour arrêter le cheval. Quand la barque est au milieu du grand fleuve Kiang, il n'est plus temps de lui donner le radoub dont elle a besoin.

On vous voit monté sur un cheval blanc aux pendeloques rouges, enharnaché de couleurs brillantes; combien de gens que vous n'avez jamais connus s'empresseront de ve-

nir vous voir et de se dire de vos parents <sup>1</sup>;

L'auteur finit ce livre par une chanson où il exhorte ses compatriotes à mener une vie sage et réglée; c'est un abrégé des règles de mœurs qu'il a données, et qu'il a mises en vers. Le traducteur tartare les a mises en prose, sa langue n'étant pas propre à la versification; du moins, jusqu'à présent, nul Mantcheou n'a entrepris de rimer dans sa langue; pour moi je ne vous donnerai cette chanson ni en vers, ni en prose; ce ne seroit qu'une ennuyeuse répétition de ce qu'a écrit l'auteur, qui est déjà trop long, s'il ne vous plaît pas, et qui n'est pas trop court s'il peut vous plaire. Je suis, etc.

<sup>1</sup> Les mandarins ont au harnais du cheval qu'ils montent des touffes de crin rouge enchâssées par un bout dans un tuyau de cuivre doré : l'une est suspendue au poitrail, et l'autre à la tête du cheval.

---

## LETTRE

Du P. Chaliér, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. Verchère, provincial de la même Compagnie en la province de Lyon.

A Pekin, ce 10 octobre 1741.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

CETTE mission vient de faire une perte qui nous est et nous sera long-temps infiniment sensible. La mort nous a enlevé le P. Parenin dans la 77<sup>e</sup> année de son âge, et dans la 57<sup>e</sup> depuis son entrée dans notre compagnie. Il semble que, par une providence particulière, Dieu l'avoit formé pour être dans des temps très difficiles le soutien de l'ame de cette mission : il avoit réunies dans sa personne les qualités de corps et d'esprit dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des

plus infatigables ouvriers que notre compagnie ait jamais donnés à la Chine : une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avoit apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multiplicité de connoissances que les voyages qu'il a faits et les occupations qu'il a eues semblent ne pouvoir permettre de trouver réunies dans un même sujet.

Toutes ces qualités en firent un grand homme, estimé, chéri et respecté de tous ceux qui le connurent ; mais sa piété, son zèle, ses vertus, sa délicatesse de conscience, son amour pour la pauvreté et les souffrances, son ardeur à travailler à la conversion des Chinois, son exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de son état, en ont fait un homme véritablement religieux, un fervent missionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, et la consolation d'avoir considérablement étendu le royaume de Dieu, et fait connoître Jésus-Christ à un très grand nombre de Chinois infidèles.

Je ne dirai rien de ce qu'il a fait en Europe ; il y a encore des personnes qui ont vécu avec lui, et qui savent tout le prix du présent que

la province de Lyon fit à la Chine, en lui formant et lui cédant un si excellent homme. Comme c'étoit à une grâce singulière de la bonté divine qu'il étoit redevable de sa vocation à l'état religieux, sa reconnoissance pour ce bienfait a toujours été très intime et très vive; son amour pour cette même vocation lui fit mépriser et rejeter, avant son départ de l'Europe, des postes considérables qu'on lui offroit, s'il vouloit sortir de notre compagnie et rentrer dans le siècle qu'il avoit quitté.

Il partit d'Europe au commencement de l'année 1698, et, sur la fin de la même année, après six mois de navigation, il arriva heureusement à la Chine. Dès que l'empereur Cang-hi l'eût vu, il reconnut bientôt les talents et le mérite du nouveau missionnaire; dès-lors il l'aima, il l'estima et le distingua; il lui donna des maîtres pour apprendre la langue chinoise et la tartare mant-cheou. C'est dans l'étude de ces deux langues si difficiles, qu'il fit voir combien sa mémoire étoit heureuse, et quelle étoit sa facilité pour tout ce qu'il entreprenoit. En peu de temps il parla chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, et il s'expliqua en langue tartare aussi purement et aussi facilement qu'en sa langue naturelle.

Cette facilité à s'énoncer dans ces deux langues, engageoit l'empereur Cang-hi à s'entretenir souvent et long-temps avec lui. Ce prince qui, aux qualités d'un grand empereur, brave, généreux, politique, d'une étendue de génie surprenante, joignoit une ardeur singulière pour les sciences, vouloit cultiver et orner son esprit, non-seulement de tout ce qu'il pouvoit apprendre par la lecture des livres chinois et tartares et par l'entretien des savants de son empire, mais encore de toutes les connoissances qu'il pouvoit tirer des étrangers ; c'est ce qui lui donnoit ce goût singulier qu'il avoit de s'entretenir avec le P. Parennin, qui en arrivant à la Chine savoit déjà beaucoup, et qui avoit le talent de parler avec grâce de tout ce qu'il savoit. Sa mémoire lui étoit si fidèle, qu'il avoit toujours présentes à l'esprit les connoissances qu'il avoit acquises, de sorte que, quand il parloit de quelque matière, on eût cru qu'il n'avoit point fait d'autre étude que celle-là, ou qu'il venoit de la faire tout récemment.

C'est dans ces entretiens familiers avec le P. Parennin, que ce prince se perfectionna dans les connoissances que les PP. Gerbillon et Bouvet lui avoient déjà données sur la géométrie, la botanique, l'anatomie, la médecine,



la chirurgie. C'est de lui qu'il apprit les différents intérêts des cours d'Europe, l'histoire ancienne et moderne des pays et des nations éloignées de la Chine; les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers états du monde. C'est le P. Parennin qui inspira à ce prince l'estime particulière qu'il faisoit de Louis XIV, dont il ne parloit qu'avec admiration, et qui lui donna une si haute idée de la nation française.

Cette estime et cette faveur de l'empereur Cang-hi, étoient pour le P. Parennin bien plus onéreuses qu'elles ne lui étoient honorables; car ce prince ne se contentoit pas des entretiens qu'il avoit avec lui, il demandoit pour l'ordinaire que le père lui en mit le précis par écrit, et qu'il fît la traduction des endroits les plus intéressants et les plus curieux des livres où il avoit puisé ces connoissances. C'est pour satisfaire le goût et la curiosité de ce prince, qu'il traduisit en langue tartare ce qu'il y a de plus curieux et de plus nouveau en fait de géométrie, d'astronomie et d'anatomie, dans les ouvrages de l'Académie des sciences, et dans les autres auteurs qui ont traité ces sortes de matières; il n'est presque aucun genre de sciences sur lesquels ce père n'ait écrit considérablement, pour satisfaire aux questions de

l'Empereur, des princes, des grands et des savants de l'empire.

Pendant plus de vingt ans, il a suivi l'Empereur dans les voyages qu'il faisoit tous les ans en Tartarie, pour y prendre le plaisir de la chasse. Il l'a suivi également lorsqu'il parcouroit les provinces de l'empire, mais il le suivoit toujours en missionnaire. Partout ce père a augmenté les anciennes missions, ou en a ouvert de nouvelles. Les plus florissantes, celles où l'on compte le plus de chrétiens et où l'on voit le plus de ferveur, sont situées au-dedans et au-dehors de la grande muraille sur la route de Pekin en Tartarie; elles sont l'ouvrage de son zèle. Dieu répandoit une abondante bénédiction dans tous les lieux où il prêchoit la foi, et les conversions qu'il a opérées avec sa grâce ont été constantes et durables. C'est lui qui jeta les premiers fondements de la conversion des princes chrétiens, qui ont tant souffert sous l'empereur Yong-tching pour leur ferme attachement à la foi. Plusieurs autres princes et grands de l'empire, persuadés de la sainteté de notre religion, ont depuis imité ces princes, et sont morts en véritables prédestinés : c'est, après Dieu, aux entretiens que le P. Parennin avoit avec eux, qu'ils sont redevables de leur salut. Il a lui seul procuré

le ba  
fidèle

l'Em

Le

chrét

de l'

n'av

perso

de la

des r

véur

les p

natio

es n

toien

s'étab

il n'y

restitu

ména

verne

résidé

Jésus

aux p

pas j

moins

de la

les g

haine

le baptême à plus de dix mille enfants des infidèles, parmi lesquels est un des frères de l'Empereur aujourd'hui régnant.

Le P. Parennin savoit profiter sagement et chrétiennement de l'accès qu'il avoit auprès de l'Empereur, non pour lui-même, car il n'avoit rien à attendre de ce prince pour sa personne, mais pour le bien et l'avancement de la religion. Il s'en servoit, pour obtenir des recommandations et des protections en faveur des missionnaires qui travailloient dans les provinces, sans distinction d'ordre ni de nation; pour les délivrer des persécutions que les mandarins mal intentionnés leur suscitoient; pour leur procurer la permission de s'établir, et d'ouvrir de nouvelles églises où il n'y en avoit point encore; pour leur faire restituer celles qu'on leur enlevoit; pour leur ménager l'amitié et la connoissance des gouverneurs et des autres officiers des lieux où ils résidoient. Il en savoit profiter pour annoncer Jésus-Christ, au milieu d'une cour païenne, aux princes, aux grands, aux savants; s'il n'a pas pu les gagner tous à Jésus-Christ, du moins en a-t-il fait des amis et des protecteurs de la religion. Lié d'amitié avec les princes et les grands de la cour de Cang-hi, malgré les haines et les intérêts qui les divisoient entre

eux, il sut toujours par sa sagesse et sa prudence se ménager les deux partis sans en offenser aucun.

Enfin, il sut profiter admirablement de la bienveillance dont l'Empereur l'honorait, pour lui faire connoître Jésus-Christ et l'instruire des vérités chrétiennes. Il le faisoit si à propos et si dignement, que non-seulement ce prince en conçut une nouvelle estime pour notre sainte foi, dont il étoit le protecteur déclaré, mais qu'on a souvent cru, qu'entièrement persuadé par les discours du missionnaire, il alloit embrasser le christianisme. On ne doute point qu'il ne se fût rendu à la vérité connue, sans des passions bien difficiles à vaincre à qui se sent le maître, et est accoutumé de longue main à ne se rien refuser. Nous avons tout lieu de croire que ce prince se voyant près de mourir, et se rappelant ce que tant de missionnaires, et plus souvent encore le P. Parennin, lui avoient dit de la nécessité d'être chrétien pour sauver son ame, prit alors la résolution de recevoir le baptême : il fit appeler les missionnaires qui étoient à la cour; mais le premier acte d'autorité d'Yong-tching, son fils, déjà nommé Empereur, fut d'empêcher qu'ils ne fussent introduits dans le palais.

Où le talent du P. Parennin se montrait le

plus  
épi  
cha  
con  
cet  
pré  
la  
plus  
I  
pou  
lang  
les  
nain  
amb  
a fa  
reux  
parl  
surp  
tart  
lien  
D  
inte  
des  
cré  
mar  
les  
L'an  
telle

plus, c'est dans les conjonctures délicates et épineuses où il lui falloit répondre sur-le-champ. De ses réponses dépendoit souvent la conservation ou la perte de la religion dans cet empire. Il étoit dans ces occasions d'une présence d'esprit admirable, qui lui mettoit à la bouche les réponses les plus sages et les plus prudentes.

Dès qu'il sut assez de chinois et de tartare pour se bien faire entendre en l'une et l'autre langue, il fut constamment l'interprète de tous les Européens qui sont venus ici, des missionnaires, des légats du souverain Pontife, des ambassadeurs du Portugal et de Moscovie. Il a fait près de quarante ans cet emploi dangereux, à la satisfaction du prince devant qui il parloit, et de ceux pour qui il parloit. On étoit surpris de lui voir parler également bien le tartare, le chinois, le latin, le français, l'italien, le portugais.

Dans ces occasions, il ne se bornoit pas à interpréter fidèlement les paroles des uns et des autres, il employoit tout ce qu'il avoit de crédit et de talent pour obtenir ce qu'on demandoit par son canal, et pour faire réussir les ambassadeurs au nom desquels il parloit. L'ambassadeur du roi de Portugal, dom Metello de Souza, outre les remerciements qu'il

lui fit et les marques de distinction qu'il lui donna avant que de quitter la cour de Pekin, lui a écrit tous les ans pour le remercier des services qu'il lui avoit rendus dans le cours de son ambassade. Le czar Pierre I<sup>er</sup> et les deux czarines, qui lui ont succédé, ont régulièrement chargé leurs ambassadeurs à la cour de Pekin, de faire au P. Parennin les mêmes remerciements pour les services qu'il rendoit aux Moscovites qui venoient à Pekin; ces remerciements étoient accompagnés des éloges les plus magnifiques de sa sagesse et de son habileté dans les affaires. Il a toujours été en quelque manière le médiateur dans toutes les contestations qu'il y a eu entre les deux cours de Pekin et de Moscou. C'est lui qui a dressé les articles de paix qui ont été arrêtés entre ces deux nations, qui les a mis en latin et en tartare, et qui, durant quarante ans, a interprété les lettres et les écrits que les deux cours et leurs officiers s'envoyoient mutuellement.

La même facilité que le P. Parennin avoit pour parler, il l'avoit aussi pour écrire. Tout ce qu'il mettoit sur le papier couloit comme de source, et se sentoit de cette éloquence mâle et naturelle qui le faisoit écouter avec plaisir et même avec admiration. Les livres, soit en tartare, soit en chinois, qu'il a compo-

sés  
tion  
infl  
écri  
tout  
tion  
de  
on s  
d'au  
d'éc  
de s  
ditie  
pein  
le P  
tome  
C  
vabl  
la T  
miss  
et q  
pub  
géog  
pire  
du I  
de g  
sur l  
tong  
que



sés pour l'empereur Cang-hi, pour l'instruction des néophytes et pour la conversion des infidèles, prouvent également son talent pour écrire, son érudition, son zèle et sa piété. Si tout ce qu'il a écrit, pour satisfaire aux questions des savants de la Chine, de France et de Russie, étoit recueilli et donné au public, on seroit étonné qu'un missionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pu se mettre en état d'écrire si noblement en tant de langues, et de se rendre si habile en tant de genres d'érudition. C'est une justice que lui rendront sans peine ceux qui ont lu celles de ses lettres que le P. Duhalde a insérées dans les différents tomes des Lettres édifiantes et curieuses.

C'est à lui particulièrement qu'on est redevable des cartes de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise qui ont été dressées par les missionnaires avec tant de soin et d'exactitude, et que le même P. Duhalde vient de donner au public dans les quatre volumes de sa description géographique, historique, etc., de ce vaste empire. L'empereur Cang-hi qui, avant l'arrivée du P. Parennin à la Chine, avoit appris un peu de géographie, se trompoit considérablement sur la position de Chin-yang, capitale de Leaotong. Il croyoit cette ville à la même hauteur que Pekin, c'est-à-dire, à 39 degrés 56 mi-

nutes. Le père prit la liberté de lui représenter son erreur. Ce prince l'envoya à Chin-yang pour y prendre hauteur et lever la carte de tout le pays. A son retour, les doutes qu'il fit naître dans l'esprit de l'Empereur, sur ce qu'il croyoit savoir des positions des autres lieux considérables de ses vastes états; la gloire dont il le flatta, s'il faisoit dresser une carte de son empire, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé entreprendre, déterminèrent ce prince à effectuer un si grand projet, et il donna aussitôt les ordres nécessaires, en chargeant le P. Parennin de lui nommer ceux des missionnaires propres à y travailler, et en lui ordonnant de conduire et de diriger lui-même cet ouvrage immense.

L'empereur Yong-tching, qui succéda à Cang-hi, n'avoit pas hérité de l'estime et de l'affection dont son père honora constamment les missionnaires. Ennemi dans le cœur de la religion chrétienne et de ses ministres, il ne tarda pas long-temps à leur faire sentir les effets de sa mauvaise volonté; cependant il donna toujours au P. Parennin des marques de son estime et le traita avec distinction. Ce prince voulut plusieurs fois anéantir la religion, et chasser les missionnaires de Peking. Le père, par la sagesse de ses réponses, en

par  
ses  
star  
N  
et s  
nin  
sole  
tés  
mis  
reli  
ville  
visi  
tine  
n'av  
qu'i  
côté  
cons  
pour  
géné  
pouv  
et c'  
ques  
l'Egl  
ni de  
qu'il  
pouv  
Ta  
qui s

parlant à l'Empereur, ou par l'intercession de ses protecteurs et de ses amis, détourna constamment l'orage et sauva la religion.

Moins occupé sous l'empereur Yong-tching et sous son successeur Kien-long, le P. Parenin mit à profit le loisir qu'il avoit, pour consoler et soutenir les princes chrétiens persécutés, emprisonnés et réduits à une extrême misère; pour composer des livres utiles à la religion; pour faire des instructions dans la ville et dans l'enceinte de notre maison; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, et achever leur conversion, qu'il n'avoit pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisoit à la suite de l'Empereur. De tous côtés, les fidèles venoient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire et pour faire des confessions générales. Les chrétiens lâches et tièdes ne pouvoient pas tenir contre ces exhortations, et c'est au zèle de ce bon pasteur que quelques apostats doivent leur retour au sein de l'Eglise; il alloit les chercher, sans se rebuter, ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il avoit souvent à essuyer avant que de pouvoir toucher leur cœur.

Tant d'emplois et d'occupations différentes, qui sembloient incompatibles avec l'état et les

fonctions d'un missionnaire, n'ont été pour le P. Parennin qu'un moyen de rendre à Dieu plus de gloire, et une occasion d'annoncer plus souvent les vérités chrétiennes. Il eût dû, ce me semble, succomber à tant de travaux, mais il surmontoit tout par son courage, et Dieu seul, qu'il avoit en vue dans toutes ses actions, donnoit du succès à tout ce qu'il entreprenoit. En un mot, les vertus qui font l'homme religieux et le parfait missionnaire ont été dans lui la source des bénédictions que Dieu répandoit sur ses travaux, et lui ont gagné l'estime et la vénération de tous ceux dont il étoit connu.

Ces vertus ont paru avec éclat dans la maladie dont Dieu l'affligea les trois dernières années de sa vie; elle lui causa les douleurs les plus vives et les plus aiguës; et ces douleurs lui donnant quelquefois un peu de relâche, il saisissoit aussitôt ces courts intervalles pour se livrer à l'ordinaire à ses travaux apostoliques. Cette maladie fut pour lui un long martyre, qu'il souffrit avec une patience inaltérable et avec une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Enfin, le 27 septembre dernier, après avoir fait une confession générale avec de grands sentiments de piété et de componction, et avoir reçu le saint viatique et

l'extrême-onction, il finit une vie sainte et laborieuse dans une grande tranquillité de corps et d'esprit. Il semble que Dieu ait voulu récompenser sa patience, en le délivrant, quelques jours avant sa dernière heure, de tout sentiment de douleur, de sorte qu'il mourut, avec une parfaite connoissance, de la mort la plus douce et la plus tranquille, dans une union intime avec Dieu, et formant sans cesse divers actes de religion, jusqu'au moment où il rendit son âme à son Créateur.

Le P. Parennin a été universellement regretté des missionnaires, des fidèles, des idolâtres, des grands et des petits. Le concours qui s'est fait à ses funérailles est une preuve de l'estime et de la vénération qu'on avoit pour lui. L'Empereur a voulu en faire les frais, et il les a faits d'une manière digne d'un grand prince. Le frère de l'Empereur, à la tête de dix autres princes, y ont aussi contribué, et ont envoyé chacun de leurs officiers pour accompagner le convoi jusqu'à notre sépulture, qui est à deux lieues de Peking. A l'exemple des princes, quantité de grands de l'empire, de mandarins et d'autres personnes de distinction, sont venus nous témoigner combien ils étoient touchés de cette perte, et la part qu'ils prenoient à notre douleur. Non

contents de nous donner ces marques de leur sensibilité, ils ont honoré le convoi de leur présence jusqu'à la sépulture, et tout infidèles qu'ils étoient, ils ont assisté à toutes les prières que nous fîmes dans le temps de l'inhumation. C'est à nous de marcher sur les traces de cet illustre missionnaire, et de travailler sans cesse à acquérir les vertus religieuses et apostoliques, dont il a été un si grand modèle. Demandez pour moi cette grâce dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

---

## LETTRE

Du P. Baborier, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. Baborier, son neveu, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Je suis enfin arrivé, mon cher neveu, dans les provinces intérieures de la Chine, où il n'est pas aisé de pénétrer, par l'attention extrême



qu'on y a d'en fermer l'entrée à tout étranger. Grâces en soient rendues à la protection singulière de Dieu, j'ai heureusement échappé aux risques d'être découvert et renvoyé à Macao; car c'est ce qui me seroit sûrement arrivé de moins fâcheux de la part des mandarins. Plaise au Seigneur que je réponde à une grâce si marquée, par un zèle ardent à travailler à sa plus grande gloire, à ma propre sanctification et au salut d'un grand nombre de Chinois! Je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je me rendis d'abord à Fo-chan, grosse bourgade à quatre lieues de Canton, où l'on me prépara un *quan-tsai*; c'est une espèce de cercueil ou plutôt de bière, où je devois m'enfermer au passage des douanes, pour me tenir mieux caché. Quelques jours après, la mort enleva un des fils de celui qui conduisoit notre barque. Il n'étoit âgé que d'environ cinq ans; j'eus la consolation de l'envoyer au ciel se joindre à nos saints patrons.

Quand nous arrivâmes à Tchao-tcheou, les gens de la douane traitèrent fort honnêtement Hiu-siang-kong (c'est le nom chinois de mon charitable guide). Ils ne voulurent jamais entrer dans notre barque pour la visiter; ils se contentèrent d'y jeter un coup d'œil du

bord de la rivière, encore accompagnèrent-ils ce coup d'œil d'un couple de *te-tsoui* (terme dont ils se servent pour faire excuse).

Le 3 février, nous arrivâmes sur le soir à Nanhiong, bien résolus de coucher dans notre barque, et de passer le lendemain le *Moei-lin*; c'est une montagne fort haute qui sépare les deux provinces de Quang-tong et de Kiang-si; c'est pourquoi Hiu-siang-kong alla au plus tôt au *hang* (l'hôtellerie publique), pour y disposer toutes choses. Il la trouva remplie de bonzes occupés de leurs cérémonies diaboliques.

Nonobstant cet embarras, le *hang-tchu* (le maître de l'hôtellerie) promit que tout seroit prêt au point du jour. Nous serions en effet partis, si une pluie froide qui survint n'eût pas découragé les porteurs de chaise. Ils ne gagnèrent rien de différer au lendemain, car au lieu de pluie ils eurent à essuyer un grand vent accompagné d'une neige congelée, qui les incommoda fort jusqu'à neuf heures du soir. C'est l'heure à laquelle nous arrivâmes, bien fatigués et gelés de froid, à Nan-ngan, ville du premier ordre de la province du Kiang-si, qui est située au bas de la montagne.

Pour surcroît de misère, mon *quan-tsai* ne put entrer dans le quartier de l'hôtellerie qu'on m'avoit destiné; il fallut scier à deux différentes

repris  
passer  
galerie  
où à f  
divine  
à mon  
tchu d

Hiu  
son pi  
écarter  
dans l  
d'un b  
table,  
heures  
blois  
tâchai  
de pr  
grand  
rentre  
jusqu'à  
quelle

J'ob  
m'arm  
inquié  
vrir. E  
*tsai* fu  
bien d  
les cer

reprises les bâtons de la chaise, pour lui faire passer la première et la deuxième porte de la galerie, qui conduisoit à une petite chambre, où à force de bras on la fit enfin entrer. La divine Providence, sur laquelle je me reposai à mon départ de Macao, empêcha le hang-tchu de former aucun soupçon sur mon compte.

Hiu-sian-kong jugea à propos de lui montrer son *piao* ou patente scellée du mandarin, pour écarter les soupçons qui eussent pu lui venir dans l'esprit à mon occasion. Il lut ce *piao* d'un bout à l'autre, après quoi ils se mirent à table, et causèrent agréablement jusqu'à onze heures du soir. Pendant ce temps-là je tremblois encore plus de peur que de froid : je tâchai inutilement de m'échauffer les pieds, et de prendre du repos jusqu'au lendemain de grand matin, que mon guide m'ordonna de rentrer dans le *quan-tsai*, et de prendre patience jusqu'à ce qu'il eût loué une barque, sur laquelle on devoit me transporter incessamment.

J'obéis aux ordres de mon guide, et je m'armai de patience, mais toujours dans une inquiétude extrême qu'on ne vint à me découvrir. Enfin, à deux heures après midi le *quan-tsai* fut transporté dans la barque, où l'on eût bien de la peine à le faire entrer; heureusement les cerceaux qui soutenoient la toile cirée dont

il étoit couvert se trouvèrent forts, pliants et bien amarrés par le bas, sans quoi le prétendu malade auroit paru au grand jour, et on l'auroit bientôt fait rebrousser chemin vers Macao. Comme j'étois à jeun depuis plus de vingt-quatre heures, et qu'il n'y avoit aucune provision sur la barque il fallut encore nous arrêter deux heures, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

Le 10 février, nous arrivâmes fort tard à Can-tcheou, ville du premier ordre de la province de Kiang-si. Les officiers de cette douane ne furent pas si complaisants que ceux de la douane de Tchao-tcheou. On ne crut pas Hui-siang-kong sur sa parole; il fallut montrer le *piao*, l'examiner, visiter la barque; mais tout se passa avec politesse.

Nous eûmes le plus beau temps du monde pour traverser la montagne de Yo-chan; cependant les porteurs de mon *quan-tsai* murmurèrent un peu au commencement; mais leur ayant acheté de nouveaux bâtons pour la chaise, ils se tranquilliserent, et marchèrent d'un pas leste jusqu'à Tchang-chan, montagne de la province de Tche-kiang, où nous arrivâmes de bonne heure.

Quoique le maître de l'hôtellerie où nous passâmes la nuit fût un excellent chrétien,

j'eus  
tous s  
sortir  
furent  
ce bon  
de sa f  
spiritu  
ments  
j'allai

Le  
matin  
pour m  
la capit  
une de  
passage  
reux de  
faire tr  
fus enc  
sortir p  
Tang, l  
pas tro  
dence  
des por  
visiter  
mienne  
couver  
vieille  
passer

j'eus de grandes mesures à garder, parce que tous ses gens étoient infidèles, et je ne pus sortir de mon *quan-tsai* qu'après qu'ils se furent tous retirés. J'entendis la confession de ce bon néophyte, de sa mère, de sa femme et de sa fille aînée, et je leur appris à communier spirituellement, car je n'avois point d'ornemens pour leur dire la messe : après quoi j'allai me reposer quelques heures.

Le lendemain je fus transporté de grand matin dans la barque qu'on avoit louée la veille pour me conduire jusqu'à Han-tcheou; c'est la capitale de la province de Tche-kiang, et une des plus grandes villes de la Chine. Ce passage fut le plus difficile et le plus dangereux de toute la route. Outre qu'il me falloit faire trois lieues dans une chaise à porteur, je fus encore obligé d'entrer dans la ville, et d'en sortir pour me rendre à la maison de Joseph Tang, le seul asile qu'il y eût, encore n'étoit-il pas trop sûr; mais il fut aisé à la divine Providence de me tirer de ces dangers. Les gardes des portes, qui ont accoutumé d'arrêter et de visiter les chaises, n'approchèrent pas de la mienne, où j'étois déguisé en pauvre malade, couvert depuis la tête jusqu'aux pieds d'une vieille couverture de lit. Ils me laissèrent donc passer tranquillement : mais il n'en fut pas de

même de Hiu-siang-kong, mon conducteur, sa barque fut arrêtée et exactement visitée.

De Han-tcheou nous nous rendîmes à nuit close à Sou-tcheou, grande ville de la province de Kiang-nan, et la plus riche de toutes les villes de la Chine. Nous descendîmes dans la maison d'un chrétien, où nous croyions trouver le P. Psychotto, portugais, missionnaire dans cette province. Il en étoit parti deux jours auparavant pour aller visiter quelques chrétiens dangereusement malades. Je lui écrivis pour lui donner avis de mon arrivée, et le prier de m'envoyer une barque appartenant à quelque chrétien, ce qu'il fit le plus tôt qu'il lui fut possible. J'eus le temps, jusqu'à l'arrivée de la barque, de célébrer trois fois le saint sacrifice, et d'administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie à plusieurs fidèles de l'un et de l'autre sexe.

Enfin, le 11 mars j'arrivai à Tchoang, village presque tout chrétien, où j'eus la consolation d'embrasser le P. Psychotto, avec qui je me rendis le 13 au soir à Tchang-cho, ville du troisième ordre, son domicile ordinaire, et qui est habitée par un grand nombre de chrétiens, la plupart très fervents. L'âge et les fatigues ont absolument ruiné la santé de ce zélé missionnaire, et il est entièrement hors

d'état d

Après  
phytes,  
le distr  
cent tro  
et cent  
tendu d  
donné l  
quarant  
nuit pou  
Tche-ki  
comman  
assurer

~~~~~

Pour  
le plus  
d'abord  
ment q  
met des



d'état de continuer ses fonctions apostoliques.

Après avoir fait faire les pâques à ses néophytes, je me mis en chemin pour visiter tout le district de sa mission. J'y ai baptisé trois cent trois personnes, cent trente-huit adultes et cent soixante-cinq petits enfants; j'ai entendu deux mille sept cent dix confessions et donné la communion à deux mille cinq cent quarante-trois néophytes. Je pars dès cette nuit pour une autre mission dans la province de Tche-kiang; je n'ai que le temps de me recommander à vos saintes prières, et de vous assurer de mon tendre attachement.



## LETTRE

Du P. Gaubil au P. Cairen.

De Pekin, ce 29 octobre 1741.

Pour vous entretenir de ce qui vous touche le plus dans la capitale de cet empire, je dois d'abord vous faire part d'un nouvel établissement que nous y avons fait, et qui nous promet des suites très avantageuses à la propaga-

tion de la foi. C'est une espèce de congrégation ou d'association, où sont admis un certain nombre de chrétiens pleins de zèle et de ferveur, depuis l'âge de vingt jusqu'à quarante ans, en qui nous apercevons des talents propres à enseigner les vérités de la religion à leurs compatriotes. Ils étudient avec application les meilleurs livres où elles sont clairement expliquées; ils s'en remplissent l'esprit et le cœur; ils nous rendent compte de leur travail et des connoissances qu'ils ont acquises; ils s'exercent à écrire et à réfuter les superstitions chinoises. Parmi les meilleurs sujets de cette association, nous comptons quatre jeunes princes chrétiens, plusieurs autres d'honnête famille, deux bacheliers et un jeune homme que j'ai eu pendant neuf ans auprès de moi, et que j'ai formé à ces sortes d'exercices.

Nous perdîmes, il y a quelques mois, la princesse Catherine. Elle étoit veuve du prince François, onzième fils de *Sounou*, chef de tous les princes et princesses de la famille impériale, qui ont tant souffert pour la foi, et dont vous avez l'histoire dans les différents tomes qui précèdent celui-ci. Une mort précieuse aux yeux de Dieu a couronné la sainteté de sa vie. Je lui administrai les derniers sacrements, qu'elle reçut avec de grands sentiments de

piété. Elle se dans l'iment à avis et fants et saint vi

Nous perte : l'cin chréc'étoit un grand ses exer la réput fession, il s'est ciel plu de mou vie éto lièreme que jou tétés commu heures piété, à le talen religion Trois j

piété. Elle me témoigna plusieurs fois combien elle se savoit gré d'avoir vécu et de mourir dans l'indigence à cause de son ferme attachement à la foi. Rien de plus touchant que les avis et les instructions qu'elle donna à ses enfants et à ses parents, avant que de recevoir le saint viatique.

Nous fîmes presque en même temps une autre perte : la mort nous enleva Paul Lion, médecin chrétien, à l'âge de cinquante-neuf ans ; c'étoit un modèle de vertu et de zèle. Outre un grand nombre de conversions opérées par ses exemples et ses exhortations, à la faveur de la réputation qu'il s'étoit acquise dans sa profession, toutes les maisons lui étant ouvertes, il s'est servi de cet accès pour mettre dans le ciel plus de huit mille enfants d'infidèles près de mourir, auxquels il a donné le baptême. Sa vie étoit des plus exemplaires ; il faisoit régulièrement une demi-heure de méditation chaque jour ; il jeûnoit et pratiquoit diverses austerités tous les vendredis ; il se confessoit et communioit tous les huit jours, et avoit ses heures réglées pour la lecture des livres de piété, à laquelle il ne manquoit jamais. Il avoit le talent de parler de Dieu et des vérités de la religion d'une manière persuasive et touchante. Trois jours avant sa mort, il me fit sa confession

générale, et reçut ensuite le viatique et l'extrême-onction avec une pleine connoissance. Sa famille et un grand nombre de chrétiens qui y assistèrent furent infiniment édifiés des différents actes de contrition, de résignation et d'amour qu'il produisit en leur présence. Cette famille, qui est très réglée, avoit embrassé la foi dès le temps du P. Ricci.

Vous savez, je crois, mon révérend père, la distinction qu'il y a entre les familles illustres qui portent la ceinture jaune, et celles qui portent la ceinture rouge. Les premiers sont princes de la famille régnante; les seconds tirent leur origine des ancêtres du fondateur de cette dynastie, et sont réellement princes du sang : cinq familles de ces derniers sont chrétiennes. Le chef d'une de ces familles, nommé *Jean Tchao*, est autant distingué par sa capacité et par sa politesse que par sa naissance. Le prince Paul, son fils aîné, marche de près sur ses traces. Jusqu'à présent rien n'avoit pu vaincre l'attachement de l'épouse du prince Jean au culte des idoles; elle portoit l'opiniâtreté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on lui parlât des vérités de la religion, et elle mettoit tout en œuvre pour empêcher que le prince Paul n'en remplît les devoirs; efforts inutiles : ce qu'elle croyoit devoir le pervertir

ne servoit  
serveur.

Le père  
ment tout  
sa conver  
Dieu, à c  
dinaires,  
des annô  
touché le  
après les  
mée *Thér*  
prince Je  
tient le p  
l'associati  
ploie, ave  
grandes co  
noise et t  
un grand

Outre l  
Pekin, il  
établies d  
sont cultiv  
chinois, j  
où nous m  
mis de son

Le non  
de cinqu  
ville pour

ne servoit qu'à confirmer et augmenter sa ferveur.

Le père et le fils , après avoir tenté inutilement tout ce que leur zèle leur inspiroit pour sa conversion , convinrent ensemble d'offrir à Dieu , à cette intention , des prières extraordinaires , des communions , des pénitences et des aumônes. Dieu s'y est laissé fléchir et a touché le cœur de cette dame ; je l'ai baptisée après les épreuves ordinaires ; elle a été nommée *Thérèse* , et vit fort chrétiennement. Le prince Jean est dans la plus haute piété ; il tient le premier rang parmi les membres de l'association dont je viens de parler , et il emploie , avec la bénédiction du Seigneur , les grandes connoissances qu'il a de la langue chinoise et tartare , pour gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles.

Outre les trois églises que nous avons à Peking , il y a un grand nombre de chrétientés établies dans cette province de la cour ; elles sont cultivées avec grand soin par cinq prêtres chinois , jésuites ; car , dans les circonstances où nous nous trouvons , il ne nous est pas permis de sortir de la capitale.

Le nombre de nos chrétiens monte à plus de cinquante mille. Ils viennent souvent à la ville pour approcher des sacrements , pour

nous consulter, pour nous rendre compte de l'état de leurs chrétientés, pour nous demander des livres sur la religion, de saintes images, des médailles, des chapelets, etc. Ces prêtres chinois baptisent ordinairement chaque année jusqu'à douze cents adultes. On en compte cinq à six cents dans nos trois églises de Pekin, qui reçoivent chaque année la même grâce.

Selon les espérances que nous donnent nos pères chinois et le zèle de nos chrétiens associés, il y a lieu de croire que, tant à la ville que dans cette province, nous compterons dans peu d'années plus de cent mille chrétiens. Depuis la première année de l'Empereur régnant, on n'a pu baptiser chaque année qu'environ quinze cents enfants exposés ; au lieu qu'auparavant, lorsque tout étoit plus tranquille, et les secours plus abondants, on procuroit la grâce du baptême à plus de trois mille de ces enfants. Nous espérons que cette bonne œuvre se rétablira bientôt avec le même succès.

---

De l  
Jér  
la

C  
l'hon  
dépar  
ce qu  
jusqu  
la div  
que o  
du m  
noiss  
vous  
Je  
atten  
Bonn  
landa



## LETTRE

Du P. Loppin, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus, au révérend P. Radominski, confesseur de  
la reine de Pologne, duchesse de Lorraine.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

C'EST aussitôt qu'il m'est possible, que j'ai  
l'honneur, comme je vous l'ai promis à mon  
départ de France, de vous rendre compte de  
ce qui m'est arrivé depuis mon embarquement  
jusqu'à mon entrée dans la mission à laquelle  
la divine Providence m'a destiné. Je souhaite  
que ce petit détail vous fasse plaisir ; il sera  
du moins une légère preuve de la vive recon-  
naissance que je conserve des bontés dont  
vous m'avez honoré.

Je n'ai rien à vous mander qui mérite votre  
attention, jusqu'à mon arrivée au cap de  
Bonne-Espérance, où vous savez que les Hol-  
landais ont une fort belle colonie. La ville

égale plusieurs villes de France; leur jardin est ce qu'il y a de plus curieux : ce n'est pour- tant qu'un vaste potager où il y a plusieurs belles allées, formées par des chênes, des mù- riers, des myrtes, etc. Les maisons y sont de la plus grande propreté : une citadelle assez mauvaise, et quelques batteries de canon font toute la force de la ville basse. Mais ce qui assure davantage ce pays aux Hollandais, c'est qu'il n'y a guère qu'eux qui veuillent s'expo- ser aux pertes qu'ils y font de temps en temps. Les vents du nord-ouest venant à souffler agitent la mer de telle sorte, que la lame seule pousse les vaisseaux sur terre et les y fait périr : vingt-cinq y firent naufrage en l'année 1722 ; et j'ai vu les débris de sept autres qui y furent brisés en 1736. Les Hollandais y ont étendu leurs habitations jusqu'à cent cinquante lieues dans les terres. Ils y ont planté des vignes qui donnent d'excellents vins. Les fruits y sont assez bons, mais le bétail est beaucoup meil- leur.

L'animal le plus curieux que produise l'A- frique, et peut-être le plus beau qui soit dans le monde, c'est l'âne sauvage qui ressemble fort au mulet. Sa peau est tissue alternative- ment et à égale distance de raies ou de bandes larges de deux doigts d'un noir d'ébène et

d'un bl  
hanche  
De là, j  
de mên  
particul  
blanche  
accomp  
noires,  
agréabl

On c  
le moir  
sait que  
n'ai pas  
instruir  
n'y a qu  
cent cin

Le p  
Bonne-  
connoi  
parce d  
aborde  
bitent  
de se re  
dent le  
qui ven  
traitem

Je c  
que ce

d'un blanc d'ivoire. Ces raies prennent de la hanche , et vont en diminuant jusqu'au jarret. De là, jusqu'à la corne, ce sont des bandelettes de même largeur. La tête a aussi ses marques particulières; au milieu du front est une étoile blanche, autour de laquelle sont les yeux, qui, accompagnés de ces raies toujours blanches et noires, forment des contours d'autant plus agréables que la symétrie y est plus exacte.

On compte dans la ville du Cap autant pour le moins d'esclaves que de Hollandais. On ne sait quelle est la religion de ces esclaves, et je n'ai pas remarqué qu'on s'empressât ni de les instruire, ni de leur procurer le baptême. Il n'y a que quatre ministres pour la ville et pour cent cinquante lieues de pays habité.

Le pays, à l'extrémité duquel est le cap de Bonne-Espérance, se nomme la Cafrerie. On connoît peu les Cafres de la côte occidentale, parce qu'il n'y a point de ports où l'on puisse aborder. On appelle *Hottentots* ceux qui habitent le milieu des terres, et qui sont forcés de se retirer à mesure que les Hollandais étendent leurs colonies. J'en vis environ cinquante qui venoient se plaindre de quelques mauvais traitements qu'ils avoient reçus.

Je crois qu'il y a des sauvages plus féroces que ces peuples, mais je ne pense pas qu'on

en trouve qui soient moins hommes. A peine semblent-ils avoir l'usage de raison. Ils vont presque nus, leurs cheveux sont noirs et crépus. Ils s'oignent le corps et la tête d'huile de baleine, ce qui les rend d'une figure hideuse. Ils ne vivent que de racines, d'herbes et de viande. Leurs mets les plus délicats sont les boyaux des bêtes qu'ils ont tuées : ils les mangent crus, et tels qu'ils les ont tirés du ventre de l'animal, ou bien après les avoir portés plusieurs jours à leur cou en guise d'ornements. La culture de la terre leur est inconnue, leur unique occupation est de garder leurs troupeaux, danser et ne rien faire.

J'étois logé en habit séculier avec deux autres missionnaires, chez un Français réfugié. Il ne savoit pas que nous disions de grand matin la messe chez lui ; mais il nous étoit bien consolant de pouvoir célébrer pendant la semaine-sainte cet auguste sacrifice, au milieu d'une nation hérétique ou idolâtre.

Après nous être reposés douze jours au Cap, nous en partîmes le 26 mars par un fort beau temps. Il est plus aisé de doubler la pointe du cap en allant à la Chine, que lorsqu'on en revient ; aussi la doublâmes-nous fort heureusement. Après avoir passé le banc des Aiguilles où la mer est toujours agitée, et fait environ

deux  
mières  
certain  
étoit p  
la déci  
le jeud  
détroie  
de cel  
les ch  
mais c  
fimes  
étant  
une c  
d'en  
ce co  
mettr  
droit  
procl  
pierr  
large  
où n  
un m  
notre  
d'un  
mer  
une  
en s  
I

deux mille lieues, nous vinmes jusqu'aux premières îles de l'Asie; et le jour de la Pentecôte, certains indices nous firent juger que la terre étoit proche. Le mardi suivant, 19 mai, nous la découvrîmes à deux heures après midi, et le jeudi nous mouillâmes à l'entrée du fameux détroit de la Sonde, qui sépare l'île de Java de celle de Sumatra. C'est là que commencent les chaleurs. Nous ne manquions pas d'eau, mais on est ravi d'en avoir de fraîche; nous fîmes pour cela de vains efforts. Les marées étant alors fort hautes, la mer s'élevoit jusqu'à une cascade d'eau douce, où l'on a coutume d'en prendre. Comme on ne s'attendoit pas à ce contre-temps, le capitaine nous invita à mettre pied à terre avec lui. Nous voguâmes droit à la cascade, mais, lorsque nous en approchâmes, notre canot toucha contre plusieurs pierres, ce qui nous obligea de prendre le large. De là, nous allâmes vers une petite île où nous courûmes encore plus de risque. Si un matelot ne se fût jeté à l'eau pour soutenir notre canot qui touchoit terre, et penchoit fort d'un côté, nous étions sur le point d'être submergés, ou du moins de passer la nuit dans une île déserte, où nous n'eussions pas été fort en sûreté.

Le lendemain, la chaloupe tenta une se-

conde fois la descente vers la cascade, mais inutilement; ainsi nous levâmes l'ancre, et nous continuâmes notre route dans le détroit, ayant toujours des terres à droite et à gauche, à une ou deux lieues de nous. Le 27, nous envoyâmes à terre le canot pour chercher des provisions. Comme il ne parut point de tout le jour ni la nuit suivante, nous en fûmes inquiets au point de mettre en mer la chaloupe avec vingt hommes armés, pour aller en apprendre des nouvelles; notre inquiétude redoubla, ne voyant pas paroître la chaloupe, qui devoit revenir sur-le-champ; mais nous n'eûmes que la peur : l'un et l'autre revinrent sur les sept heures du soir avec de bons rafraichissements, qui firent bientôt oublier les inquiétudes passées.

Les Javanais, habitants de ces îles, vont presque nus; leur couleur tire sur le rouge, et le bétel qu'ils mâchent continuellement leur rend les dents noires : ils ne paroissent pas manquer d'esprit, et ils entendent bien leur commerce. Pendant tout le temps que nous fûmes dans le détroit, ils venoient tous les jours dans de petites pirogues nous vendre leurs volailles et leurs fruits.

C'est le 21 mai que nous étions entrés dans le détroit de la Sonde, et le 1<sup>er</sup> du mois de

juin à pe  
cause du  
nous en s  
de Banca

A l'en  
mer est b  
la sonde  
vaisseau  
même ma  
le navire

Les v  
ordinaire  
dans les  
trouve q  
cinq pie  
on n'en  
est en da  
un très l  
ment cet  
tant si pr  
en mouv  
et, reven  
senoit a  
désagréa

Le dé  
de long  
du couch  
trois em



juin à peine avions-nous fait quinze lieues, à cause du calme et des vents contraires. Enfin nous en sortîmes, mais ce fut pour passer celui de Banca, qui est beaucoup plus dangereux.

A l'entrée se trouve l'île de Lucepara; la mer est basse aux environs. On n'y marche que la sonde à la main; à droite et à gauche du vaisseau, et à une portée de fusil on fait la même manœuvre dans le canot, pour diriger le navire dans sa course.

Les vaisseaux qui vont à la Chine tirent ordinairement dix-sept pieds d'eau, et souvent dans les endroits où il y en a le plus, il ne s'en trouve que cinq brasses, c'est-à-dire vingt-cinq pieds; mais pour peu qu'on se détourne, on n'en trouve que douze ou quinze, et l'on est en danger d'y échouer. Comme nous avions un très bon vent, nous doublâmes heureusement cette île. La quille du vaisseau étoit pourtant si proche de terre, que, mettant les eaux en mouvement, la vase du fond en étoit agitée, et, revenant sur la surface de la mer, ne présentait aux yeux qu'une eau bourbeuse et désagréable.

Le détroit de Banca a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Du côté du couchant est la rivière *Salimbam*, qui, par trois embouchures, se décharge dans la mer.

A côté de chaque embouchure, il y a un banc de sable qui s'avance trois lieues en mer. Lorsque nous nous trouvâmes par le travers de la première embouchure, on sonda, et l'on trouva douze brasses. Cependant nous étions plus près de terre que nous ne pensions. Nous étions alors dans le courant de la rivière, et nous ne l'eûmes pas plus tôt passé, que nous nous trouvâmes à deux brasses et demie, c'est-à-dire, que nous donnâmes dans la pointe du premier banc de Salimbam, où nous échouâmes le 8 juin. Heureusement le vaisseau ne donna que sur de la vase molle, où il s'arrêta sans faire aucun mouvement. On se hâta de carguer les voiles, et par le moyen d'une ancre qu'on alla jeter en haute mer et du cabestan, le vaisseau, au bout d'une heure, se trouva à flot.

Depuis l'entrée du détroit de la Sonde, se rencontrent des bancs et des rochers souvent cachés sous l'eau, dont on ne peut s'apercevoir qu'en y touchant, et auxquels on ne touche guère sans péril. A la sortie du détroit, se trouve d'un côté un rocher sous les eaux, nommé *Fridéric*; vis-à-vis sont des bancs de sable. Il s'agit de tenir le juste milieu, sans quoi l'on échoue, ou l'on se brise. L'habileté de notre capitaine nous fit franchir ce pas dangereux, et de là nous retombâmes dans de

grandes  
fréquent  
et il ne  
cents lie  
vents ay  
la vue d  
les trava

Le le  
à deux  
vue de  
le *Cond*  
n'avions  
du Cap  
jour de

Maca  
les emp  
du servi  
mer inf  
alors pu  
considé  
religieu  
portuga  
dicité,  
comme  
maison  
français  
exilés d  
arrivée

grandes mers, où les périls ne sont plus si fréquents. Nous repassâmes la ligne le 10 juin, et il ne nous resta plus que quatre à cinq cents lieues à faire pour arriver à Macao. Les vents ayant continué, nous arrivâmes le 22 à la vue de la petite île de Sancian, où finirent les travaux de l'Apôtre des Indes.

Le lendemain, après six mois de navigation, à deux heures du matin, nous mouillâmes à la vue de Macao. Peu d'heures après, le vaisseau *le Condé*, qui nous accompagnoit, et dont nous n'avions eu nulle connoissance depuis la sortie du Cap, vint mouiller à côté de nous, et le jour de saint Jean-Baptiste je descendis à terre.

Macao fut cédé autrefois aux Portugais par les empereurs de la Chine, en reconnaissance du service qu'ils avoient rendu en nettoyant la mer infestée de pirates. Les Portugais étant alors puissants dans les Indes, cette ville devint considérable, et l'on y fonda plusieurs maisons religieuses. Maintenant beaucoup de familles portugaises y sont presque réduites à la mendicité, et n'y subsistent qu'à la faveur d'un commerce assez médiocre. Nous y avons deux maisons, dans l'une desquelles les jésuites français se retirèrent, lorsqu'en 1732 ils furent exilés de la Chine. J'y en trouvai quatre à mon arrivée, qui me comblèrent d'amitiés.

Cette maison est toute propre à inspirer un grand zèle. Elle est composée de plusieurs anciens missionnaires qui ont été exilés pour la foi, ou qui, pendant trente et quarante ans, se sont consumés dans les travaux de la vie apostolique. C'est de cette maison que sortirent les quatre jésuites, qui, entrant dans le Tunquin, furent arrêtés, chargés de fers, mis dans une affreuse prison, d'où ils ne furent retirés, le 12 janvier 1737, que pour sceller de leur sang la divinité de la religion chrétienne. On attend une occasion de faire transporter ici leurs corps, pour continuer d'enrichir une vaste chambre remplie des précieux restes de quantité de jésuites martyrisés dans le Japon, ou dans les royaumes voisins, que l'on conserve avec soin dans un grand nombre de tiroirs. On y voit en particulier les ossements de trois jésuites martyrisés au Japon en 1597, et canonisés par le pape Urbain VII.

Le 22 septembre, je partis de Macao pour tâcher de pénétrer dans les provinces de la Chine. Je me rendis à un demi-quart de lieue de là dans une petite île qui appartient à notre collège, et le lendemain à nuit close j'entrai dans une barque, qui me conduisit pendant quarante lieues jusqu'à l'endroit où les marées cessent de remonter. Un vent favorable me fit

faire ce  
barque q  
tendoit p  
fleuve à u  
mité de la  
pouvois  
couvert p  
route sa  
chinoise,  
qui bord  
de chemi  
qui me p  
raillies éto  
alors entr  
tagnes, o  
J'en vis  
baigné pa  
plat et un  
est d'une  
aborder c  
de haute  
l'on mont  
hauteur d  
chambres  
sur le fle  
quelles so  
affreuse c  
bonzes q

faire ce chemin en deux jours. Une nouvelle  
barque qui appartenait à un chrétien m'at-  
tendoit pour me conduire, et remonter le  
fleuve à une centaine de lieues jusqu'à l'extré-  
mité de la province de Canton. Comme je ne  
pouvois mettre pied à terre, ni paroître à dé-  
couvert pendant le jour, je fis cette longue  
route sans savoir ce que c'étoit qu'une ville  
chinoise, quoique j'eusse passé devant plusieurs  
qui hordoient la rivière. Après deux journées  
de chemin, j'aperçus un monastère de bonzes,  
qui me parut fort spacieux, et dont les mu-  
railles étoient bien construites. Nous marchions  
alors entre deux chaînes de très hautes mon-  
tagnes, ou plutôt de rochers fort escarpés.  
J'en vis un en particulier dont le pied est  
baigné par la rivière, et qui de ce côté-là étoit  
plat et uni comme la plus droite muraille. Il  
est d'une hauteur prodigieuse, et l'on n'y peut  
aborder qu'en bateau. A deux ou trois pieds  
de hauteur, se trouve une ouverture par où  
l'on monte dans l'intérieur de ce rocher. A la  
hauteur de trente ou quarante pieds, sont des  
chambres et des salles qui ont des ouvertures  
sur le fleuve, avec des balustrades sur les-  
quelles sont posées des idoles. C'est dans cette  
affreuse caverne que demeurent quatre ou cinq  
bonzes qui n'en sortent jamais, et qui vivent

des aumônes que leur font les passants. Je ne m'imaginerien de plus affreux que cette prison. Ce sont là sans doute de vrais martyrs du démon, ou bien ils ressemblent aux bonzes que saint François-Xavier trouva au Japon, qui par des débauches secrètes se dédommageoient de leur fastueuse austérité.

Le 7 octobre, j'arrivai à Chao-tcheou-fou, ville du premier ordre, où la douane est très sévère. Je mis pied à terre, et, tandis que la barque étoit visitée, je pris un détour pour aller l'attendre à une lieue de là; et comme, pour n'être point reconnu, j'étois obligé de marcher au travers des campagnes, je fis le personnage d'herboriste, et je m'amusai à cueillir des simples, dont je ne connoissois ni le nom ni la vertu. Je rejoignis enfin ma barque, et le jour de saint François de Borgia, j'arrivai à Nan-hiong-fou, autre ville du premier ordre. C'est là que la divine Providence m'attendoit, et qu'elle me fit faire l'apprentissage de missionnaire.

Pour entrer de la province de Canton dans celle de Kiang-si, il faut passer une montagne, et faire une journée de chemin par terre; on l'a fait ou à cheval, ou dans une sorte de brancard à découvert, ou dans une espèce de lit couvert d'un rideau. Comme ce chemin est

aussi fr  
cette d  
de me

Il y a  
vre no  
engagé  
mission  
passage  
qu'il pe  
mandar  
étoit ve  
qu'il av  
repenti  
prenoit  
rencont  
pagnoi  
par la r  
min, se  
mesure  
néophy

Un e  
dans la  
chrétie  
sa con  
aussilô  
et qu'i  
» viend  
» il, po



aussi fréquenté que les rues de Paris, c'est de cette dernière voiture que je me servis, afin de me tenir plus caché.

Il y a à Nan-hiong-fou un chrétien fort pauvre nommé *Thomas*. La misère où il est l'a engagé plusieurs fois à aller au-devant des missionnaires lorsqu'il étoit informé de leur passage, et à exiger d'eux le plus d'argent qu'il pouvoit, avec menace de les déclarer au mandarin s'ils le refusoient. On assuroit qu'il étoit venu à Macao, qu'il s'y étoit confessé, et qu'il avoit donné des marques d'un véritable repentir; cependant on ne s'y fioit pas, et on prenoit d'ordinaire un détour pour éviter sa rencontre. Les trois catéchistes qui m'accompagnoient, ne laissèrent pas de me conduire par la route battue, soit afin d'abrégér le chemin, soit qu'ils crussent avoir pris de bonnes mesures pour cacher mon arrivée à ce perfide néophyte.

Un de mes catéchistes prit le devant, entra dans la ville, et se rendit chez un médecin chrétien nommé *Jean*, qu'il croyoit digne de sa confiance. Ce médecin vint nous trouver aussitôt, et nous dit que *Thomas* étoit malade et qu'il lui avoit donné une médecine : « Je » viendrai sur les sept heures du soir, ajouta-t-il, pour vous conduire dans ma maison, où

« vous passerez la nuit, et j'arrangerai toutes  
« choses de manière que le lendemain vous  
« aurez une voiture prête. » Je suivis son conseil, j'entrai avec lui dans la ville sans la voir, je couchai chez lui, et le lendemain je partis de grand matin avec deux de mes catéchistes : car le premier nous avoit quitté la veille au soir, pour aller me chercher une brique. Je traversai tranquillement la ville ; mais à peine avois-je fait quelques pas dans la campagne, que deux infidèles arrêterent ma voiture, et me demandèrent où j'allois ; mes catéchistes répondirent que nous allions dans la province de Kiang-si. Les infidèles répliquèrent qu'ils savoient bien que j'étois enropéen, qu'ils étoient députés des mandarins, auxquels ils alloient me dénoncer, ce que cependant ils ne feroient pas, si je voulois leur donner deux cents livres.

Si j'avois entendu la langue, peut-être aurois-je composé avec eux, afin qu'il me fût permis de continuer ma route ; mais, ne sachant encore que quelques mots chinois, je ne compris rien de ce qu'ils disoient ; mon premier catéchiste qui savoit un peu de latin, et de qui je pouvois me faire entendre, étoit absent ; ainsi il fallut m'abandonner à la providence. Mes conducteurs ayant refusé constam-

ment de  
une espè  
obligea  
informer  
nuit.

Cepen  
dans ce  
trouvère  
Les uns  
j'avois la  
portent  
rideau d  
Pour mo  
surtout  
couvert.  
à la Chi  
on yint  
partie d  
et le vis  
devant u  
mes ride  
à la port  
inutile d  
mon éve  
foule de  
moi. Lo  
j'entend  
une fem

ment de rien donner, on me conduisit dans une espèce de corps de garde; c'est ce qui les obligea de rentrer dans la ville, et d'aller en informer le médecin chez lequel j'avois passé la nuit.

Cependant, je restai environ deux heures dans ce corps de garde. Les Chinois qui s'y trouvèrent furent curieux de savoir qui j'étois. Les uns tiroient mon bonnet, pour voir si j'avois la tresse de cheveux que les Chinois portent derrière la tête; les autres levoient le rideau de côté et d'autre pour m'examiner. Pour moi je contrefaisois le malade, et j'avois surtout attention à me tenir le visage bien couvert. L'éventail qu'on porte communément à la Chine me fut d'un grand secours. Enfin, on vint me prendre, et l'on me fit traverser une partie de la ville étant toujours dans mon lit et le visage couvert. On s'arrêta tout-à-coup devant une maison, et on enleva violemment mes rideaux. Je ne doutai plus que je ne fusse à la porte d'un mandarin, et je crus qu'il étoit inutile de me cacher davantage. Je retirai donc mon éventail, et je regardai tranquillement une foule de peuple, qui s'assembla autour de moi. Lorsque j'avois encore le visage couvert, j'entendois les uns qui disoient: *Niu-gin* (c'est une femme.) Lorsque je fus à découvert, j'en

entendois d'autres qui m'appelloient *Ho-chang* (un bonze); c'est tout ce que je pus comprendre de ce qu'ils disoient sur mon compte. En un mot, j'étois trahi par de faux chrétiens, déferé aux mandarins, exposé à la vue de toute une ville, qui ne pouvoit plus douter que je ne fusse Européen; voilà le péril auquel je ne pouvois pas naturellement échapper.

Au bout de quelque temps on rabattit mes rideaux, et l'on me conduisit chez le chrétien *Jean*. J'entrai dans la première chambre, où plusieurs infidèles me suivirent pour m'examiner, ainsi que tous les passants qui venoient me considérer les uns après les autres. Je demandai comme je pus ce que tout cela signifioit; on me fit entendre que j'allois comparoitre devant les mandarins, qui me renverroient infailliblement à Macao. Une heure après vint une chaise à porteur, où l'on me fit entrer, et c'est alors que je ne doutai plus qu'on ne me menât chez le mandarin. Je traversai encore la ville, que je vis à loisir: elle est pavée de petits cailloux comme Lyon. Les maisons me parurent assez belles en dehors, quoiqu'elles ne soient souvent que de bois, et ordinairement d'un seul étage. Il y a dans chaque ville des édifices plus élevés, et dans le goût de celui que le roi de Pologne a fait

constru  
la Chin  
de la v  
ce qui s  
avoir tr  
d'heure  
trer dan  
table p  
répondi  
vois, pas  
catéchis  
mit, et i  
que pers

Je ne  
aboutir:  
port à m  
quelque  
palement  
l'occasio  
dans les  
exacte da  
tir tous  
J'aurois  
pareil ma  
déjà si af  
rendu au  
cœur de  
iculière,

construire dans les bosquets de Lunéville. A la Chine, ces édifices sont auprès des murailles de la ville, afin que de là on puisse veiller sur ce qui se passe dans les pays d'alentour. Après avoir traversé la ville pendant plus d'un quart d'heure, ma chaise s'arrêta, et l'on me fit entrer dans une maison qui me parut une véritable prison. Je demandai où j'étois; on me répondit que c'étoit une hôtellerie, où je devois passer la nuit et la journée suivante. Mes catéchistes sortirent de la chambre où l'on me mit, et ils en fermèrent la porte à la clef, afin que personne n'y pût entrer.

Je ne savois guère où tout cela devoit aboutir : je n'avois nulle inquiétude par rapport à moi, mais je craignois qu'il n'arrivât quelque malheur à mes catéchistes, et principalement à la mission. Il se pouvoit faire qu'à l'occasion d'un Européen déguisé qui entroit dans les terres, on ordonnât une recherche exacte dans les provinces, et qu'on en fît sortir tous les missionnaires qui y sont cachés. J'aurois été inconsolable, qu'à mon sujet un pareil malheur fût arrivé à une mission qui est déjà si affligée, et à laquelle je n'avois encore rendu aucun service. Je m'adressai au sacré cœur de Jésus, auquel j'ai une dévotion particulière, et j'implorai la protection de la

très sainte Vierge, avec toute la ferveur dont j'étois capable.

Le Seigneur avoit prévenu mes desirs : voici ce qui se passoit alors chez les mandarins, et dont je n'appris le détail que quand j'eus rejoint mon premier catéchiste. Mes deux autres catéchistes s'adressèrent au commis d'un mandarin ; ils lui exposèrent que deux Chinois les empêchoient de suivre leur chemin, sous prétexte qu'ils conduisoient un Européen, et le prièrent de s'intéresser auprès du mandarin pour qu'il leur fût permis de continuer leur route ; ils eurent soin en même temps de l'assurer qu'ils reconnoitroient ce service.

La promesse eut son effet : « N'ayez nulle inquiétude, répondit le commis, je prends cette affaire sur moi. » Il parla effectivement aux deux mandarins, au tribunal desquels elle devoit être portée, et il leur représenta que deux Chinois qui se faisoient passer pour officiers d'un tribunal, exigeoient de quelques voyageurs une grosse somme d'argent sous prétexte qu'ils avoient avec eux un Européen.

Les deux mandarins firent venir l'un après l'autre les deux catéchistes, qui n'eurent qu'à répéter ce qui avoit déjà été dit par le commis ; et sur ce qu'on me disoit Européen, ils répondirent que je venois de Macao et que j'allois

dans la  
affaires  
fit sem  
voir ; o  
effet j'  
tenta p  
de mên  
un de m

Celui  
deux Ch  
en sa  
» quelle  
» des vo  
» avec q  
» des ma  
avoient  
chrétien  
que j'éto  
» disculp  
» vous fe  
» qu'on  
» m'en e  
» pas. »

Il ord  
Thomas  
Aussitôt  
si sa re  
grosses



dans la province de Kiang-si, où j'avois des affaires particulières. Le mandarin le crut ou fit semblant de le croire : il demanda à me voir ; on lui dit que j'étois incommodé, et en effet j'étois véritablement fatigué. Il se contenta pareillement de cette réponse ; il en fut de même du second mandarin, chez lequel un de mes catéchistes alla tout de suite.

Celui-ci fit encore plus, car il ordonna aux deux Chinois qui m'avoient arrêté de paroître en sa présence. Aussitôt qu'il les vit : « De quelle autorité, leur dit-il, empêchez-vous des voyageurs de suivre leur chemin, et avec quel front osez-vous vous dire députés des mandarins ? » Ils répondirent qu'ils n'en avoient agi de la sorte que par le conseil d'un chrétien nommé *Thomas*, qui les avoit avertis que j'étois Européen. « Cette réponse ne vous excuse pas, répliqua le mandarin, et je vous ferois châtier sur-le-champ, si le jeûne qu'on observe aujourd'hui dans la ville ne m'en empêchoit : mais vous ne m'échapperez pas. »

Il ordonna ensuite qu'on allât se saisir de *Thomas* et qu'on le lui amenât chargé de fers. Aussitôt qu'il parut, le mandarin lui demanda si sa religion lui commandoit d'exiger de grosses sommes d'argent de ceux que l'on

soupçonnoit être de la même croyance que lui. « Tu es un *kouang-kouen*, lui dit-il (c'est-à-dire un misérable et un coquin), et je saurai te punir comme tu le mérites, quand il n'y aura plus de jeûnes. Vous autres, ajouta-t-il, en s'adressant à mes catéchistes, continuez tranquillement votre route. » Cette aventure n'a pas laissé de me coûter environ douze taëls.

Vous me demanderez sans doute, mon révérend père, comme il s'est pu faire que ces mandarins infidèles, bien instruits des ordres de l'Empereur, qui nous interdisent l'entrée de la Chine, et persuadés que j'étois Européen, m'ont cependant laissé passer avec tant de facilité et ont même puni ceux qui m'avoient arrêté. Que vous dirai-je, si ce n'est que Dieu est le maître des cœurs et qu'il sait les tourner à son gré, donner aux événements l'issue qu'il lui plaît, quelquefois la plus inespérée, et faire tomber les méchants dans les pièges qu'ils avoient dressés contre ses serviteurs. D'ailleurs ces mandarins pouvoient être du nombre de ceux qui connoissent les Européens comme des gens incapables de causer le moindre trouble dans l'empire et qui enseignent une religion sainte, qu'ils embrasseroient eux-mêmes volontiers, si sa morale étoit moins

sévère. L  
part : qu  
aux Eu  
savent q  
reur, q  
appelé c  
mêmes  
et de le  
n'aimen  
à aucun  
sont à  
l'Emper

Quoi  
la mont  
où je m  
cette ba  
Le bate  
lui fit re  
gère. P  
sa barq  
ment, y  
route;  
le derr  
rivaï à  
dre. A  
demeu  
suivan  
dans la

severe. Des vues d'intérêt peuvent aussi y avoir part : quoique la porte de la Chine soit fermée aux Européens en général, les mandarins savent qu'il y en a plusieurs auprès de l'Empereur, que ce prince les considère, qu'il en a appelé cinq tout récemment à Peking, qu'eux-mêmes ont été chargés de les y faire conduire et de les défrayer dans leur route : ainsi ils n'aiment pas à susciter de mauvaises affaires à aucun Européen, de crainte que ceux qui sont à la cour ne les desservent auprès de l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, je passai heureusement la montagne et je me rendis à Nan-nigan-fou, où je m'embarquai. Je m'aperçus bientôt que cette barque n'appartenoit point à un chrétien. Le batelier demanda d'abord qui j'étois ; on lui fit réponse que j'étois d'une province étrangère. Peu après, quoique nous eussions loué sa barque pour nous seuls, il voulut absolument y recevoir un infidèle qui faisoit la même route ; c'est ce qui m'obligea de me tenir sur le derrière de la barque. Le lendemain j'arrivai à Kan-tchéou-fou, ville du premier ordre. Aux portes de cette ville est un village où demeure un jésuite italien ; je passai la journée suivante avec lui, et sur le soir, je montai dans la barque d'un chrétien, qui alloit com-

mercier dans la province de Hou-quang , où je devois me rendre.

Ce fut au commencement de décembre que je remontai le fleuve *Yang-tse-kiang* pendant plus de soixante lieues. Il traverse toute la Chine de l'occident à l'orient, et va se décharger dans les mers du Japon ; son lit est ordinairement d'une demi-lieue , et assez souvent , deux et quatre fois plus large. Lorsque certains vents règnent , les naufrages y sont à craindre. Il est très profond , et s'il ne se trouvoit pas quelques barres dans son embouchure , nos vaisseaux de roi pourroient le remonter jusqu'à deux cents lieues.

On voyage ici bien plus par eau que par terre , à cause de la quantité de fleuves , de rivières et de canaux qui facilitent extrêmement le commerce. Ces rivières sont chargées d'un nombre infini de barques de toutes sortes de grandeur et de figure. Il y en a de plates et élevées comme nos petits vaisseaux ; elles servent à porter à l'Empereur le tribut du riz ; elles marchent au nombre de plus de trois mille , lorsqu'elles vont à Pekin. D'autres ont presque la figure de nos navires et vont se charger de sel sur les côtes. Toutes ces barques vont à la voile , il y en a qui en ont jusqu'à quatre , mais pas au-delà.

Le  
né cr  
d'end  
une s  
du K  
provi  
d'am  
prem  
conti  
là qu  
Des d  
grand  
dans  
qu'il  
Ce  
sont c  
liers  
vend  
foire  
tout  
conti  
sonn  
au r  
men  
de c  
de g  
foré  
alle

Le 7 décembre, j'arrivai à Hang-keou. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'univers d'endroit qui, en si peu d'espace, renferme une si grande quantité d'hommes. D'un côté du *Kiang* est Vou-tchang-fou, capitale de la province, où l'on compte environ un million d'ames. Sur l'autre bord, est une autre ville du premier ordre, nommée *Han-yang-fou*, qui contient cinq à six cent mille habitants. C'est là que la rivière *Han* se jette dans le *Kiang*. Des deux côtés de cette rivière est un très grand bourg, où il y a autant de monde que dans la capitale. On le nomme bourg, parce qu'il n'est pas fermé de murailles.

Ce n'est pas tout; le fleuve et la rivière sont continuellement chargés de plusieurs milliers de barques, qui viennent sans cesse vendre et acheter des marchandises; c'est une foire perpétuelle, où se trouve abondamment tout ce que l'on peut souhaiter. Ces barques contiennent au moins quatre cent mille personnes, et cela sous le même point de vue. Rien au reste n'est si bien ordonné que l'arrangement de ces barques, qui couvrent l'eau l'espace de deux lieues, où elles forment une espèce de grande ville, ou, si vous voulez, une vaste forêt, car c'est l'un et l'autre. Le passage pour aller d'une barque à l'autre, pour traverser,

pour monter ou pour descendre, est très bien ménagé; mais le feu n'y est pas moins à craindre que dans une ville. A mon arrivée, je vis le *Kiang* tout couvert de charbon et de bois brûlé, et j'aperçus la carcasse d'une grande barque de l'Empereur, qui venoit d'être réduite en cendres avec plus de vingt autres. Je remontai ensuite une autre rivière jusqu'à soixante lieues, et j'arrivai à Kou-tchin, ville du troisième ordre. C'est là que je quittai la rivière, pour pénétrer dans de hautes montagnes qui ne ressemblent pas mal à nos Cévennes ou au mont Jura. Ces montagnes étoient anciennement fort habitées; mais le pays ayant été ruiné et les habitants massacrés par une grande multitude de révoltés, il étoit demeuré inculte pendant plus d'un siècle, et se trouvoit tout couvert de forêts et rempli de bêtes féroces. Ce n'est que depuis environ quinze ans qu'il est défriché en partie et habité par un nombre de chrétiens qui y ont acheté du terrain, pour y pratiquer avec plus de liberté les exercices de la religion chrétienne. Le P. de Neuviale a soin maintenant de cette chrétienté, qui est très fervente, et qui s'augmente chaque jour considérablement. C'est auprès de lui que j'étois envoyé pour apprendre la langue la plus difficile qui soit dans le monde, par les divers

tons qu  
mot, e  
peine à

Ce f  
montag  
nn de se  
chai à sa  
autres g  
mes des  
me serve  
père eur  
noître q  
ment ar  
quenté p  
ils se cor  
pour m'a

Après  
Neuviale  
et comm  
fixer à d  
petite ch  
phytes. L  
tient le p  
soit logé  
l'amasse  
employé  
tienne; c  
pour y l



tons qui différencient la signification d'un même mot, et auxquels un Européen a bien de la peine à s'accoutumer.

Ce fut le 15 mars que j'arrivai dans ces montagnes. Le P. de Neuviale m'avoit envoyé un de ses catéchistes pour me conduire. Je marchai à sa suite habillé comme les paysans et les autres gens de la campagne. Nous rencontrâmes des chrétiens, qui connoissant celui qui me servoit de guide, et accoutumés à voir un père européen, n'eurent pas de peine à reconnoître que j'étois un missionnaire nouvellement arrivé. Comme le chemin étoit fort fréquenté par les infidèles, ils n'osèrent me saluer; ils se contentèrent de faire le signe de la croix, pour m'apprendre qu'ils étoient chrétiens.

Après avoir demeuré deux mois chez le P. de Neuviale, tout occupé à apprendre la langue et commençant déjà à la bégayer, j'allai me fixer à deux lieues de là pour avoir soin d'une petite chrétienté d'environ deux cents néophytes. Ma demeure fut chez un chrétien qui tient le premier rang dans ce lieu-là. Quoiqu'il soit logé fort pauvrement, il n'a pas laissé d'amasser quelque bien, qu'il a presque tout employé à bâtir une maison qui touche la sienne; elle est assez propre et fort commode pour y loger un missionnaire avec ses caté-

chistes , pour y célébrer le saint sacrifice , et pour y assembler les chrétiens qui viennent s'y faire instruire ou participer aux sacrements.

Ce que vous souhaiteriez principalement de moi , mon révérend père , ce seroit que j'entrasse dans le détail des travaux de chaque missionnaire , et de l'état où se trouve chaque partie de la mission : mais je vous prie de considérer que je ne fais que d'entrer à la Chine , et que dans l'éloignement où je suis de Pekin et de Macao , il ne m'est pas aisé d'avoir commerce avec les missionnaires répandus dans les diverses provinces. Je vais cependant vous faire part de ce que j'ai pu apprendre de l'état de notre mission française.

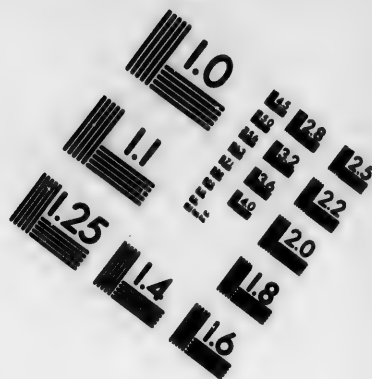
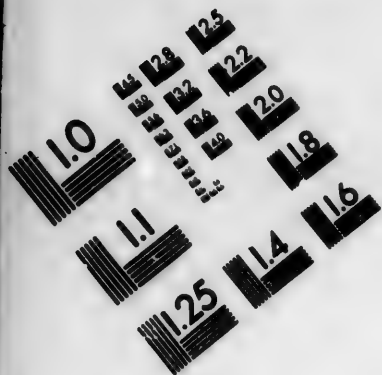
A commencer par Pekin , outre les deux maisons qu'y ont les jésuites portugais , nous avons la nôtre dans le palais même de l'Empereur , où il y a dix ou onze jésuites , sans compter quatre jésuites chinois , qui sont partagés dans les diverses missions aux environs de la capitale , d'où il n'est pas permis aux Européens de sortir. Les uns cultivent les fidèles , instruisent les catéchumènes , et procurent le baptême à un grand nombre d'enfants moribonds : d'autres travaillent ou font travailler au palais de l'Empereur , et se ménagent par là un accès auprès de ce prince , pour pouvoir

implorer  
que tou  
laissent  
er d'ex  
traduire  
ticulier  
P. Crois  
Cœur de  
chrétien  
duisent  
pèces d  
point les  
coup au  
L'Em  
par cette  
l'état , il  
sont rien  
religion.  
naire fra  
Chan-to  
chaines.  
les missi  
soient ap  
avec un  
empêche  
ment au  
n'occasi  
cherches

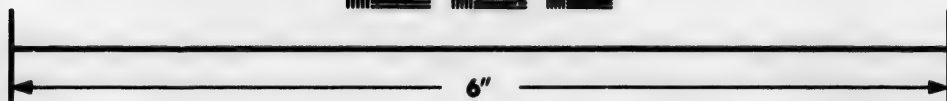
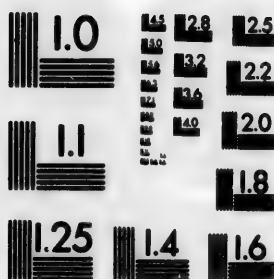
implorer sa protection dans le besoin. Presque tous emploient le peu de loisir que leur laissent leurs fonctions apostoliques, à composer d'excellents livres sur la religion, ou à en traduire de fort utiles. Le P. de Mailla en particulier vient de traduire la Vie des Saints du P. Croiset, et un abrégé de la dévotion au sacré Cœur de Jésus. Ces livres, répandus parmi les chrétiens, et même parmi les infidèles, produisent les plus grands fruits. Ce sont des espèces de missionnaires qui n'appréhendent point les recherches, et qui contribuent beaucoup aux progrès de la foi.

L'Empereur est d'une santé très foible, et, par cette raison, peu appliqué aux affaires de l'état, il renvoie tout aux tribunaux, qui ne sont rien moins que favorables à notre sainte religion. Il n'y a que deux ans qu'un missionnaire franciscain fut arrêté dans la province de Chan-tong, et de là conduit à Pekin chargé de chaînes. Cet événement attrista extrêmement les missionnaires de cette capitale, les seuls qui soient agréés dans l'empire. Ils employèrent avec un grand zèle le crédit de leurs amis, pour empêcher qu'on ne fit aucun mauvais traitement au missionnaire, et que cette détention n'occasionnât des ordres de faire d'exactes recherches dans les provinces. Ils réussirent en





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

18 20 22 25  
E3 E4 E5

01  
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25



partie, et le tribunal se contenta de faire conduire le missionnaire à Macao, lié cependant d'une petite chaîne, pour être renvoyé de là en Europe.

Un autre événement qui n'intéresse point la religion vient de causer une terreur panique dans toute la ville de Peking. Vous vous souvenez sans doute du terrible tremblement de terre qui arriva il y a environ dix ans dans cette capitale. Sur la fin de l'année dernière, un Chinois s'avisa d'annoncer de tous côtés avec la plus grande assurance, que dans peu de temps il en devoit arriver un semblable; il détermina même le mois et le jour auquel arriveroit ce malheur. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'alarme dans Peking. Au jour marqué, une prodigieuse quantité de peuple sortit hors des murs. Plusieurs se disoient le dernier adieu. Il n'y eut presque que l'Empereur qui montra de la fermeté, et qui ne voulut point sortir de son palais. Le jour fatal étant arrivé, la frayeur redoubla; mais s'étant écoulé sans que le moindre tremblement se fût fait sentir, la fureur et la colère succédèrent à la terreur. Le peuple vouloit mettre en pièces le faux prophète. L'Empereur se contenta de l'exiler, en le faisant avertir sérieusement que, s'il retomboit jamais dans un pareil fanatisme, il le feroit mourir aussitôt.

Des let  
ous avert  
u sujet d'  
le, et qu  
Parmi quel  
e trouvèr  
pour la mi  
nois de ré  
onte; ils  
mpire, et  
uin, lorsqu  
éens, et ar  
On les défé  
ependant  
st mort au  
e qui a été  
est que le  
ontre la  
orçât par  
onducteur  
uels sont  
s provinc  
astin Hoan  
t parfaite  
on; mais,  
écouvrir  
roduit plus  
u nombre

Des lettres venues récemment de Macao nous avertissent de nous tenir sur nos gardes, au sujet d'un événement bien plus considérable, et qui pouvoit avoir des suites funestes. Parmi quelques missionnaires arrivés à Macao, on trouva deux jésuites allemands, destinés pour la mission du Tonquin. Après quelques mois de résidence à Macao, ils se mirent en route; ils étoient déjà sur les confins de cet empire, et près d'entrer dans les terres du Tonquin, lorsqu'ils furent reconnus pour Européens, et arrêtés avec ceux qui les conduisoient. On les déféra aussitôt au vice-roi de Canton, et cependant on les mit en prison, où l'un d'eux est mort au bout de quarante jours; j'ignore lequel a été ordonné de l'autre. Ce que je sais, c'est que le vice-roi a publié un écrit terrible contre la religion, et a donné ordre qu'on prêtât par la voie des tourmens le principal conducteur des deux missionnaires, à déclarer quels sont les Européens qui sont entrés dans ces provinces. Ce conducteur se nomme *Augustin Hoang*; c'est un chrétien plein de zèle et parfaitement instruit des vérités de la religion; mais, s'il manquoit de fermeté, il pourroit découvrir bien des missionnaires. Il en a introduit plusieurs dans les provinces; je suis un nombre; cependant, comme il y a plusieurs

mois que ceci est arrivé, et que nos missionnaires qui sont à Peking ne nous ont donné aucun avis, il est à croire que le vice-roi n'en aura point informé la cour, et que cet événement n'aura pas d'autres suites.

Voilà, mon révérend père, ce que j'ai pu apprendre touchant la mission de la capitale. J'ignore entièrement ce qui concerne les missions de nos pères portugais, soit à Peking, soit dans les provinces, et je ne sais encore qu'imparfaitement ce qui se passe dans les missions de nos pères français. Je sais en général que le P. le Fèvre, accompagné d'un jésuite chinois, a sa mission dans la province de Kiang-si. Des lettres récentes du P. Barborier, qui travaille dans une autre province, nous apprennent qu'en huit à neuf mois il a baptisé cinq cent soixante-douze personnes, et a entendu les confessions de quatre mille six cent trente-un néophytes. Je suis un peu mieux instruit des missions de la vaste province de Hou-quang, que j'ai parcourue, et où nous sommes actuellement cinq jésuites français; pour vous donner une idée de la manière dont on y travaille, je vous rapporterai en peu de mots ce que j'ai vu sur ma route.

A l'embouchure d'une rivière assez considérable, qui se jette dans le grand fleuve

Kiang; e  
geou, don  
nombre d  
able, où  
de barques  
chrétiens. L  
deux ans d  
tiens du l  
temps, il v  
plus consid  
vaquer aux  
ce qui est  
rendre que  
fessions,  
mènes, et  
que le jour  
la barque,  
ment, sur  
Le P. d  
se trouven  
jusqu'à l'o  
parcourir  
cette prov  
nombre de  
que sont  
il fait peu  
dans un li  
devant lui

*Kiang*, est un gros bourg nommé Han-teou, dont je vous ai parlé, où il y a un bon nombre de néophytes. C'est un port considérable, où abordent chaque jour des milliers de barques, dont plusieurs appartiennent à des chrétiens. Le P. Dugad, qui est entré depuis deux ans dans cette province, a soin des chrétiens du bourg et des barques. De temps en temps, il va sur le soir chez un chrétien des plus considérables du lieu, où il peut sûrement vaquer aux fonctions de son ministère. Pour ce qui est des barques, il ne peut guère s'y rendre que de nuit, pour y entendre les confessions, instruire et baptiser les catéchumènes, et célébrer le saint sacrifice. Aussitôt que le jour approche, il lui faut remonter sur la barque, où il demeure presque continuellement, surtout pendant le jour.

Le P. des Roberts a soin des chrétiens qui se trouvent en remontant la rivière de l'orient jusqu'à l'occident. Il est environ neuf mois à parcourir chaque année ces chrétientés. Comme cette province est arrosée d'un prodigieux nombre de rivières, et que c'est sur leurs bords que sont la plupart des villes et des villages, il fait peu de chemin par terre. Lorsqu'il arrive dans un lieu où il y a des chrétiens, il envoie devant lui son catéchiste pour en informer le

principal chrétien : celui-ci avertit tous les autres fidèles, qui s'assemblent chez lui, et le missionnaire s'y rend sur le soir. Comme il ne peut les visiter qu'une ou deux fois par an, il trouve bien de l'ouvrage. Il faut qu'il baptise, qu'il entende les confessions, qu'il discute plusieurs affaires, qu'il réponde à une infinité de questions, et qu'il s'arrange de telle sorte, qu'il puisse remonter sur sa barque au point du jour. Ce travail continué pendant presque toute l'année, ne laisse pas d'être fort pénible ; mais apparemment que le zèle qui le fait entreprendre, le rend doux et agréable. Je ne puis pas encore en parler par expérience.

Le P. Bataillé a le district le plus étendu, le plus difficile et où il y a le plus de risques. A peine peut-il en un an parcourir chacune de ces chrétientés. Une partie étant dans la province de Honan, qui n'est point coupée de rivières comme celle du Hou-quang, il est obligé de marcher pendant le jour, et de faire souvent sept à huit lieues. Quand il arrive le soir bien fatigué, il lui faut passer la nuit à administrer les sacrements, pour se retirer avant la pointe du jour. Voilà, mon révérend père, tout le secours qu'il peut donner une seule fois l'année à tant de fidèles, dont néanmoins la plus grande partie se soutient, et

pratique co  
tianisme.

Quand  
dire qu'il  
où l'on ne  
en célèbre  
ville, ils ne  
ne soient  
quelquefois  
chrétien e  
qui s'emp  
rance ou à  
Faut-il leu  
qu'il s'y co  
paganisme  
abondants  
chaque mo  
est souvent  
nois, qui r  
qu'une seu

Je finira  
de ces no  
ma route  
édifié. Je  
même qui  
trouver po  
qu'il avoit  
son village

pratique constamment tous les devoirs du christianisme.

Quand ces bons néophytes nous entendent dire qu'il n'y a point de village en Europe où l'on ne dise au moins une Messe, et qu'on en célèbre un très grand nombre dans chaque ville, ils ne doutent point que tous les Européens ne soient des saints. Ils nous demandent quelquefois si l'on trouve quelque mauvais chrétien en Europe; s'il y en a qui volent, qui s'emportent, qui se livrent à l'intempérance ou à l'impureté, etc. Que leur répondre? Faut-il leur dire, ce qui n'est que trop vrai, qu'il s'y commet des crimes que peut-être le paganisme ignore, et que, malgré les secours abondants et continuels, un Européen qui, à chaque moment se sent rappelé à son devoir, est souvent moins chrétien que ce pauvre Chinois, qui ne peut s'approcher des sacrements qu'une seule fois pendant l'année?

Je finirai cette lettre par deux ou trois traits de ces nouveaux fidèles, que j'ai appris sur ma route, et dont certainement vous serez édifié. Je tiens le premier du missionnaire même qui en a été témoin. Un vieillard vint le trouver pour lui représenter l'extrême désir qu'il avoit que l'on construisit une église dans son village. « Votre zèle est louable, lui dit le



« missionnaire, mais je n'ai pas maintenant de  
 « quoi fournir à une pareille dépense. Je pré-  
 « tends bien la faire moi-même, » repartit le  
 villageois. Le missionnaire, accoutumé à le voir  
 depuis plusieurs années mener une vie très  
 pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il  
 promettoit; il loua de nouveau ses bonnes inten-  
 tions, en lui représentant que son village étant  
 très considérable, il y falloit bâtir une église  
 aussi grande que celle qui étoit dans la ville  
 voisine; que dans la suite il pourroit y contri-  
 buer selon ses forces; mais que seul il ne pou-  
 voit suffire à de si grands frais. « Excusez-moi,  
 » reprit le paysan, je me crois en situation de  
 « faire ce que je propose. Mais savez - vous,  
 » répliqua le père, que pour une pareille entre-  
 « prise il faut au moins deux mille écus? Je  
 « les ai tout prêts, répondit le vieillard, et, si  
 « je ne les avois pas, je n'aurois garde de vous  
 » importuner par une semblable demande. » Le  
 père fut charmé d'apprendre que ce bon  
 homme, qu'il avoit cru fort pauvre, se trouvât  
 néanmoins avoir tant d'argent comptant, et  
 qu'il voulût l'employer si utilement. Mais il fut  
 bien plus surpris, lorsqu'ayant eu la curiosité  
 de demander à ce villageois comment il avoit  
 pu se procurer cette somme, il répondit ingé-  
 nument que depuis quarante ans qu'il avoit

conçu c  
 ture et  
 absolu  
 lation,  
 village  
 Dieu.

Ce b  
 il avoit  
 venoit  
 sionnaire  
 pour l'a  
 enfant  
 dangere  
 appelé  
 qui fit b  
 infidèles  
 vinrent  
 à certai  
 assuroie  
 des por  
 passion  
 le perd  
 tentatio  
 tôt par  
 Ce jeu  
 conseil  
 restoit  
 » rir, m

conçu ce dessein, il retranchoit de sa nourriture et de son vêtement tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire, afin d'avoir la consolation, avant de mourir, de laisser dans son village une église élevée à l'honneur du vrai Dieu.

Ce bon laboureur avoit un enfant, auquel il avoit inspiré une égale ferveur, et qui ne venoit jamais à l'église, qu'il ne priât le missionnaire de lui donner quelques instructions, pour l'animer à bien remplir ses devoirs. Cet enfant n'avoit que quinze ans lorsqu'il tomba dangereusement malade. Le médecin qui fut appelé lui donna mal à propos un remède qui fit bientôt désespérer de sa vie. Plusieurs infidèles, amis du père de ce jeune homme, vinrent chez lui et le pressèrent d'avoir recours à certaines cérémonies superstitieuses qu'ils assuroient être infaillibles, pour tirer son fils des portes de la mort où il étoit. Le père aimoit passionnément ce fils et étoit inconsolable de le perdre. Peut-être auroit-il succombé à une tentation si délicate. Mais Dieu l'affermir bientôt par la bouche même de son fils mourant. Ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu ce conseil perfide, que, recueillant tout ce qui lui restoit de forces, il s'écria : « Laissez-moi mourir, mon père, laissez-moi mourir, et donnez-

« vous bien de garde de faire aucune chose qui soit suspecte de la moindre superstition. » Peu après il mourut, et alla recevoir au ciel la récompense d'une foi si pure.

La plupart de nos chrétiens ont une foi très vive, qui leur attire souvent, de la part du Seigneur, une protection et des secours où l'on ne peut guère s'empêcher de reconnoître du prodige. Dans la province de Tche-kiang, proche du Ming-ho, le feu prit dans un village, et avoit déjà consumé plusieurs maisons. Les habitants, la plupart infidèles, couroient de tous côtés dans les rues, conjurant sans cesse leurs idoles d'arrêter l'incendie. Parmi eux étoit un chrétien fort pauvre, dont la maison étoit située au milieu de celles des infidèles. Il s'adressoit au vrai Dieu, et le supplioit d'avoir pitié de sa misère : cependant le feu gagnoit toujours. La maison voisine de celle du chrétien brûloit déjà, lorsqu'il s'éleva plusieurs étincelles de feu, qui, respectant cette maison, passèrent par-dessus, et allèrent embraser celle qui étoit de l'autre côté. Le feu continua encore quelque temps, et la maison du bon néophyte fut entièrement préservée des flammes, et subsista seule au milieu de toutes les autres, qui furent réduites en cendres. Le P. Porquet, qui a été témoin de cet événement,

et qui m  
occasion  
qui emb

Voici  
qui règ  
qui est d  
nous l'éc  
les plus  
cette pr  
n'en fure  
de la réco  
la voir p  
tèrent le  
plus ils  
en sareté  
suffire à  
chrétiens  
aider. Fl  
s'intéress  
des idolâ  
brasser  
si beaux  
sement

Cette  
princess  
l'exil le  
mentis,  
ples de

et qui me l'a raconté, m'a ajouté qu'à cette occasion il avoit baptisé cinquante infidèles, qui embrassèrent le christianisme.

Voici un autre trait plus récent de la charité qui règne parmi nos chrétiens : le P. Labbe, qui est dans la province de Kiang-si, vient de nous l'écrire. Une maladie contagieuse faisoit les plus grands ravages dans un village de cette province; il n'y eut que les chrétiens qui n'en furent point atteints. C'étoit alors le temps de la récolte, et les infidèles couroient risque de la voir périr. Les chrétiens non-seulement assistèrent les infidèles dans leurs maladies, mais de plus ils recueillirent leurs grains et les mirent en sûreté; et comme eux seuls ne pouvoient pas suffire à tant de travail, ils appelèrent d'autres chrétiens, qui vinrent de trois lieues pour les aider. Il est à présumer qu'une charité si désintéressée et si universelle touchera le cœur des idolâtres, et en engagera plusieurs à embrasser une religion qui inspire des sentiments si beaux et des actions si pleines de désintéressement et de générosité.

Cette nombreuse famille de princes et de princesses du sang qui ont tant souffert dans l'exil le plus rigoureux, sans s'être jamais démentis, continue de donner de grands exemples de la constance et de la pureté de sa foi,

Loin de se rendre aux grands avantages qu'on leur proposoit, s'ils vouloient renoncer à une religion qui leur a attiré tant de souffrances, nous apprenons de Pekin que leur ferveur est toujours la même. L'Empereur régnant a en quelque sorte adouci leurs maux, en les rappelant de leur exil; mais ils ne sont pas moins dans la misère, par le refus qu'on a fait de les remettre en possession de leurs biens et des prérogatives que leur donne leur naissance. Ils sont tous à Pekin, où ils charment les chrétiens par leur piété, et où ils édifient les infidèles témoins de leur courage et de leur patience.

Vous voyez, mon révérend père, que je ne vous rapporte que ce que j'ai appris des autres missionnaires avec qui j'ai pu m'entretenir: viendra un temps, où, devenu plus ancien dans la mission, je serai en état de vous faire part de ce qui se sera passé sous mes yeux. Rien ne peut s'ajouter au respectueux dévouement avec lequel je suis, etc.

---

~~~~~  
Du P. de  
Jésus,

M

Qu  
des em  
gulièr  
vre mo  
cessibl  
sont ,  
nomb  
formé  
compt  
cents  
troupe  
J'en  
des p  
infidè  
votre

## LETTRE

Du P. de Neuville, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Brisson, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

QUELS remerciements ne vous dois-je pas des empressements de votre zèle, et de la singulière attention que vous avez pour un pauvre montagnard ! Ces montagnes presque inaccessibleles que j'habite, tout affreuses qu'elles sont, me deviennent très agréables par la nombreuse et servente chrétienté qui s'y est formée. Elle s'accroît tous les jours, et je compte depuis quelque temps quatre à cinq cents nouveaux fidèles, qui ont augmenté le troupeau que la divine Providence m'a confié. J'en suis en partie redevable aux libéralités des personnes zélées pour la conversion des infidèles, qui m'envoient chaque année par votre canal ce qui est nécessaire à l'entre-



tien de quelques catéchistes : car vous savez que la foi s'étend plus ou moins , à proportion du nombre de catéchistes qu'on peut entretenir. Ne croyez donc pas que je sois dans un pays perdu , et cessez de me plaindre. Je suis même mieux que vous ne pensez , surtout si vous comparez ma situation avec celle de nos missionnaires qui cultivent les chrétientés répandues dans la vaste province du Hou-quang. Ils passent leur vie dans de petites barques ; et , outre les incommodités d'une semblable demeure , ils sont sans cesse exposés aux périls des naufrages et aux insultes des infidèles. Pour moi j'habite la terre ferme , et ma mission est partagée entre le dehors et le dedans des montagnes ; mais dans les tristes circonstances où nous sommes , c'est dans les montagnes qu'est ma résidence la plus longue , et qu'il y a le plus à travailler.

Je vous ai fait part de la persécution que j'essayai l'année dernière : il s'est élevé depuis un nouvel orage. La sécheresse étant très grande , et les semences ne pouvant se faire , les infidèles s'ameutèrent ensemble. Ils environnèrent la maison d'un chrétien , chef de leur bourgade , prétendant le contraindre à contribuer aux frais des processions qu'ils doivent faire en l'honneur de leur idole , afin d'en obtenir de

la pluie.  
proposi  
district  
du vrai  
allèrent  
le fit ar  
nade , e  
dans la  
tes per  
brassé  
point.

Des  
laissèrent  
ordres  
y faire  
m'infor  
tong a  
lui neu  
duits a  
n'avoit  
excité  
que tr  
notre  
sité p  
que t  
de cra  
uns  
ma re

la pluie. Le chrétien, rejetant bien loin leur proposition, indiqua à tous les fidèles de son district des prières pour implorer l'assistance du vrai Dieu. Irrités de ce refus, les infidèles allèrent en foule le dénoncer au mandarin, qui le fit arrêter, lui fit donner une cruelle bastonnade, et le dépouilla de l'autorité qu'il avoit dans la bourgade. On s'attendit aux plus exactes perquisitions de tous ceux qui ont embrassé la loi chrétienne, et l'on ne se trompa point.

Des avis qui me vinrent de Peking ne me laissèrent pas douter qu'il y eût encore des ordres donnés dans toutes les provinces pour y faire les recherches les plus sévères. On m'informoit que dans la province du Chantong avoit été arrêté un missionnaire et avec lui neuf néophytes, et qu'ils avoient été conduits au tribunal des crimes. Notre mandarin n'avoit pas besoin d'un nouvel ordre pour être excité à de semblables recherches : il n'y est que trop disposé par la haine qu'il porte à notre sainte religion. Ce fut donc une nécessité pour moi de me tenir caché pendant quelque temps, même à l'égard de mes chrétiens, de crainte que par l'imprudence de quelques-uns d'eux on ne vint à découvrir le lieu de ma retraite. Je me retirai vers un endroit, où,

renfermé tout le jour dans une cabane couverte de paille, j'avois des néophytes affidés qui étoient extrêmement attentifs à ce qui se passoit pour venir m'en avertir. Auprès de ma cabane étoit un bois épais, où je pouvois me réfugier en cas que les officiers des tribunaux cherchassent à me rendre visite. J'errois donc avec les ours dont il y a un grand nombre dans ces montagnes. Il est très dangereux d'y marcher la nuit ou de s'y enfoncer tout seul pendant le jour. Malheureusement il y avoit trois mois que ma santé étoit assez mauvaise; mes jambes s'étoient extraordinairement enflées, et il s'y étoit formé jusqu'à sept abcès, d'où découloit une eau roussâtre qui me causoit de vives douleurs. J'avois un reste d'onguent divin que j'y appliquai plusieurs fois; sans doute qu'il avoit perdu toute sa force, car il y avoit bien quarante ans qu'il avoit été apporté à la Chine. J'attribue mon mal aux torrents que j'ai souvent à traverser, qui roulent des eaux vénéneuses. Il semble que l'état où je me trouvois ne me permettoit guère d'aller chercher un asile dans les bois voisins et sur des montagnes fort escarpées; cependant, le croirez-vous? ce que les onguents n'avoient pu faire depuis plus de deux mois, ma fuite précipitée l'a fait. Après avoir marché deux lieues pendant

la nuit  
et gr  
tagne  
mes  
que v  
livres

Je  
rend  
parée  
journ  
de m  
les sa  
avec  
les m  
sont  
ples;  
par c  
prati  
des h  
et po  
saire  
dizai  
se fa  
fami  
qui  
sible  
mon  
bra

la nuit, la pluie continuellement sur le corps, et grimpant comme je pouvois ces hautes montagnes, je trouvai mes jambes désenflées, et mes plaies à demi guéries. Voilà une recette que vous ne trouverez pas sans doute dans nos livres de pharmacie européenne.

Je vous fais part de mes peines, mon révérend père, mais elles sont bien légères, comparées avec les consolations que je reçois journellement de l'innocence et de la ferveur de mes néophytes. Les instructions se font et les sacrements s'administrent dans mon église avec autant d'édification que dans les paroisses les mieux réglées de l'Europe. Les prières qui sont à leur usage sont fort belles et fort amples; hommes et femmes ils les savent toutes par cœur. Leurs heures contiennent plusieurs pratiques de dévotion qu'on a tirées avec choix des heures françaises, allemandes, italiennes et portugaises. Ils récitent fort souvent le rosaire avec les prières qui précèdent chaque dizaine. L'ordre est réglé pour la prière, qui se fait tous les soirs en commun dans chaque famille. Quand ils reviennent de leurs travaux, qui sont pénibles, parce que n'étant pas possible de se servir de bestiaux sur ces hautes montagnes, le labour doit se faire à force de bras, toute la famille s'assemble, on allume

une lampe ou un cierge, et l'on brûle des parfums devant la sainte image, qui est exposée dans le lieu le plus honorable de la maison. L'un d'eux entonne la prière, et les autres suivent du même ton, posément et avec un grand respect. Pendant le cours de leurs prières, tantôt ils se prosternent, tantôt ils inclinent la tête, soit en signe d'adoration, soit pour exprimer la douleur qu'ils conçoivent de leurs péchés. Rien, je vous avoue, n'est plus consolant pour moi, lorsque je vais pendant la nuit visiter les malades, que d'entendre ces bonnes gens faire retentir l'air des louanges du Seigneur : car les prières se récitent à haute voix, à peu près comme on psalmodie dans nos chœurs.

J'ai célébré cette année la fête de la canonisation de saint François Régis. Nous l'avons choisi pour le patron de nos montagnes, et j'espère que ce grand saint, qui a tant opéré, et qui opère encore tant de miracles dans les montagnes de France, daignera prendre celle-ci sous sa protection. Tout s'est passé avec une grande édification, et avec un aussi grand concours que peuvent le permettre les précautions qu'on est obligé de prendre. Toute la nuit se passa en prières et en instructions, car ce n'est que pendant la nuit que la pru-

dence me permet d'assembler nos chrétiens. Une grande image du saint fut exposée; on chanta les litanies que j'ai composées en son honneur: il y eut aussi trois sermons, un sur la confession, un sur la communion et un pagnéyrique du saint. Après la messe, je distribuai des médailles du saint et de ses images, que j'avois bénies en grande cérémonie. Je leur distribuai pareillement des copies de la bulle qui accorde des indulgences, que j'avois traduites en leur langue, et où j'avois ajouté une courte explication.

Le P. Labbe, qui a pénétré le premier dans ces montagnes, et qui en a été tiré pour être notre supérieur-général, avoit projeté d'y établir la congrégation du saint sacrement, sur le modèle de celle de Pekin, qui est très florissante; j'ai exécuté ce projet sur lequel il a plu au Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions. Cette congrégation comprend ce que plusieurs congrégations de France ont de plus édifiant. On n'y admet que les plus fervents, et après qu'ils ont rempli un certain temps d'épreuves. Nul n'y est reçu qu'après une confession générale, à laquelle il s'est préparé pendant un mois par une recherche exacte de toutes ses fautes, et par divers exercices de piété. Je puis vous assurer que ces confessions



se font avec autant d'exactitude, de détail et de componction qu'on peut l'attendre des fidèles d'Europe les mieux instruits. Chacun des congréganistes a ses fonctions particulières; les uns président au culte du saint sacrement, de la messe, des cérémonies de l'Eglise, des prières, etc.; d'autres sont chargés de l'instruction des nouveaux fidèles et des jeunes gens. Il y en a qui ont soin d'assister les moribonds dans leurs besoins spirituels et temporels; de présider aux enterrements, aux exécutions testamentaires, aux prières qu'ils leur ménagent après leur mort par des billets imprimés qui s'envoient à tous chrétiens, même à ceux des autres provinces, pour demander leurs suffrages. Quelques-uns sont établis pour combattre les superstitions des infidèles et leur enseigner les vérités de la foi; quelques autres, pour exhorter et ranimer ceux dont la piété s'est affoiblie, ou qui sont de mauvais exemple; pour veiller aux mariages, empêcher qu'on n'en contracte avec les infidèles, et qu'il ne s'y fasse rien contre l'esprit de l'Eglise. Ces fonctions, ainsi partagées, contribuent beaucoup à maintenir la ferveur parmi nos chrétiens: mais, ce qui produit le plus de fruit, c'est l'assistance des moribonds et l'instruction de la jeunesse. Dans chaque quartier, il y a des

chrétiens  
est atta  
ceux  
render  
instruc  
aux sa  
Seigne  
on vie  
dernie

Je v  
été mis  
quant  
par l'i  
sur me  
me por  
avoien  
si étro  
tombe  
fois c  
pées c  
bas. C  
tigue  
Je leu  
doien  
et ils  
souffe  
vaire.

Qu

chrétiens chargés d'avertir, lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie dangereuse. Aussitôt ceux qui doivent assister les moribonds se rendent dans la maison du malade. Ils ont des instructions propres à l'exhorter, à le disposer aux sacrements et à demander pour lui au Seigneur la grâce d'une sainte mort. Ensuite on vient me chercher pour lui administrer les derniers sacrements.

Je vous avoue, mon révérend père, que j'ai été mis cette année à une rude épreuve par la quantité de malades que j'ai eu à visiter, et par l'impossibilité où j'étois de me soutenir sur mes pieds. Quelques-uns de mes néophytes me portoient sur une espèce de brancard qu'ils avoient dressé. Les chemins sont d'ordinaire si étroits, que souvent nous étions exposés à tomber dans d'affreux précipices: d'autres fois ces montagnes sont si roides et si escarpées que j'avois les pieds en haut et la tête en bas. Ce qui me touchoit le plus, c'étoit la fatigue que je causois à ces charitables néophytes. Je leur en témoignois ma peine; ils me répondoient que je les offensois de parler de la sorte, et ils m'opposoient ce que notre Seigneur a souffert pour leur salut en montant au Calvaire.

Quand j'arrive chez le malade, je le trouve

bien disposé à recevoir les sacrements, lesquels s'administrent avec une grande édification et avec autant de décence que peut le permettre la pauvreté des maisons. Les chrétiens ne l'abandonnent point jusqu'au dernier soupir. Ce n'est pendant tout ce temps-là qu'exhortations touchantes, dévotes aspirations et prières qui se font devant un crucifix, placé entre le cierge béni et la profession de foi du moribond, et devant une image de l'immaculée Conception. Quand le malade est mort, ses funérailles se font avec beaucoup de piété: on annonce les vérités de la foi aux parents ou voisins infidèles qui y assistent, et souvent la mort d'un chrétien donne lieu à la conversion de plusieurs idolâtres.

L'instruction de la jeunesse est une autre bonne œuvre dont on recueille de grands fruits. Outre l'instruction commune, il y a dans chaque quartier des catéchistes ou d'anciens chrétiens qui rassemblent les jeunes gens depuis huit ans jusqu'à dix-huit ou vingt ans. Tous se rendent à l'église, qui passe dans l'esprit des infidèles pour une école. Chacun est obligé de rendre compte de ce qu'il a dû apprendre le mois précédent; ensuite on explique quelques articles de la foi, et on les interroge sur ce qui a été expliqué. Je donne

des pri  
leurs r  
des mé  
y en a  
prodige

Géné

ont la  
prière  
pas lire  
prendre  
donnent  
journée  
de fer e  
sont par  
pourroi  
pendant  
observe  
core le  
patron  
de la Pa  
Sainte-V  
tendre c  
monastè  
fervente  
vivent c  
regarde  
comme  
On les

des prix à ceux qui se sont distingués par leurs réponses. Ces prix sont des chapelets, des médailles, des croix, des images, etc. Il y en a parmi eux qui passeroient pour des prodiges dans nos collèges.

Généralement parlant, tous nos chrétiens ont la plus grande ardeur à apprendre les prières par cœur. On en voit qui, ne sachant pas lire, louent des maîtres pour les leur apprendre, et, tout pauvres qu'ils sont, ils leur donnent sans peine ce qu'ils gagnent en une journée de travail. Les austérités, les ceintures de fer et les autres instruments de pénitence sont parmi eux d'un usage ordinaire. Leur vie pourroit passer pour un jeûne continu : cependant, outre les jeûnes de l'Eglise, qu'ils observent exactement, la plupart jeûnent encore le mercredi en l'honneur de saint Joseph, patron de la Chine, le vendredi en l'honneur de la Passion, et le samedi en l'honneur de la Sainte-Vierge, envers laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Si j'avois de quoi fonder un monastère, il seroit bientôt rempli de vierges ferventes. On voit plusieurs gens mariés qui vivent comme frères et sœurs. Du reste, ils ne regardent pas ces macérations de la chair, comme une grande œuvre de surérogation. On les voit souvent, après leur confession,

prier qu'on leur impose pour pénitence des jeûnes et des disciplines.

Quand je suis à ma résidence ordinaire, il n'y a point de jour qu'il ne s'y rende plusieurs chrétiens pour écouter l'instruction ou pour se confesser. De grand matin, se font les prières particulières en commun, lesquelles sont suivies d'une instruction pour les préparer au saint sacrifice. Cette instruction se fait par demandes et par réponses, sur les principaux mystères de la foi, et sur la confession, la communion et la messe. L'un d'eux récite les demandes, et les autres y répondent. Après quoi je monte à l'autel. Au *sanctus*, un des assistants explique la grandeur du mystère qui est près de s'opérer; à l'élévation de l'hostie et du calice, et pour se préparer à la communion, on se prosterne jusqu'à terre en adorant les cinq plaies de Notre-Seigneur existant réellement sur l'autel, et on y joint plusieurs actes de contrition, de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, etc. Tout finit par des actions de grâces : tel est l'ordre qui s'observe tous les jours. Les fêtes et les dimanches, la prière après la messe est plus longue, et elle varie selon l'esprit des fêtes.

C'est une règle établie dans cette mission, que tous les chrétiens sachent par cœur le

catéchisme  
point ou  
fois cha  
ceux de  
selon le  
les interr  
récitent  
ne le sa  
viennent  
qu'ont é  
sion : ils  
larmes a  
primande  
condition  
à ne pas  
chantent

Comm  
constance  
permettre  
toutes les  
chaque q  
chrétien  
fait les p  
instructio  
quatorze  
chaque  
pour la f  
ce jour-l

catéchisme. Pour m'assurer qu'ils ne l'ont point oublié, ils sont obligés de le réciter deux fois chaque année. On prend le temps que ceux de chaque quartier doivent se confesser selon le rang qui lui est assigné. Un catéchiste les interroge; il donne un billet à ceux qui le récitent sans faute, et il le refuse à ceux qui ne le savent qu'imparfaitement. Les premiers viennent me présenter leur billet. Le refus qu'ont éprouvé les autres les couvre de confusion: ils ne paroissent devant moi que les larmes aux yeux, et ils ont à essuyer une réprimande proportionnée à leur âge et à leur condition; c'est ce qui les rend tous attentifs à ne pas oublier le catéchisme; souvent ils le chantent en travaillant à la terre.

Comme l'éloignement de l'église et les circonstances critiques où nous nous trouvons ne permettent pas à tous les fidèles de s'y rendre toutes les fêtes et les dimanches, il y a dans chaque quartier un catéchiste ou un ancien chrétien qui les rassemble ces jours-là. On y fait les prières ordinaires, et on y entend une instruction. Ces montagnes sont partagées en quatorze quartiers. Le troisième jeudi de chaque mois il y a assemblée extraordinaire pour la fête du saint sacrement, et on distribue ce jour-là les sentences du mois, c'est-à-dire



un petit billet qui contient le nom du saint qu'ils doivent principalement honorer et invoquer chaque jour du mois; une sentence de l'Ecriture ou des Pères qu'ils doivent méditer, et une vertu particulière qu'ils ont à pratiquer. La même chose s'observe pour les femmes le troisième samedi de chaque mois. J'ai deux églises séparées, les femmes ne mettent jamais les pieds dans celle où je fais ma résidence; elles s'assemblent dans l'église qui leur est propre les mercredis et les samedis. Le même ordre s'y garde qu'aux assemblées des hommes.

Maintenant, si vous souhaitez savoir la nature et les qualités du pays que nous habitons, il est aisé de vous satisfaire. Nos montagnes sont en de certains endroits des rochers stériles; en d'autres, elles sont couvertes de gros arbres fort épais. C'est sur celle-ci qu'on sème, après avoir abattu les arbres et défriché la terre. Vous jugez assez combien ce travail est long et pénible. C'est ici qu'il est permis de dire qu'on voit des montagnes sans vallée : l'entre-deux ne consiste qu'en de grandes ravines pleines de rochers; il faut semer un grand terrain pour la subsistance d'une seule famille. Le blé n'y vient guère bien, et le grain en est fort petit; ce qui y croît le mieux, c'est le blé d'Inde, et une autre sorte de grain dont je

n'ai poi  
en quel  
cao-lean  
de nour  
L'ann  
gnes, or  
misère é  
d'herbes  
fougère.  
pouvoir  
son moul  
lesquelle  
sur les au  
avec le se  
ches pour  
en farine  
lie. Quan  
montagne  
étoient co  
abattu qu  
plupart d  
beaucoup  
agnes pr  
cette terr  
pliers, d  
que nous  
d'arbres  
fruits do

n'ai point vu d'espèce en France. Il ressemble en quelque sorte à notre gros mil : on l'appelle *cao-leang*. Ces deux espèces de grains servent de nourriture ordinaire à nos montagnards.

L'année que je pénétrai dans ces montagnes, on avoit fait une mauvaise récolte, et la misère étoit extrême. On y vivoit de racines, d'herbes sauvages, et surtout de racines de fougère. On les faisoit sécher au soleil afin de pouvoir les moudre : car ici chaque famille a son moulin, qui consiste en deux pierres rondes, lesquelles ont des entailures en dedans les unes sur les autres. Ils le tournent à force de bras, ou avec le secours d'un âne, quand ils sont assez riches pour l'avoir. Ces racines sèches se réduisent en farine, et l'on en fait une espèce de bouillie. Quand les chrétiens entrèrent dans ces montagnes, toutes celles où l'on pouvoit semer étoient couvertes de grands arbres : on en a tant abattu qu'il n'en reste plus maintenant sur la plupart que les troncs. Il s'y trouve encore beaucoup de bois, mais ils sont sur des montagnes presque inaccessibles. Les arbres que cette terre produit sont des chênes, des peupliers, des charmes et plusieurs autres espèces que nous n'avons point en France. Il y a peu d'arbres fruitiers, et ils ne produisent que des fruits dont le goût est sauvage et très désa-

gréable ; il en est de même des fleurs, qui n'ont nulle odeur, pas même la violette. Il faut excepter une espèce de lis blanc et le chèvre-feuille : ce sont les seules fleurs qui soient odoriférantes.

Pour ce qui est des animaux, ils sont en quantité dans ces montagnes. On y trouve des écureuils, des singes, des renards, des chats-sauvages, des serpents (plus gros qu'en France), des faisans de plusieurs espèces, des perdrix grises fort petites, des tourterelles, plusieurs sortes d'oiseaux d'un beau plumage et de toutes sortes de couleurs ; il y en a de rouges, de bleus, de verts, de jaunes, de blancs, de noirs ; point de perroquets. Les bêtes fauves y abondent, ours, tigres, cerfs, chevreuils, sangliers, porcs-épics, et une espèce de cheval sauvage fort petit. J'ai mangé de l'ours : sa chair est fort grasse et dégoûtante ; le cerf et le chevreuil ont le même goût que ceux de France ; le faisan y est bon, la perdrix fort maigre. Je n'ai point mangé de la chair de tigre ; mais, étant en chemin avec un seul chrétien, j'en vis un de bien près, qui, se dressant, se préparoit à me dévorer : j'attribue ma délivrance à une relique de saint Xavier que je porte toujours sur moi. Quelques jours auparavant, trente infidèles furent dévorés dans le même endroit par ces bêtes féroces.

Nos  
en pou  
leurs m  
de pail  
l'hiver,  
là la ter  
est ven  
appren  
l'un de  
çois so  
soupon  
et moi j  
Je suis a

Nos chrétiens sont très pauvres, comme vous en pouvez juger par le pays qu'ils habitent ; leurs maisons ne sont que des cabanes couvertes de paille : il y fait un froid extrême durant l'hiver, qui y est fort long, et pendant ce temps-là la terre est couverte de neige. Le P. Loppin est venu me joindre depuis quelque temps ; il apprend la langue ; nous ne sommes séparés l'un de l'autre que de deux lieues, et je reçois souvent de ses visites. Il me paroît ne soupirer qu'après les travaux et les souffrances, et moi je l'assure qu'il aura lieu d'être content. Je suis avec bien du respect, etc.

---

## LETTRE

De P. des Robert, missionnaire de la Compagnie  
d Jésus, au P. Brisson.

A Pe-taiuen-chan, dans la province de  
Hou quang, en l'année 1741.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*Pax Christi.*

Vous me demandez avec tant d'empressement de quelle manière nous cultivons les diverses chrétientés répandues dans cette vaste étendue de pays, qui compose le district de chacune de nos missions, que je me fais un devoir et un plaisir de vous satisfaire. Vous savez déjà que, dans ces temps de persécution, nous sommes obligés de nous tenir cachés, et pour cela passer le jour dans des barques couvertes, et de n'exercer le plus ordinairement nos fonctions que pendant le silence de la nuit.

Le sim  
tinuell  
une an  
et du  
les an  
faire e  
plus g  
possib  
M'é  
pour  
a des  
mier j  
troisiè  
canton  
fidèles  
fessai  
comm  
la nuit  
tion l  
trouva  
de dix  
j'en a  
quatre  
treize  
premi  
( deux  
tienne  
baptis

Le simple détail que je vais faire de mes continuelles excursions , durant le cours d'environ une année , vous mettra au fait de nos travaux , et du soin que nous prenons pour entretenir les anciens fidèles dans la ferveur , et pour faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ le plus grand nombre d'infidèles qu'il nous est possible.

M'étant embarqué le premier d'octobre 1739 pour parcourir les différents endroits où il y a des chrétiens ; j'étois encore en route le premier janvier 1740 , n'ayant pu faire que la troisième partie de mes visites. Je sortois d'un canton où j'avois trouvé un bon nombre de fidèles pleins de piété et de ferveur. J'en confessai quatre-vingt-un , et soixante-dix-huit communiaient aux trois messes que je célébrai la nuit de Noël. Je ne manquai pas d'occupation les jours suivants , et l'année révolue , je trouvai que j'avois entendu les confessions de dix-sept cent soixante-neuf néophytes , que j'en avois communiqué dix-sept cent trente-quatre , et conféré le baptême à trois cent treize , dont cent soixante étoient adultes. Le premier de janvier , je fis environ vingt lys ( deux lieues ) en faveur d'une famille chrétienne , où j'administrai les sacrements ; j'y baptisai un adulte. Dès le grand matin je rentrai



dans ma barque, et, après avoir fait cinquante à soixante lys, j'abordai à une contrée où m'attendoient douze chrétiens qui participèrent aux sacrements. De là, je me rendis à une autre mission, où j'eus à travailler pendant seize nuits. Il s'y trouva cent soixante-trois chrétiens qui se rendirent exactement à mes instructions, se confessèrent, et participèrent à la table eucharistique; trente-sept reçurent le baptême, dont vingt-huit étoient adultes.

Le croirez-vous, mon révérend père, que le démon est quelquefois forcé de nous servir de catéchiste? Il faut vous dire que, quand les infidèles veulent consulter le démon, et recevoir ses réponses, ils s'adressent à un de ses adorateurs, lequel, se dévouant à cet esprit infernal, éprouve de sa part de violentes impressions, qui le jettent dans les plus étranges convulsions, au milieu desquelles il prononce et rend raison de ce qu'on lui demande. Un de ces infidèles, désolé de voir son fils depuis long-temps dans de continuelles souffrances, alla trouver l'oracle, et se plaignit amèrement à lui de ce qu'après tant de vœux faits à ses idoles, et tant d'argent dépensé en leur honneur, son malheureux enfant n'avoit pu encore en obtenir le moindre soulagement. *Si tu veux que ton fils guérisse*, répondit l'oracle,

adore  
entend  
chrétie  
tous c  
et tou  
point  
perqu  
sept li  
y tran  
sept a  
état o  
ne sur  
creme  
conno  
brasse  
à la le  
fit le d  
le zèle  
vint m  
receve  
de le  
encor  
son fi  
mourir  
me re  
la me  
fidèle  
que j

*adore le Dieu des chrétiens.* On n'avoit jamais entendu parler dans ce canton de la religion chrétienne. Ce père infortuné s'informa de tous côtés où il pourroit trouver des chrétiens, et toujours inutilement; on n'en connoissoit point dans le pays. Enfin, après beaucoup de perquisitions, il découvrit qu'il y en avoit à sept lieues de sa maison. Il partit aussitôt, et y transporta son fils, qui n'avoit guère que sept ans. Les chrétiens, touchés du déplorable état où étoit cet enfant, le baptisèrent, et il ne survécut pas long-temps à la grâce du sacrement. Son père, qui ne demandoit qu'à bien connoître les vérités de la religion pour l'embrasser, apporta une continuelle application à la lecture des livres qui les enseignent, et se fit le disciple docile de tous ceux qui avoient le zèle de l'instruire. Après quelques mois il vint me trouver : il me parut très disposé à recevoir le baptême, et je ne fis nulle difficulté de le lui conférer. Pendant un an qu'il vécut encore, il donna les plus grandes preuves de son fidèle attachement à la foi. Il étoit près de mourir, lorsque la Providence permit que je me rendisse dans sa maison. Je ne pus y dire la messe, parce qu'elle étoit environnée d'infidèles; mais à la faveur de l'idée qu'on eut que j'étois un médecin, je fus seul avec lui

assez de temps pour lui administrer l'extrême-onction, et être témoin des plus tendres sentiments de piété dans lesquels il rendit son âme à son Créateur. Rien n'est donc plus vrai que la manière cruelle dont le démon traite ici ses esclaves, donne lieu à de fréquentes conversions. Je n'ignore pas qu'il y a des personnes en Europe qui nous taxent de trop de crédulité sur cet article; mais si les esprits les plus prévenus étoient témoins de ce qui se passe sous nos yeux, et s'ils voyoient comme nous jusqu'où va l'empire tyrannique que cet esprit infernal exerce sur ses adorateurs dans les pays où règne l'idolâtrie, et à quelle foiblesse il est réduit lorsque ceux-ci reçoivent, ou font des démarches pour recevoir le baptême, je suis persuadé qu'ils changeroient bientôt de sentiment et de langage.

Pardonnez-moi cette petite digression, mon révérend père; je vais reprendre ma route. Après avoir passé seize jours à terre dans ma dernière visite, il me fallut rentrer dans ma barque, qui me conduisit, le 19 janvier, à une autre nombreuse chrétienté, où je ne pus m'arrêter qu'une nuit: dix-sept personnes s'y confessèrent. Je remis, le 20, à la voile, pour me rendre au plus tôt à Han-keou, et de là à Pe-tsiuen-chan, qui est le lieu de ma rési-

dence or  
de la Pu  
cours d  
pour me  
où les b  
rivière,  
nombre  
que tout  
administ  
tème au  
samment

Le 27  
à d'autre  
dans le f  
mement  
vingt pe  
ments, c  
trente-si  
Pâques a  
voir pas  
je priai  
arrivé, d  
voisines  
saint à H  
de Pâque  
m'occup  
des sacre  
Faute

dence ordinaire. Après y avoir célébré la fête de la Purification, où il y eut un grand concours de fidèles, je repassai dans ma barque pour me rendre vers Han-keou ; c'est le temps où les barques ont coutume de descendre la rivière, et d'ordinaire il s'y trouve un grand nombre de chrétiens. Je demurai donc presque tout le mois sur la rivière, occupé à leur administrer les sacrements et à donner le baptême aux catéchumènes, que je trouvai suffisamment instruits et disposés à le recevoir.

Le 27 février, je levai l'ancre pour passer à d'autres chrétientés. Je me trouvai, le 3 mars, dans le fort de mes missions, et j'y fus extrêmement occupé jusqu'au 8 avril. Quatre cent vingt personnes s'approchèrent des sacrements, et j'en baptisai soixante dix-sept dont trente-six étoient adultes. Comme le temps de Pâques approchoit, et que je craignois de n'avoir pas le loisir d'achever toutes mes visites, je priai le P. Dugad, qui étoit nouvellement arrivé, de se transporter dans les chrétientés voisines de Han-keou, et je revins le mardisaint à Pe-tsiuen-chan, où pendant les fêtes de Pâques il n'y eut que les fidèles du lieu qui m'occupèrent : cent soixante s'approchèrent des sacrements.

Faute de barque, il me fallut rester dans ma

résidence jusqu'au 15 de mai, que j'allai visiter le reste de mes chrétientés assez éloignées les unes des autres, et je ne pus revenir chez moi que le 28 juillet. J'administrai les sacrements à trois cent trente-cinq personnes, et j'en baptisai soixante-neuf, dont vingt-deux étoient adultes. A la fête de l'Assomption, nous nous trouvâmes quatre missionnaires rassemblés. Un grand nombre d'étrangers qui vinrent à cette solennité, nous occupèrent tous quatre pendant quelques jours. Dans les mois de septembre et d'octobre, je finis toutes mes visites; j'ai même pénétré dans des endroits où aucun missionnaire n'avoit jamais paru, et qui promettent pour la suite une riche récolte.

Grâces au Ciel, mes excursions ont été assez tranquilles, et je n'ai été inquiété en nul endroit de la part des mandarins ou des gentils. Il n'y a eu qu'une seule fois, qu'étant en route pour me rendre à de nouvelles chrétientés que j'avois établies depuis deux ans, je fus averti qu'il s'y étoit élevé une persécution. Six pères de famille avoient été conduits au tribunal et mis en prison, et on les menaçoit de cruels supplices, s'ils refusoient de signer un écrit par lequel ils renonceroient à la foi. J'envoyai aussitôt mon catéchiste pour les consolider et les fortifier. Il les trouva d'une fer-

meté  
ébranlé  
fus, qu  
jours.  
effrayé  
blesse.  
paru de  
eu null  
qu'elle  
officiers  
somme  
furent c  
trépidité  
pour la  
moteur  
embrass  
Il me  
avoir fai  
pendant  
près la  
fatiguer  
bre des  
cours d  
quatre-v  
reçu la  
tème à  
un adult  
bon no  
XXX

meté et d'une constance que rien ne put ébranler. Leurs persécuteurs en furent si confus, qu'ils les relâchèrent au bout de quelques jours. Il n'y eut qu'un catéchumène qui fut effrayé des menaces et qui montra de la faiblesse. Mes chrétiens emprisonnés n'ont pas paru devant le mandarin, qui sans doute n'aura eu nulle connoissance de cette affaire. On a su qu'elle avoit été complotée par quelques bas-officiers du tribunal, qui espéroient tirer une somme d'argent de ces néophytes, mais qui furent déconcertés, lorsqu'ils virent leur intrépidité et l'ardeur qu'ils avoient de souffrir pour la foi. On assure même que le principal moteur de ce complot pense sérieusement à embrasser le christianisme.

Il me suffit, mon révérend père, de vous avoir fait le récit de mes courses évangéliques pendant une année; c'est tous les ans à peu près la même chose, et je ne veux pas vous fatiguer par des redites ennuyeuses. Le nombre des chrétiens que j'ai confessés durant le cours de cette année 1740 monte à mille quatre-vingt-quatre; mille six cent cinq ont reçu la communion, et j'ai administré le baptême à deux cent soixante-trois, dont cent et un adultes. J'ai laissé en divers endroits un bon nombre de catéchumènes, qui pour-



ront être bientôt en état de participer à la même grâce. Le peu que je puis entretenir de catéchistes ont baptisé plusieurs enfants d'infidèles. Que de conversions s'opéreroient, que d'ames plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie ouvreroient les yeux à la lumière de l'évangile, si nous avions un certain nombre de ces catéchistes qui nous préparassent les voies en conversant avec les gentils, en répandant parmi eux les livres qui traitent de la religion, en les leur expliquant et en instruisant les catéchumènes ! Un de nos pères portugais, qui a un grand district dans cette province, et qui reçoit d'abondants secours d'Europe pour l'entretien de plusieurs catéchistes, a baptisé lui seul, dans cette même année, plus de six cents infidèles.

A parler en général, je ne visite guère de chrétientés où je n'aie à bénir le Seigneur des grâces sensibles de conversion qu'il accorde et des moyens admirables que la Providence ménage à cet effet : ici c'est une maladie, là c'est un événement fâcheux qui fait naître à plusieurs le désir d'embrasser la foi. Des familles entières se font chrétiennes pour obtenir, à quelqu'un de leur maison, la délivrance des attaques violentes du malin esprit. D'autres, convaincus de la vérité de la religion, ou

par la  
tent ,  
parent  
se sou  
fois , c'  
conduit  
d'ancien  
nées , n  
fidèle ,  
par has  
tiens ; c  
a ouï di  
que le  
mille s  
presque  
le catéc  
leur fou  
et au bo  
famille ,  
mets pl  
A cet  
voisinag  
notre e  
Une d'e  
vint de  
et recev  
mirable  
c'est qu

per à la  
etenir de  
nts d'in-  
ent, que  
de l'ido-  
re de l'é-  
ombre de  
les voies  
épandant  
religion,  
nt les ca-  
ais, qui a  
e, et qui  
pour l'en-  
aptisé lui  
six cents  
guère de  
neur des  
accorde  
vidence  
aladie, la  
naître à  
. Des fa-  
pour ob-  
élivrance  
it. D'au-  
igion, ou

par la lecture attentive des livres qui en trai-  
tent, ou par les fréquentes exhortations d'un  
parent ou d'un ami, renoncent à leurs idoles et  
se soumettent au joug de l'Evangile. D'autres  
fois, c'est, ce semble, le pur hasard qui me  
conduit en certain canton, et là je déterre  
d'anciens fidèles, qui, depuis plusieurs an-  
nées, n'avoient vu aucun missionnaire. Un in-  
fidèle, conversant avec un néophyte, lui dit  
par hasard qu'en tel endroit il y a des chré-  
tiens; ce néophyte vient me rapporter ce qu'il  
a ouï dire; j'y envoie un catéchiste; il trouve  
que le père et la mère d'une nombreuse fa-  
mille sont baptisés depuis trente ans, sans  
presque avoir fait aucun exercice de religion;  
le catéchiste les instruit de leurs devoirs,  
leur fournit les livres qui les leur enseignent,  
et au bout de quelques mois que je visite cette  
famille, j'y baptise quinze personnes, et j'en  
mets plusieurs au rang des catéchumènes.

A cette occasion, des femmes fort âgées du  
voisinage, qui étoient chrétiennes, se font con-  
noître et viennent demander les sacrements.  
Une d'entre elles, qui avoit soixante-quinze ans  
vint de quatre lieues à pied pour me trouver  
et recevoir la même grâce. Ce qu'il y a d'ad-  
mirable dans les personnes du sexe à la Chine,  
c'est qu'elles savent conserver la pureté de la

foi, même au milieu d'une famille toute idolâtre. Il arrive souvent qu'elles procurent la conversion de la famille dans laquelle elles entrent. J'ai rencontré une jeune femme qui, étant seule chrétienne dans son village, ne sachant pas lire, et n'ayant personne qui pût l'instruire des jours de jeûne ou d'abstinence ordonnés par l'Eglise, s'est condamnée à ne jamais manger de viande, pour ne pas manquer à l'observation de ce précepte. Elle a fait plus : comme c'est la coutume à la Chine de fiancer de bonne heure les jeunes gens, elle a trouvé le moyen d'obtenir le consentement de son beau-père, de sa belle-mère et de son mari, pour ne fiancer ses enfants qu'à des chrétiens et des chrétiennes, et elle a soin, dès qu'il lui naît un fils ou une fille, de lui procurer aussitôt le baptême.

Je me trouve dans un autre endroit occupé de mes fonctions; on vient me dire qu'à sept lieues de là il y a une famille toute composée de catéchumènes. Je m'y transporte. Je les trouve très bien instruits, et j'y baptise six adultes. J'apprends que près de là la discorde règne dans une autre famille; je vais la voir, j'écoute les plaintes réciproques : Dieu donne grâce à mes paroles, je concilie les esprits, j'y rétablis la paix et l'union. L'aîné de cette

famille  
livres p  
vérités  
ses enf  
exempl  
fants po

Au c  
qui cor  
quelque  
je n'avo  
permet  
d'un pa  
quel je v  
bon néo  
de le pr  
les sacre  
quilleme

Voici  
de singu  
J'aborde  
Tcha-ho  
j'envoie  
mon arri  
étoit étab  
catéchist  
gade tou  
ques-uns  
pour alle

famille vient le lendemain me demander des livres pour s'instruire, lui et sa femme, des vérités de la religion, et me prie de baptiser ses enfants; six autres familles suivent cet exemple, et m'amènent pareillement leurs enfants pour leur conférer le baptême.

Au commencement de mes courses, celui qui conduisoit ma barque, me mène, en quelque sorte malgré moi, par une route que je n'avois nulle envie de prendre; Dieu le permet ainsi pour la consolation et le salut d'un pauvre chrétien, auprès de la maison duquel je viens mouiller. J'y arrive à propos. Ce bon néophyte étoit fort mal; j'ai tout le temps de le préparer à la mort, de lui administrer les sacrements et de le voir se reposer tranquillement dans le sein du Seigneur.

Voici un événement qui a quelque chose de singulier, s'il ne tient pas du prodige. J'aborde à un bourg considérable nommé *Tcha-hou*. Aussitôt que j'ai mouillé l'ancre, j'envoie mon catéchiste pour donner avis de mon arrivée à une famille chrétienne qui s'y étoit établie depuis environ un an. A peine le catéchiste est-il à terre, que je vois la bourgade tout en feu. Je fais partir aussitôt quelques-uns de ceux qui étoient dans ma barque, pour aller au secours de cette famille : ils re-

viennent incontinent après et me disent qu'il ne leur a pas été possible de percer la foule du monde accourue au feu, et que la maison chrétienne ne peut échapper aux flammes, puisqu'elle est justement dans l'endroit où est le fort de l'incendie. En effet, les flammes étoient poussées par un vent impétueux, et à peine avois-je aperçu les maisons, que je ne voyois plus que la place où elles étoient. J'entendois même les cris des infidèles, qui pousoient des vœux vers leurs fausses divinités : *Aures habent et non audient*. Enfin l'incendie ayant cessé, mon catéchiste revient me trouver : « Rendons grâces à Dieu, dit-il en m'abordant, de la protection singulière qu'il vient d'accorder à cette famille chez laquelle vous m'avez envoyé. A peine étois-je entré dans la maison, que j'entends crier au feu dans tout le voisinage ; tous ceux de la maison songeoient à déloger, et ramassoient leurs meubles pour les emporter avec eux : je les rassure, je les exhorte à mettre leur confiance en Dieu et à recourir à sa miséricorde : je les fais mettre à genoux en leur enjoignant de produire un acte de contrition et de réciter leurs prières ordinaires. Pendant ce temps-là, je prends de l'eau bénite, j'en arrose le dedans et le dehors de la maison. Le feu augmentoit de violence,

lence, et réduites  
vent cha  
sorte qu'  
qui subsi  
nument à  
sait se fa  
néant. To  
nement e  
a pu prés  
maison c  
vingt autr  
part étoie  
n'en ont p  
que c'est le  
en qui les  
profession  
La relig  
ue dans c  
oisins ret  
On dit hau  
chrétien ;  
usqu'à pro  
ection de  
leur confia  
écouvrir  
onnus po  
ecomman  
esquels je

nt qu'il lence, et déjà les deux maisons voisines étoient  
a foule réduites en cendres, lorsque, tout-à-coup, le  
maison vent change et porte ailleurs les flammes, en  
ammes, sorte qu'il n'y a que la seule maison chrétienne  
t où est qui subsiste en son entier, et qui serve de mo-  
flammes nument à la toute puissance de Dieu, lequel  
ux, et à sait se faire obéir par tout ce qu'il a tiré du  
ue je ne néant. Tous les idolâtres en sont dans l'éton-  
nt. J'en nement et l'admiration : chacun demande qui  
ui pous- a pu préserver d'un embrasement général une  
ivinités : maison couverte de paille, tandis que cent  
l'incendie vingt autres qui l'environnoient, et qui la plu-  
me trou- part étoient de briques et couvertes de tuiles,  
l en m'a- n'en ont pu être garanties; je leur réponds  
qu'il vient que c'est le souverain Maître de toutes choses,  
elle vous en qui les personnes de cette maison faisoient  
ré dans la profession de croire et d'espérer. »

La religion chrétienne est maintenant con-  
dans tout que dans cette contrée, et tous les lieux circon-  
ongeoient voisis retentissent du bruit de cet événement.  
bles pour On dit hautement qu'il est avantageux d'être  
re, je les Dieu et chrétien ; mais c'est tout le fruit qu'a produit  
s mettre jusqu'à présent un effet si marqué de la pro-  
re un acte rection de Dieu sur ceux qui mettent en lui  
rières or- leur confiance ; il n'a encore contribué qu'à  
prends de découvrir quelques chrétiens qui n'étoient pas  
s et le de connus pour tels dans cette bourgade. Je me  
bit de vie recommande à vos saints sacrifices, en l'union  
esquels je suis avec respect, etc.



## LETTRE

Du frère Attiret, de la Compagnie de Jésus, peintre  
au service de l'empereur de la Chine, à M. d'As-  
saut.

A Pekin, le 1<sup>er</sup> novembre 1743.

MONSIEUR,

*La paix de N. S.*

C'EST avec un plaisir infini que j'ai reçu vos  
deux lettres, la première du 13 octobre 1742,  
et la seconde du 2 novembre suivant. Nos mis-  
sionnaires, à qui j'ai communiqué le détail  
intéressant qu'elles renferment sur les princi-  
paux événements de l'Europe, se joignent à  
moi pour vous en faire de très sincères re-  
mercîments, j'ai, outre cela, des actions de  
grâces à vous rendre pour la boîte qui m'a  
été remise de votre part, remplie d'ouvrages  
en paille, en grains et en fleurs. Ne faites plus,  
je vous prie, de ces sortes de dépenses : la

Chine  
est bi

Je v

vez, l

autant

écrit t

Ce n'e

vous n

un tra

tres s

vaisses

pace d

fois ch

La pos

reur e

a aucu

intérêt

partic

port ;

brûle

cherch

Mes

trop c

vous n

parlen

Chine.

qui so

nouve

Chine , à cet égard , et surtout pour les fleurs , est bien au-dessus de l'Europe.

Je viens ensuite à vos plaintes. Vous trouvez , Monsieur, mes lettres trop rares ; mais , autant que je puis m'en souvenir , je vous ai écrit tous les ans depuis mon départ de Macao. Ce n'est donc pas ma faute, si tous les ans vous n'avez pas reçu de mes nouvelles. Dans un trajet si long est-il surprenant que des lettres s'égarent ? D'ici à Canton, où sont les vaisseaux européens , c'est-à-dire dans un espace de sept cents lieues , il arrive plus d'une fois chaque année que les lettres se perdent. La poste dans la Chine n'est que pour l'Empereur et pour les grands officiers , le public n'y a aucun droit. Ce n'est qu'en cachette et par intérêt que le postillon se charge des lettres particulières. Il faut d'avance lui payer le port ; et , s'il se trouve trop chargé , il les brûle où il les jette , sans risque d'être recherché.

Mes lettres, en second lieu , vous paroissent trop courtes , et vous ne voulez pas que je vous renvoie , comme je fais , aux livres qui parlent des mœurs et des coutumes de la Chine. Mais suis-je en état de vous rien dire qui soit aussi clair et aussi bien exprimé ? Je suis nouvellement arrivé ; à peine sais-je un peu

bégayer le chinois. S'il ne s'agissoit que de peinture, je me flatterois de vous en parler avec quelque connoissance ; mais si, pour vous complaire, je me hasarde à répondre à tout, ne risqué-je pas de me tromper ? Je vois bien cependant que, quoi qu'il en coûte, il faut vous contenter. Je vais donc l'entreprendre. Je suivrai par ordre les questions que contiennent vos dernières lettres, et j'y répondrai de mon mieux, simplement, et avec la franchise que vous me connoissez.

Je vous parlerai d'abord de mon voyage de Macao ici, car c'est l'objet de votre première question. Nous y sommes venus, appelés par l'Empereur, ou plutôt avec sa permission. On nous donna un officier pour nous conduire ; on nous fit accroire que nous serions défrayés, mais nous ne le fûmes qu'en paroles, et, à peu de chose près, nous vinmes à nos dépens. La moitié du voyage se fait dans des barques. On y mange, on y couche ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les honnêtes gens n'osent ni descendre à terre, ni se mettre aux fenêtres de la barque pour voir le pays.

Le reste du voyage se fait dans une espèce de cage, décorée du titre de litière. On y est enfermé pendant toute la journée ; le soir, la litière entre dans l'auberge, et encore quelle

auber  
avoir  
satisf  
dans  
se tron  
quoiqu  
lieues,  
tion, e  
si ce n  
qui son  
sée, de  
sistent  
quelqu  
on a vu  
numen  
différen  
voit ail  
Il fa  
l'Empe  
sance ;  
beau,  
tion, e  
nulle p  
mes ye  
en fair  
donner  
trop d  
tout c

auberge! de façon qu'on arrive à Peking sans avoir rien vu; et la curiosité n'est pas plus satisfaite, que si on avoit toujours été enfermé dans une chambre. D'ailleurs, tout le pays qui se trouve sur cette route est assez mauvais, et, quoique le voyage soit de six ou sept cents lieues, on n'y rencontre rien qui mérite attention, et l'on ne voit ni monuments ni édifices, si ce n'est quelques *miao* ou temples d'idoles, qui sont des bâtimens de bois à rez de chaussée, dont tout le prix et toute la beauté consistent en quelques mauvaises peintures et quelques vernis fort grossiers. En vérité, quand on a vu ce que l'Italie et la France ont de monuments et d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence et du mépris pour tout ce que l'on voit ailleurs.

Il faut cependant en excepter le palais de l'Empereur à Peking, et ses maisons de plaisance; car tout y est grand et véritablement beau, soit pour le dessin, soit pour l'exécution, et j'en suis d'autant plus frappé, que nulle part rien de semblable ne s'est offert à mes yeux. J'entreprendrois volontiers de vous en faire une description qui pût vous en donner une idée juste; mais la chose seroit trop difficile, parce qu'il n'y a rien dans tout cela qui ait du rapport à notre manière

de bâtir et à toute notre architecture. L'œil, seul, en peut saisir la véritable idée; aussi, si jamais j'ai le temps, je ne manquerai pas d'en envoyer en Europe quelques morceaux bien dessinés. Ce palais est au moins de la grandeur de Dijon ( je vous nomme cette ville, parce que vous la connoissez ). Il consiste en général dans une grande quantité de corps de logis, détachés les uns des autres, mais dans une belle symétrie, et séparés par de vastes cours, par des jardins et des parterres. La façade de tous ces corps de logis est brillante par la dorure, le vernis et les peintures. L'intérieur est garni et meublé de tout ce que la Chine, les Indes et l'Europe ont de plus beau et de plus précieux.

Pour les maisons de plaisance, elles sont charmantes. Elles consistent dans un vaste terrain, où l'on a élevé à la main de petites montagnes, hautes depuis vingt jusqu'à cinquante et soixante pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, et vont se joindre en plusieurs endroits pour former des étangs et des mers. On parcourt ces canaux, ces mers et ces étangs sur de belles et magnifiques barques : j'en ai vu une de treize toises de longueur et de quatre de largeur, sur laquelle étoit une superbe maison.

Dans ces  
eaux, s  
tis de p  
galeries  
parterr  
assembl  
On sort  
droites  
par des  
de petit  
sortir d  
tout dis  
du terr  
ments.

Tout  
couvert  
qui son  
terrest  
chez no  
cordeau  
morcea  
les aut  
d'art,  
nature  
ici il se  
réellem  
par les  
qui so

Dans chacun de ces vallons, sur le bord des eaux, sont des bâtimens parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes et fermées, de jardins, de parterres, de cascades, etc., ce qui fait un assemblage dont le coup-d'œil est admirable. On sort d'un vallon, non par de belles vallées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, et au sortir desquels on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrain, soit pour la structure des bâtimens.

Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, qui sont ici très communs. C'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point comme chez nous bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout rustiquement avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent, et qui sont posés avec tant d'art, qu'on diroit que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt étroit : ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il étoit poussé par les collines et par les rochers. Les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles, et qui paroissent y



être l'ouvrage de la nature; chaque saison a les siennes. Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des sentiers, qui sont pavés de petits cailloux, et qui conduisent d'un vallon à l'autre. Ces sentiers vont aussi en serpentant; tantôt ils sont sur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

Arrivé dans un vallon, on aperçoit les bâtiments. Toute la façade est en colonnes et en fenêtres; la charpente dorée, peinte, vervissée; les murailles de brique grise, bien taillée bien polie; les toits, couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange et leur arrangement font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez de chaussée. Ils sont élevés de terre, de deux, quatre, six ou huit pieds. Quelques-uns ont un étage. On y monte, non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers, qui semblent être des degrés faits par la nature. Rien ne ressemble tant à ces palais fabuleux de fées, qu'on suppose au milieu d'un désert, élevés sur un roc dont l'avenue est raboteuse, et va en serpentant.

Les appartements intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils sont très bien distribués, les meubles et

les orne  
très gra  
dans les  
porcelai  
devant  
lieu de s  
piédesta  
ou en c  
unes p

Chaq  
maison  
due de  
considé  
seigneu  
sieurs c  
cèdre,  
cents li  
qu'il y  
lons de  
cents,  
les eun  
de cha  
jours à  
logeme  
est tou  
ou par  
Les  
distan

les ornements y sont d'un goût exquis et d'un très grand prix. On trouve dans les cours et dans les passages, des vases de marbre, de porcelaine et de cuivre, pleins de fleurs. Au-devant de quelques-unes de ces maisons, au lieu de statues immodestes, sont placées sur des piédestaux de marbre, des figures en bronze ou en cuivre d'animaux symboliques, et des urnes pour brûler des parfums.

Chaque vallon, comme je l'ai déjà dit, a sa maison de plaisance; petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de bois de cèdre, qu'on amène à grands frais de cinq cents lieues d'ici. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différents vallons de ce vaste enclos? Il y en a plus de deux cents, sans compter autant de maisons pour les eunuques : car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, et leur logement est toujours à côté, à quelques toises de distance; logement assez simple, et qui, pour cette raison, est toujours caché par quelque bout de mur ou par les montagnes.

Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la commu-

nication d'un lieu à un autre plus aisée. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, et tous assez élevés pour laisser passer librement les barques. Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc travaillées avec art et sculptées en bas-reliefs : du reste, toujours différents entr'eux par la construction. N'allez pas vous persuader que ces ponts aillent en droiture : point du tout ; ils vont en tournant et en serpentant, de sorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds s'il étoit en droite ligne, qui, par les contours qu'on lui fait faire, se trouve en avoir cent ou deux cents. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos, portés sur quatre, huit ou seize colonnes. Ces pavillons sont, pour l'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup-d'œil est le plus beau : d'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc, d'une très jolie structure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées européennes.

J'ai dit plus haut que les canaux vont se rendre et se décharger dans des bassins, dans des mers. Il y a en effet un de ces bassins qui a près d'une demi-lieue de diamètre en tout sens, et à qui on a donné le nom de mer.

C'est u  
de plai  
les bor  
corps  
naux c  
déjà pa

Mais  
ou roc  
qui s'é  
ou env  
Sur ce  
pendan  
ou salo  
beauté  
exprim  
voit to  
sur les  
qui s'  
abouti  
les eau  
ou à l  
lons o  
tous  
tous l  
sont d  
uns su  
Les  
à l'inf

C'est un des plus beaux endroits de cette maison de plaisance. Autour de ce bassin, il y a sur les bords, de distance en distance, de grands corps de logis, séparés entr'eux par des canaux et par ces montagnes factices dont j'ai déjà parlé.

Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une île ou rocher d'une forme raboteuse et sauvage, qui s'élève au milieu de cette mer à une toise ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un petit palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou salons. Il a quatre faces, et il est d'une beauté et d'un goût que je ne saurois vous exprimer. La vue en est admirable. De là, on voit tous les palais qui, par intervalle, sont sur les bords de ce bassin; toutes les montagnes qui s'y terminent, tous les canaux qui y aboutissent pour y porter ou pour en recevoir les eaux; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts; tous les bosquets qui séparent ou couvrent tous les palais, pour empêcher que ceux qui sont d'un même côté ne puissent avoir vue les uns sur les autres.

Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini; aucun endroit ne ressemble à l'autre :

ici, ce sont des quais de pierres de taille où aboutissent des galeries, des allées et des chemins; là, ce sont des quais de rocaïlle, construits en espèce de degrés avec tout l'art imaginable; ou bien ce sont de belles terrasses, et de chaque côté un degré pour monter aux bâtiments qu'elles supportent, et au-delà de ces terrasses, il s'en élève d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre; ailleurs c'est un bois d'arbres à fleurs qui se présente à vous; un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, et qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute-futaie et de batisse, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruits.

On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages et de pavillons, moitié dans l'eau et moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques; comme sur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries et de petits parcs pour la chasse. On estime surtout une espèce de poissons dorés dont, en effet, la plus grande partie sont d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, et de toutes

ces co-  
sieurs  
plus c-  
espace  
cuivre  
pandre

Enfi-  
beauté  
vous y  
vert de  
prome-  
le com-  
une b-  
d'artifi-  
toutes  
car en  
Chinoi-  
et le p-  
tout c-  
et en

L'en-  
reur  
l'Impe-  
les ko

<sup>1</sup> Ce  
grands  
Le non  
l'Impe

ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le jardin; mais le plus considérable est celui-ci : c'est un grand espace entouré d'un treillis fort fin de fil de cuivre pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin, pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrais pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute et autres jeux; mais surtout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifices, et qu'on illumine tous les palais, toutes les barques et presque tous les arbres : car en illumination, en feux d'artifices, les Chinois nous laissent bien loin derrière eux, et le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avois vu dans ce genre en Italie et en France.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur et où logent aussi toutes ses femmes, l'Impératrice, les *koucy-fey*, les *fey*, les *pins*, les *kouci-gin*, les *tchang-gtsai* (1), les femmes

<sup>1</sup> Ce sont les titres des femmes, plus ou moins grands, selon qu'elles sont plus ou moins en faveur. Le nom de l'Impératrice est *Hoang-heou*; celui de l'Impératrice-mère est *Tay-heou*.



de chambre, les eunuques, est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, etc. ; en un mot, c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle : les autres palais ne sont guère que pour la promenade, pour le diné et le soupé.

Ce logement ordinaire de l'Empereur est immédiatement après les portes d'entrée, les premières salles, les salles d'audience, les cours et les jardins. Il forme une île. Il est entouré de tous les côtés par un large et profond canal ; on pourroit l'appeler un sérail. C'est dans les appartements qui le composent qu'on voit tout ce qui se peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures (j'entends dans le goût chinois), de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaine, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent. On a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature.

De ce logement de l'Empereur, le chemin conduit presque tout droit à une petite ville, bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tout sens. Elle a ses quatre portes aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses crénaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples, ses

halles  
naux,  
se tro  
pire s  
pas d  
cette v  
étrang  
que l'  
cas de  
Elle p  
entrer  
struire  
procu  
le fra  
qu'il l

Car  
de sa  
quand  
boutiq  
toiles  
Plusie  
n'est p  
chemin  
les ga  
dans  
s'avan  
pour  
que p

halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port : enfin, tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'empire s'y trouve en petit. Vous ne manquerez pas de demander à quel usage est destinée cette ville où tout doit être, pour ainsi dire, étranglé, et dès là fort médiocre ; est-ce afin que l'Empereur puisse s'y mettre en sûreté en cas de malheur, de révolte ou de révolutions ? Elle peut avoir cet usage, et cette vue a pu entrer dans le dessein de celui qui l'a fait construire ; mais son principal motif a été de se procurer le plaisir de voir en raccourci tout le fracas d'une grande ville, toutes les fois qu'il le souhaiteroit.

Car un Empereur chinois est trop esclave de sa grandeur pour se montrer au public quand il sort ; il ne voit rien : les maisons, les boutiques, tout est fermé. Partout on tend des toiles pour empêcher qu'il ne soit aperçu. Plusieurs heures même avant qu'il passe, il n'est permis à personne de se trouver sur son chemin, et cela sous peine d'être maltraité par les gardes. Quand il marche hors des villes, dans la campagne, deux haies de cavaliers s'avancent fort au loin de chaque côté, autant pour écarter tout ce qui s'y trouve d'hommes, que pour la sûreté de la personne du prince.

Obligés ainsi de vivre dans cette espèce de solitude, les empereurs chinois ont de tout temps tâché de se dédommager, et de suppléer, les uns d'une façon, les autres d'une autre, aux divertissements publics que leur grandeur les empêche de prendre.

Cette ville, donc, sous le règne de l'Empereur régnant, comme sous celui de son père qui l'a fait bâtir, est destinée à faire représenter par les eunuques, plusieurs fois l'année, tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues et même les friponneries des grandes villes. Aux jours marqués, chaque eunuque prend l'habit de l'état et de la profession qui lui sont assignés : l'un est un marchand, l'autre un artisan ; celui-ci un soldat, celui-là un officier. On donne à l'un une brouette à pousser, à l'autre des paniers à porter ; enfin chacun a le distinctif de sa profession. Les vaisseaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent, on étale les marchandises ; un quartier est pour la soie, un autre pour la toile ; une rue pour les porcelaines, une pour les vernis : tout est distribué. Chez celui-ci, on trouve des meubles, chez celui-là, des habits, des ornements pour les femmes ; chez un autre, des livres pour les curieux et

les sav  
pour  
tout é  
fruits  
en tou  
manch  
prendre  
permis  
dernier  
porte.  
vrai tra  
querelle  
leur tri  
n conc  
e. l'arr  
pour le  
chose d  
Les f  
fête. Ce  
bre d'eu  
quittent  
sur le fa  
damne,  
condam  
lés, selo  
vol. S'ils  
pour eu  
pauvre r

les savants. Il y a des cabarets pour le thé et pour le vin; des auberges pour les gens de tout état. Des colporteurs vous présentent des fruits de toute espèce, des rafraîchissements en tout genre. Des merciers vous tirent par la manche, et vous harcèlent pour vous faire prendre de leurs marchandises. Là, tout est permis. On y distingue à peine l'Empereur du dernier de ses sujets. Chacun annonce ce qu'il porte. On s'y querelle, on s'y bat; c'est le vrai tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs; on les conduit aux juges dans leur tribunal. La dispute s'examine et se juge : on condamne à la bastonnade : on fait exécuter l'arrêt, et quelquefois un jeu se change, pour le plaisir de l'Empereur, en quelque chose de trop réel pour le patient.

Les filoux ne sont pas oubliés dans cette fête. Ce noble emploi est confié à un bon nombre d'eunuques des plus alertes, qui s'en acquittent à merveille. S'ils se laissent prendre sur le fait, ils en ont la honte, et on les condamne, ou du moins on fait semblant de les condamner, à être marqués, bâtonnés ou exilés, selon la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux, ils ont des applaudissements, et le pauvre marchand est débouté de ses plaintes;

cependant tout se retrouve la foire étant finie.

Cette foire ne se fait, comme je l'ai déjà dit, que pour le plaisir de l'Empereur, de l'Impératrice et des autres femmes; il est rare qu'on y admette quelques princes ou quelques grands, et s'ils y sont admis, ce n'est que quand les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale et qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux marchands de Pekin, qui les confient aux eunuques pour les vendre réellement; ainsi tous les marchés ne sont pas feints et simulés. L'Empereur achète toujours beaucoup, et vous ne devez pas douter qu'on ne lui vende le plus cher que l'on peut. Les femmes achètent de leur côté, et les eunuques aussi. Tout ce commerce, s'il n'y avoit rien de réel, manqueroit de cet intérêt qui rend le fracas plus vif et le plaisir plus piquant.

Au commerce succède quelquefois le labourage; il y a dans ce même enclos un quartier qui y est destiné. On y voit des champs, des prés, des maisons, des chaumines de laboureurs; tout s'y trouve: les bœufs, les charrettes, les autres instruments. On y sème du blé, du riz, des légumes, toutes sortes de grains; on moissonne, on cueille les fruits; enfin l'on y fait tout ce qui se fait à la campagne, et

dans to  
peut, la  
nières d

Vous  
a une fê  
nes; c'es  
bre. Il n  
ce jour  
fait et on  
grandeur  
est illum  
n'est si b  
dans la m  
Il n'y a  
rie où il  
au plan  
sur tous  
ques que  
en a sur  
qu'à tous  
vrage fir  
d'oiseaux  
fleurs, d  
en a de  
de toutes  
brodées  
pas été f  
pas si je

dans tout on imite, d'aussi près qu'on le peut, la simplicité rustique et toutes les manières de la vie champêtre.

Vous avez lu sans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuse appelée la *fête des lanternes* ; c'est le 15 de la 1<sup>re</sup> lune qu'elle se célèbre. Il n'y a point de si misérable Chinois qui, ce jour là, n'allume quelque lanterne. On en fait et on en vend de toutes sortes de figures, de grandeurs et de prix. Ce jour-là toute la Chine est illuminée, mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'Empereur, et surtout dans la maison dont je vous fais la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plancher. Il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façon de petites barques que les eaux amènent et ramènent. Il y en a sur les ponts, sur les montagnes et presque à tous les arbres. Elles sont toutes d'un ouvrage fin, délicat, en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques, et de toute grosseur. Il y en a de soie, de corne, de verre, de nacre et de toutes matières. Il y en a de peintes, de brodées, de tout prix. J'en ai vu qui n'avoient pas été faites pour mille écus. Je ne finirois pas si je voulois vous en marquer toutes les



formes, les matières et les ornements. C'est en cela, et dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtiments, que j'admire la fécondité de leur esprit; je serois tenté de croire que nous sommes pauvres et stériles en comparaison.

Aussi leurs yeux accoutumés à leur architecture, ne goûtent pas beaucoup notre manière de bâtir. Voulez-vous savoir ce qu'ils en disent lorsqu'on leur en parle, ou qu'ils voient des estampes qui représentent nos bâtiments? Ces grands corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent; ils regardent nos rues comme des chemins creusés dans d'affreuses montagnes, et nos maisons comme des rochers à perte de vue, percés de trous, ainsi que des habitations d'ours et d'autres bêtes féroces. Nos étages surtout, accumulés les uns sur les autres leur paroissent insupportables; ils ne comprennent comment on peut risquer de se casser le cou cent fois le jour en montant nos degrés pour se rendre à un quatrième ou cinquième étage.

« Il faut, disoit l'empereur Cang-hi, en voyant les plans de nos maisons européennes, il faut que l'Europe soit un pays bien petit et bien misérable, puisqu'il n'y a pas assez de terrain pour étendre les villes, et qu'on est obligé d'y habiter en l'air » : pour nous, nous

concluons un peu différemment, et avec raison.

Cependant je vous avouerai que, sans prétendre décider de la préférence, la manière de bâtir de ce pays-ci me plaît beaucoup : mes yeux et mon goût, depuis que je suis à la Chine, sont devenus un peu chinois. Entre nous, l'hôtel de madame la duchesse, vis-à-vis les Tuileries, ne vous paroît-t-il pas très beau ? Il est pourtant presque à la chinoise, et ce n'est pourtant qu'un rez-de-chaussée. Chaque pays a son goût et ses usages. Il faut convenir de la beauté de notre architecture : rien n'est si grand ni si majestueux. Nos maisons sont commodés, on ne peut pas dire le contraire. Chez nous on veut l'uniformité partout et la symétrie. On veut qu'il n'y ait rien de dépareillé, de déplacé ; qu'un morceau réponde exactement à celui qui lui fait face ou qui lui est opposé. On aime aussi à la Chine cette symétrie, ce bel ordre, ce bel arrangement. Le palais de Pekin, dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, est dans ce goût. Les palais des princes et des seigneurs, les tribunaux, les maisons des particuliers un peu riches, suivent aussi cette loi. Mais dans les maisons de plaisance on veut de presque partout il règne un beau désor-

dre, une anti-symétrie. Tout roule sur ce principe : « C'est une campagne rustique et » naturelle qu'on veut représenter, une solitude, » non pas un palais bien ordonné dans toutes » les règles de la symétrie et du rapport » : aussi n'ai je vu aucun de ces petits palais, placés à une assez grande distance les uns des autres dans l'enclos de la maison de plaisance de l'Empereur, qui aient entre eux aucune ressemblance. On diroit que chacun est fait sur les idées et le modèle de quelque pays étranger; que tout est posé au hasard et après coup; qu'un morceau n'a pas été fait pour l'autre. Quand on en entend parler, on s'imagine que cela est ridicule, que cela doit faire un coup-d'œil désagréable : mais, quand on y est, on pense différemment, on admire l'art avec lequel cette irrégularité est conduite. Tout est de bon goût, et si bien ménagé, que ce n'est pas d'une seule vue qu'on en aperçoit toute la beauté, il faut examiner pièce à pièce; il y a de quoi s'amuser long-temps, et de quoi satisfaire toute sa curiosité.

Au reste, ces petits palais ne sont pas, si je puis m'exprimer ainsi, de simples vide-bouteilles. J'en ai vu bâtir un l'année dernière dans ce même enclos, qui coûta à un prince cousin-germain de l'Empereur, soixante ouane

( quatre  
ornement  
n'étoient

Enco

règne d  
trouve n  
l'arrang  
l'élévatio

un moi  
ties diffé

me falloir

fenêtres

rondes,

lygones,

vases, d'o

de toutes

Je croi

des gale

dre. Elle

assez éloi

du côté i

dehors el

entre ell

sont tout

d'un pala

toutes pa

frais. Ce

galeries r

( quatre millions et demi ), sans parler des ornements et des ameublements intérieurs qui n'étoient pas sur son compte.

Encore un mot de l'admirable variété qui règne dans ces maisons de plaisance ; elle se trouve non-seulement dans la position, la vue, l'arrangement, la distribution, la grandeur, l'élévation, le nombre des corps de logis, en un mot dans le total, mais encore dans les parties différentes dont ce tout est composé. Il me falloit venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toute façon et de toute figure : de rondes, d'ovales, de carrées et de tous les polygones, en forme d'éventail, de fleurs, de vases, d'oiseaux, d'animaux, de poissons, enfin de toutes les formes, régulières et irrégulières.

Je crois que ce n'est qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais vous les dépeindre. Elles servent à joindre des corps de logis assez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur elles sont en pilastres, et au-dehors elles sont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles sont toutes en pilastres, comme celles qui vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toutes parts, qui sont destinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces galeries ne vont guère en droite ligne. Elles

font cent détours, tantôt derrière un bosquet, tantôt derrière un rocher, quelquefois autour d'un petit bassin; rien n'est si agréable. Il y a en tout cela un air champêtre qui enchante et qui enlève.

Vous ne manquerez pas, sur tout ce que je viens de vous dire, de conclure, et avec raison, que cette maison de plaisance a dû coûter des sommes immenses. Il n'y a en effet qu'un prince, maître d'un état aussi vaste que celui de la Chine, qui puisse faire une semblable dépense, et venir à bout en si peu de temps d'une si prodigieuse entreprise: car cette maison est l'ouvrage de vingt ans seulement; ce n'est que le père de l'Empereur qui l'a commencée, et celui-ci ne fait que l'augmenter et l'embellir.

Mais il n'y a rien en cela qui doive vous étonner ni vous rendre la chose incroyable. Outre que les bâtiments sont presque tous des rez de chaussée, on multiplie les ouvriers à l'infini. Tout est fait lorsqu'on porte les matériaux sur le lieu. Il n'y a qu'à poser, et après quelques mois de travail la moitié de l'ouvrage est finie. On diroit que c'est un de ces palais fabuleux qui se forment tout d'un coup par enchantement dans un beau vallon, ou sur la croupe d'une montagne. Au reste, cette maison de plaisance s'appelle *Yven-ming-yven*, c'est-

à-dire  
excell  
pereur  
mais p  
ces tro  
aieul C  
toute  
yven, c  
temps.  
sont en  
sont en  
Peut-  
longue  
les plan  
les envo  
droit p  
à n'avoi  
n'ai pas  
de pren  
D'ailleur  
mis d'y  
teroïis,  
nécessa  
peindre  
tres Eu  
trente  
pieds.  
Il n'y

à-dire, *le jardin des jardins*, ou *le jardin par excellence*. Ce n'est pas la seule qu'ait l'Empereur. Il en a trois autres dans le même goût, mais plus petites et moins belles. Dans l'un de ces trois palais, qui est celui que bâtit son aïeul *Cang-hi*, loge l'Impératrice mère avec toute sa cour : il s'appelle *Tchang-tchayven*, c'est à-dire, *le jardin de l'éternel printemps*. Ceux des princes, des grands seigneurs, sont en raccourci ce que ceux de l'Empereur sont en grand.

Peut-être direz-vous, à quoi sert une si longue description ? Il eût mieux valu lever les plants de cette magnifique maison et me les envoyer. Je réponds, Monsieur, qu'il faudroit pour cela que je fusse au moins trois ans à n'avoir autre chose à faire ; au lieu que je n'ai pas un moment à moi, et que je suis obligé de prendre sur mon sommeil pour vous écrire. D'ailleurs, il faudroit encore qu'il me fût permis d'y entrer toutes les fois que je le souhaiterois, et d'y rester autant de temps qu'il seroit nécessaire. Bien m'en prend de savoir un peu peindre, sans cela je serois comme bien d'autres Européens, qui sont ici depuis vingt et trente ans, et qui n'y ont pas encore mis les pieds.

Il n'y a ici qu'un homme ; c'est l'Empereur.



Tous les plaisirs sont faits pour lui seul. Cette superbe maison de plaisance n'est guère vue que de lui, de ses femmes et de ses eunuques; il est rare que dans ses palais et ses jardins il introduise ni princes ni grands au-delà des salles d'audience. De tous les Européens qui sont ici, il n'y a que les peintres et les horlogers qui, nécessairement et par leurs emplois, aient accès partout. L'endroit où nous peignons ordinairement, est un de ces petits palais dont je vous ai parlé. C'est là que l'Empereur nous vient voir travailler presque tous les jours, de sorte qu'il n'y a pas moyen de s'absenter; mais nous n'allons pas plus loin, à moins que ce qu'il y a à peindre ne soit de nature à ne pouvoir être transporté, car alors on nous introduit, mais avec une bonne escorte d'eunuques. Il faut marcher à la hâte et sans bruit, sur le bout des pieds comme si on alloit faire un mauvais coup. C'est par-là que j'ai vu et parcouru tout ce beau jardin, et que je suis entré dans tous les appartements. Le séjour que l'Empereur y fait est de dix mois chaque année. On n'y est éloigné de Pekin qu'autant que Versailles l'est de Paris. Le jour, nous sommes dans le jardin, et nous y dinons aux frais de l'Empereur; pour la nuit, nous avons dans une assez grande ville ou bourgade, proche

du pal  
tée. Q  
nous y  
pendan  
le soir

Voil  
trouve  
vous a  
que je  
qu'à vo  
voulez  
reçu d  
moi; c  
nourri  
tés; s  
aux Ch  
enfin,  
saint S  
bien d  
sais si  
tenté  
la mo  
çons  
pourr  
J'ai  
bien  
qui se  
est él

du palais, une maison que nous y avons achetée. Quand l'Empereur revient à la capitale, nous y revenons aussi, et alors nous sommes pendant le jour dans l'intérieur du palais, et le soir nous nous rendons à notre église.

Voilà, Monsieur, un de ces points qu'on ne trouve pas dans les livres, et pour lesquels vous avez eu quelque raison de ne pas vouloir que je vous y renvoyasse. Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire sur les autres articles. Vous voulez donc savoir de quelle manière j'ai été reçu de l'Empereur; comment il en use avec moi; ce que je peins; comment on est ici logé, nourri; comment les missionnaires y sont traités; s'ils prêchent librement; s'il est permis aux Chinois de professer la religion chrétienne; enfin, ce que c'est que le nouveau bref du saint Siège sur les cérémonies chinoises : voilà bien de l'ouvrage que vous me donnez. Je ne sais si j'aurai le loisir d'en tant faire. Je suis tenté de composer avec vous, et d'en laisser la moitié pour l'année prochaine. Commençons toujours, et nous irons jusqu'où nous pourrons aller.

J'ai été reçu de l'empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde; qui est élevé à n'être sensible à rien; qui croit un

homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service et travailler pour lui. Car, être admis à la présence de l'Empereur, pouvoir souvent le voir et lui parler, c'est pour un Chinois la suprême récompense et le souverain bonheur. Ils achèteroient bien cher cette grâce, s'ils pouvoient l'acheter. Jugez donc si on ne me croit pas bien récompensé de le voir tous les jours. C'est à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux, si vous en exceptez quelques petits présents en soie, ou autre chose de peu de prix, et qui viennent encore rarement; aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Etre à la chaîne d'un soleil à l'autre, avoir à peine les dimanches et les fêtes pour prier Dieu, ne peindre presque rien de son goût et de son génie, avoir mille autres embarras qu'il seroit trop long de vous expliquer: tout cela me feroit bien vite reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyois mon pinceau utile pour le bien de la religion et pour rendre l'Empereur favorable aux missionnaires qui la prêchent, et si je ne voyois le paradis au bout de mes peines et de mes travaux. C'est là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'Empereur.

Qu  
de l'E  
tres p  
autres  
peint  
blier,  
et me  
confor  
je n'ai  
qu'à p  
l'eau s  
oiseaux  
espèce  
de l'Er  
peints,  
res, ne  
très ha  
Tout d  
l'Empe  
il les v  
bon lu  
mal, il  
dire. I  
flatter  
croit-i  
persua  
Nou  
ligieux

Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'Empereur, de sa femme, de quelques autres princes et princesses du sang, de quelques autres favoris et autres seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avois appris et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation; de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce, rarement de la figure. Les portraits de l'Empereur et des Impératrices avoient été peints, avant mon arrivée, par un de nos frères, nommé *Castiglione*, peintre italien, et très habile, avec qui je suis tous les jours. Tout ce que nous peignons est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'abord les dessins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par-là sans oser rien dire. Ici l'Empereur sait tout, ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, et peut-être le croit-il : toujours agit-il comme s'il en étoit persuadé.

Nous sommes assez bien logés pour des religieux. Nos maisons sont propres, commodes,

sans qu'il y ait rien contre la bienséance de notre état. En ce point, nous n'avons pas lieu de regretter l'Europe. Notre nourriture est assez bonne : excepté le vin, on a à peu près ici tout ce qui se trouve en Europe. Les Chinois boivent du vin fait de riz, mais désagréable au goût et nuisible à la santé; nous y suppléons par le thé sans sucre qui est toute notre boisson.

L'article de la religion demanderoit une autre plume que la mienne. Sous l'aïeul de l'Empereur, notre sainte religion se prêchoit publiquement et librement dans tout l'empire. Il y avoit dans toutes les provinces un très grand nombre de missionnaires de tout ordre et de tout pays. Chacun avoit son district, son église. On y prêchoit publiquement, et il étoit permis à tous les Chinois d'embrasser la religion. Après la mort de ce prince, son fils chassa des provinces tous les missionnaires, confisqua leurs églises, et ne laissa que les Européens de la capitale, comme gens utiles à l'état par les mathématiques, les sciences et les arts. L'Empereur régnant a laissé les choses sur le même pied, sans qu'il ait été possible d'obtenir encore rien de mieux.

Plusieurs des missionnaires chassés sont rentrés secrètement dans les provinces; de nou-

veaux  
nombre  
qu'ils  
font tou  
nant de  
et ne fa  
Mais, c  
avoués,  
nistère l  
une aux  
portuga  
bâties à  
ornées,  
honneur  
y a dans  
tiens qu  
On va da  
trer de  
femmes,  
pas perm  
rendre a  
On laisse  
sionnaire  
qu'il n'y  
amène,  
églises,  
berté de  
nous qu  
XX

veaux venus les ont suivis en assez grand nombre. Ils s'y tiennent tous cachés le mieux qu'ils peuvent, cultivent les chrétientés, et font tout le bien qui est en leur pouvoir, prenant des mesures pour n'être pas découverts, et ne faisant guère leurs fonctions que la nuit. Mais, comme dans la capitale nous sommes avoués, nos missionnaires y exercent leur ministère librement. Nous avons ici trois églises, une aux jésuites français, et deux aux jésuites portugais, italiens, allemands, etc. Elles sont bâties à l'européenne, belles, grandes, bien ornées, bien peintes, et telles qu'elles feroient honneur aux plus grandes villes d'Europe. Il y a dans Peking un très grand nombre de chrétiens qui viennent en toute liberté aux églises. On va dans la ville dire la messe, et administrer de temps en temps les sacrements aux femmes, à qui, selon les lois du pays, il n'est pas permis de sortir de la maison, et de se rendre aux églises où se trouvent les hommes. On laisse dans la capitale cette liberté aux missionnaires, parce que l'Empereur sait bien qu'il n'y a que le motif de la religion qui nous amène, et que si l'on venoit à fermer nos églises, et à interdire aux missionnaires la liberté de prêcher et de faire leurs fonctions, nous quitterions bientôt la Chine, et c'est ce



qu'il ne veut pas. Ceux de nos pères qui sont dans les provinces n'y sont pas tellement cachés, qu'on ne pût les découvrir si on vouloit; mais les mandarins ferment les yeux, parce qu'ils savent sur quel pied nous sommes à Pekin. Que si par malheur nous étions renvoyés, les missionnaires des provinces seroient bientôt découverts et renvoyés à leur tour. Notre figure est trop différente de la chinoise pour pouvoir être long-temps inconnus.

Enfin, Monsieur, nous voici au dernier article. Vous voulez que je vous parle du nouveau bref du saint Père contre les cérémonies chinoises<sup>1</sup>. Comment vous satisfaire? Sans

Le 31 décembre 1720, le légat Mezabarba eut sa première audience de l'Empereur. Il se présenta sous le titre de patriarche d'Antioche. Le Pape s'étoit déterminé à cette ambassade malgré le peu de succès de la mission du cardinal de Tournon. Celle-ci fut aussi infructueuse. Le légat ne put rien obtenir de l'empereur Gang-hi. Le 1<sup>er</sup> mars 1721, il eut son audience de congé, après avoir essuyé beaucoup de mortifications. Il se retira à Macao, d'où le 4 novembre 1721, il adressa un mandement aux missionnaires pour les exhorter à observer les décisions du saint Siège. Mais en même temps il modifioit la bulle *Ex illa die* par huit permissions qui concernoient les honneurs usités envers Confucius et les ancêtres, et leurs tablettes. Son mandement n'apaisa point les troubles et devint le sujet de nou-

étude et  
trer là - d  
puis vous  
nullemen

velles disc  
sieurs ann  
l'empereur  
des dispos  
sciences et  
en qualité  
tistes. La  
qu'en 1705  
de rendre  
demeurer c  
guier contre  
de l'empire  
mourirent  
1711, un m  
proscrire la  
qu'en 1717  
elle fut enco  
de l'emper  
de face. Yo  
e trône. Un  
vince de F  
urent prés  
unal des r  
n édit qui  
la persécu  
de la famill  
ourniam  
res du P.

qui sont  
nent ca-  
vouloit;  
, parce  
es à Pe-  
envoyés,  
ent bien-  
r. Notre  
oise pour  
rnier ar-  
du nou-  
trémonies  
re? Sans  
abarba ent  
e présente  
e Pape s'é-  
le peu de  
non. Celle  
rien obteni  
, il eut son  
eaucoup de  
pù le 4 no-  
nt aux mis-  
es décisions  
modifioit le  
qui concer-  
ncius et les  
ement n'a  
jet de nou-

étude et sans science, je serois téméraire d'en-  
trer là - dessus dans aucun détail. Tout ce que je  
puis vous dire, c'est que ce bref ne décourage  
nullement les missionnaires. En obéissant au  
velles discussions, qui ne furent terminées que plu-  
sieurs années après. Le 20 décembre 1722 mourut  
l'empereur Cang-hi. Il avoit presque toujours montré  
des dispositions favorables aux Jésuites. Ami des  
sciences et des arts, il les avoit accueillis à sa cour  
en qualité de mathématiciens, d'astronomes, d'ar-  
tistes. La religion faisoit de grands progrès, lors-  
qu'en 1705 il fut ordonné à tous les missionnaires de  
se rendre à la cour pour obtenir la permission de  
demeurer en Chine, à condition de ne rien ensei-  
gner contre la doctrine de Confucius et les usages  
de l'empire. Quarante-sept missionnaires jésuites se  
soumirent à cette loi; les autres se cachèrent. En  
1711, un mandarin présenta une requête pour faire  
proscrire la religion chrétienne; mais ce ne fut  
qu'en 1717 que la persécution éclata. Cependant  
elle fut encore tempérée par les dispositions connues  
de l'empereur Cang-hi; mais à sa mort tout changea  
de face. Yong-tching, son quatrième fils, monta sur  
le trône. Une persécution violente éclata dans la pro-  
vince de Fo-kien à la fin de 1723. Deux mémoires  
furent présentés à l'Empereur, appuyés par le tri-  
bunal des rites le 11 janvier 1724. Yong-tching donna  
un édit qui expulsoit tous les Européens de la Chine.  
La persécution tomba en particulier sur une branche  
de la famille impériale dont le chef étoit le regulo  
Journiamia (voyez sur cette illustre famille les let-  
tres du P. Parennin, t. XI de cette édition). En

saint Siège, ils feront d'ailleurs tout ce qui est en leur pouvoir, persuadés que Dieu ne leur en demande pas davantage. Ne donnez donc aucune créance aux discours, aux libelles de quel-

1724, le P. Bucharelli eut la tête tranchée avec neuf prêtres chinois. Le 7 octobre 1735 mourut Yong-tching, qui eut pour successeur son fils Kien-long. Ce prince, quoique d'un caractère doux, se prêta aux persécutions suscitées contre la religion chrétienne. En 1736, il ordonna des recherches contre les chrétiens et surtout contre les pasteurs qui se tenoient cachés parmi eux.

Le 12 juillet 1742, Benoit XIV donna sa bulle *Ex quo singulari* sur les rites chinois. Il y rappelle toute l'affaire depuis son origine, à dater des premières décisions données par la Propagande en 1645; il rapporte en entier le décret de 1710 qui confirme le mandement du cardinal de Tournon, la constitution du Pape Clément XI, du 19 mars 1715, le mandement du légat Mezabarba avec les huit permissions par lui accordées, un bref de Clément XII contre les deux lettres pastorales de l'évêque de Pekin. Il y fait mention des nouvelles informations ordonnées par ce pape, qui avoit fait interroger un grand nombre de missionnaires et plusieurs jeunes Chinois venus à Rome. Il annule les permissions données par le légat, confirme la bulle *Ex illâ die*, prescrit une formule de serment à prêter par tous les missionnaires pour se conformer aux décisions du saint Siège. C'est dans cet état de choses qu'écrivait le frère Attiret en 1743. (Cette note n'est point dans les éditions précédentes.)

ques per  
fait jésui  
préjugés  
mais j'ex  
tout ce  
soit pour  
les conno  
hommes d  
bien plus  
ceux qui  
dant ils se  
un grand  
mais ouï  
dernière  
pair avec  
obéissance  
a parlé, ce  
on ne se  
taire et ob  
entendn d  
sion du ne  
Quant  
ici la relig  
avons troi  
Français  
dans les d  
gais, Itali  
ésuites, i

ques personnes mal intentionnées. Je me suis fait jésuite très tard; ainsi ce ne sont pas les préjugés de l'éducation qui me conduisent : mais j'examine, je réfléchis, et je vois que tout ce qu'il y a ici de jésuites, sont habiles, soit pour les sciences de l'Europe, soit pour les connoissances de la Chine; que ce sont des hommes d'une grande vertu. Ils sont sans doute bien plus instruits que moi sur le compte de ceux qui ne travaillent qu'à les décrier; cependant ils se taisent sur ce sujet, et ils se feroient un grand scrupule d'en parler; je ne les ai jamais ouï s'expliquer à cet égard qu'avec la dernière réserve. La charité parmi eux va de pair avec l'obéissance au saint Siège; et cette obéissance est totale et parfaite. Le saint Père a parlé, cela suffit. Il n'y a pas un mot à dire; on ne se permet pas même un geste; il faut se taire et obéir. C'est ce que je leur ai souvent entendu dire, et récemment encore à l'occasion du nouveau bref.

Quant à ce qui regarde le progrès que fait ici la religion, je vous ai déjà dit que nous y avons trois églises, et vingt-deux jésuites, dix Français dans notre maison française, et douze dans les deux autres maisons, qui sont Portugais, Italiens et Allemands. De ces vingt-deux jésuites, il y en a sept occupés comme moi au

service de l'Empereur. Les autres sont prêtres, et par conséquent missionnaires. Ils cultivent non seulement la chrétienté qui est dans la ville de Pekin, mais encore celles qui sont jusqu'à trente et quarante lieues à la ronde, où ils vont de temps en temps faire des excursions postoliques.

Outre ces jésuites européens, il y a encore ici cinq jésuites chinois, prêtres, pour aller dans les lieux et dans les maisons où un Européen ne pourroit pas aller sans risque et avec bienséance. Il y a, outre cela, dans différentes provinces de cet empire, trente à quarante missionnaires jésuites ou autres. Notre maison française baptise régulièrement, chaque année, près de cinq à six cents adultes, tant dans la ville que dans la province, et dans la Tartarie, au-delà de la grande muraille. Le nombre des petits enfants de parents infidèles, monte ordinairement jusqu'à douze ou treize cents. Nos pères Portugais, qui sont en plus grand nombre que les Français, baptisent un plus grand nombre d'idolâtres; aussi comptent-ils, dans cette seule province et dans la Tartarie, vingt-cinq à trente mille chrétiens; au lieu que dans notre mission française on n'en compte guère qu'environ cinq mille.

Je suis très souvent témoin de la piété avec

laquelle  
ments,  
leur es  
pect dan  
que j'y  
je crois  
d'un effe  
tème, c  
jeune pr  
il est tan  
Lettres é  
qu'elle a  
Empereu  
Un des  
mille vin  
née dire à  
le mome  
quelques  
de se fa  
Comme d  
cette mai  
une fiole  
n'en pût  
pressant  
confusio  
prince, t  
empres  
n'avoit

laquelle les chrétiens s'approchent des sacrements, qu'ils fréquentent le plus souvent qu'il leur est possible. Leur modestie et leur respect dans l'église me charment toutes les fois que j'y fais attention. Il ne sera pas, comme je crois, hors de propos de vous faire part d'un effet singulier de la grâce du saint baptême, conféré, il y a quelques mois, à une jeune princesse de la famille du *Saunou* dont il est tant parlé dans différents recueils des *Lettres édifiantes*, à l'occasion des persécutions qu'elle a eu à soutenir de la part du dernier Empereur.

Un des princes chrétiens de cette illustre famille vint en notre église en juillet de cette année dire à un de nos pères, qu'il apprenoit dans le moment qu'une de ses nièces, qui depuis quelques mois avoit témoigné quelque envie de se faire chrétienne, étoit à l'extrémité. Comme ce père ne pouvoit lui-même aller dans cette maison d'infidèles, il donna au zélé prince une fiole pleine d'eau, dans la crainte qu'il n'en pût trouver aussi promptement que le cas pressant l'exigeroit, à cause du trouble et de la confusion où étoit la maison de la malade. Ce prince, très instruit de la religion, s'en va avec empressement trouver la jeune princesse, qui n'avoit plus l'usage de la parole; il voit l'ex-



trémité où elle étoit réduite ; il avertit les parents infidèles du dessein qu'il a de la baptiser ; et ceux-ci n'ayant fait aucune opposition , il fait à la malade les interrogations accoutumées en pareil cas ; il l'avertit de lui serrer la main pour signe qu'elle entend ce qu'il lui propose ; et cette marque lui ayant été donnée, il avertit la malade qu'il va lui verser de l'eau sur la tête pour la régénérer en Jésus-Christ. Cette jeune princesse s'agenouille alors du mieux qu'elle peut pour recevoir cette grâce ; elle répand des larmes pour témoigner son regret et sa joie, et le prince plein de foi la baptise. A peine eut-elle reçu ce sacrement , qu'elle s'endormit d'un paisible sommeil. Ses parents, quoique infidèles , avertis de son baptême , furent tranquilles sur son sort , et ne doutèrent nullement que Dieu ne lui rendit la santé. Au bout de quelques heures de sommeil , elle s'éveilla et jeta un grand soupir. Depuis plusieurs jours elle ne pouvoit prendre aucune nourriture ; on lui donna à manger , et elle avala sans peine : elle se rendormit ensuite, et, après s'être éveillée, elle s'écria qu'elle étoit guérie , et effectivement elle jouit aujourd'hui d'une parfaite santé.

Je ne vous dis rien de la perte qu'à faite la mission des PP. d'Entrecolles et Parennin ; l'un et l'autre sont morts dans une grande ré-

putation  
seulement  
soient pl  
les chréti  
que vous  
des trava

Je cro  
vous et p  
conduit p  
Je souhai  
drois de  
que chos  
gner ma  
vous offri  
vous den  
vôtres, e

putation de sainteté, et sont regrettés, non-seulement des missionnaires qui les connoissent plus intimement, mais encore de tous les chrétiens de cette mission. Je ne doute pas que vous n'ayez déjà vu le détail des vertus et des travaux de ces deux hommes apostoliques.

Je crois qu'il est temps, Monsieur, pour vous et pour moi, de finir cette lettre qui m'a conduit plus loin que je ne croyois d'abord. Je souhaite qu'elle vous fasse plaisir. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir, par quelque chose de plus considérable, vous témoigner ma parfaite estime. Il ne me reste qu'à vous offrir mes prières auprès du Seigneur. Je vous demande aussi quelque part dans les vôtres, et suis très respectueusement, etc.

---

## LÉTTRE

Du P. du Gad, missionnaire de la Compagnie de  
Jésus à la Chine, au P. Fourreau, de la même  
Compagnie, aussi missionnaire de la Chine.

En Chine, le 22 août 1745.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI contracté avec vous une obligation à laquelle je satisfais bien volontiers. Je vous ai engagé ma parole de vous faire part chaque année des bénédictions qu'il a plu à Dieu de verser sur ma mission, afin que vous l'en bénissiez et l'en remerciez avec moi, et que vous m'aidiez par vos prières à m'acquitter mieux du saint ministère dont j'ai l'honneur d'être revêtu : car le peu que nous faisons, qu'est-il en comparaison de ce que nous ferions, si nous étions de plus dignes instruments de la gloire de Dieu ?

Ma mission comprend une grande étendue de pays. On peut en faire quatre parts presque

égales  
nan en  
yang,  
de la v  
sont vi  
l'est qu  
je gard  
vant le  
plus vo  
sur la fi  
rien eu  
second  
mûre, j  
truites  
baptême  
moi d'é  
l'ordina  
troupea  
m'ont  
les ai la  
sitions.  
leurs p  
quelque  
dans no  
les peu  
disposé  
plus les  
on fer

égales, qui comprennent : 1° la province du Honan en partie; 2° le district de la ville de Syangyang; 3° celui de la ville de Ngan-lo; 4° celui de la ville de Myen-yang. Ces deux premières sont villes du premier ordre; la troisième ne l'est que du second. Et voilà aussi l'ordre que je garde dans le cours de mes excursions, suivant lequel je vous marquerai ce qui mérite le plus votre attention. J'arrivai dans le Honan sur la fin d'août 1743. Cette première visite n'a rien eu de remarquable : j'y en ai fait une seconde, où j'ai trouvé une moisson toute mûre, je veux dire plusieurs familles bien instruites qui m'attendoient pour recevoir le baptême. Jugez quelle consolation c'a été pour moi d'être obligé de séjourner, plus qu'à l'ordinaire, dans ce pays, pour augmenter le troupeau de Jésus-Christ. Ces bonnes gens m'ont charmé par leur foi et leur ferveur. Je les ai laissés dans les plus heureuses dispositions. Leur exemple a ébranlé plusieurs de leurs parents encore gentils. A mon départ, quelques-uns pensoient à entrer sérieusement dans notre sainte religion. Il faut avouer que les peuples de cette province paroissent mieux disposés qu'ailleurs. S'ils cultivoient un peu plus les lettres, et qu'ils pussent lire nos livres, on feroit beaucoup de bien parmi eux. Les

femmes surtout semblent être nées pour la vertu. Celles qui sont chrétiennes font honneur à leur religion; elles sont en grand nombre dans la ville de Nan-yang. Pour revenir à ces familles nouvellement chrétiennes, je vous dirai que ce qui m'a encore donné une grande consolation, c'est qu'elles sont peu éloignées les unes des autres, et placées aux environs de la petite chapelle qui se bâtit dans ces quartiers, et où il y avoit auparavant peu de chrétiens; en sorte que cette église va devenir le centre de nos chrétientés. C'est une protection du sacré Cœur qui se ménage des adorateurs dans ce canton où son culte est connu et bien pratiqué. J'attribue encore ce succès aux prières des deux dignes missionnaires qui ont cultivé avant moi cette province, et qui sont allés de bonne heure recevoir la récompense de leur zèle. Vous savez que je parle des feu PP. Bataillé et Loppin, à qui la mission du Ho-nan étoit fort chère. Ce dernier m'écrivoit peu avant sa mort, qu'il avoit sur cette province je ne sais quels pressentiments intérieurs et heureux. Il s'attendoit peut-être à en voir l'accomplissement, et il ne savoit pas qu'il devoit me procurer ce bonheur du haut du ciel par ses prières.

Dans le district de Siang-yang, il s'est ouvert une chrétienté aux environs de la ville de

Ye-t  
l'orig  
mont  
la Ro  
Batail  
Kou-  
port d  
que d  
pela a  
dans c  
il a d  
pluie,  
trouv  
fut go  
contin  
donna  
homm  
les lett  
core p  
avec t  
notre  
voulo  
truit p  
noncé  
mais  
suivre  
dispos  
nécess

Ye-tching. Vous serez bien aise d'en savoir l'origine. Au mois de juillet 1743, lorsque je montois à Fan-tching, pour succéder au P. de la Roche, qui alloit prendre la place du P. Bataillé, mort en juin dans les montagnes de Kou-tching, la pluie me retint deux jours au port de Ye-tching, qui n'est éloigné de la ville que d'une demi-lieue. Mon catéchiste se rappela alors qu'un de ses amis s'étoit venu établir dans ce quartier depuis longues années. Comme il a du zèle, il prit la résolution, malgré la pluie, d'aller chercher cet ami; il partit, et le trouva en effet. Il lui parla de la religion. Il fut goûté. Revenu sur la barque, comme il continua de pleuvoir, le second jour je lui donnai des livres de piété, pour porter à cet homme, qui a bien étudié et qui enseigne même les lettres. Le succès de ce second voyage fut encore plus heureux que le premier. Cet homme, avec toute sa famille, dit qu'il étoit charmé de notre doctrine, qu'elle étoit la véritable, qu'il vouloit l'embrasser, que, s'il en avoit été instruit plus tôt, il y a long-temps qu'il auroit renoncé aux superstitions qu'il ne croyoit pas, mais qu'il débitoit comme les autres, pour suivre le torrent. L'ayant laissé dans ces bonnes dispositions, et lui ayant fait remettre les livres nécessaires pour apprendre les prières et le



préparer au baptême, je partis pour Fanching. Je suis revenu encore dans cet endroit, avant que de baptiser cette famille. Le démon m'avoit traversé pendant mon absence. Il étoit né un petit-fils à ce père de famille. Comme le père de l'enfant, bien instruit, ne brûloit point de papier et ne faisoit aucune cérémonie superstitieuse des gentils dans ces occasions, la grand-mère dit qu'elle ne vouloit plus se faire chrétienne, et à sa suite la belle-fille. Il fallut que mon catéchiste y allât à diverses reprises, pour les désabuser toutes deux; enfin par la grâce de notre Seigneur, parfaitement convaincues, elles se remirent à apprendre les prières. Je baptisai pourtant cette fois le père de famille et son fils, parfaitement instruits. Enfin cette année y étant allé pour la troisième fois, tout le reste de la famille, au nombre de six personnes, ont été baptisées. Le jour même de leur baptême, que je leur allai conférer dans leur maison, le démon, pour faire voir qu'il ne quittoit pas prise, suscita un neveu de ce chef de famille, et aussi lettré, qui vint déclamer à tort et à travers contre la religion chrétienne. Ne pouvant répondre à mon catéchiste qui lui ferma la bouche, il voulut se venger par la force, et tenta de le frapper; mais il fut arrêté, et tout le tumulte bientôt apaisé.

Une a  
peu e  
quelq  
chréti

En  
chréti  
sente,  
ferver  
quatre  
garçon  
mère  
rante  
point  
femme  
cipale  
mais l  
que d  
doctri  
comm  
tout e  
aux m  
recev  
deux  
a dar  
famil  
est à  
fort  
que j

Une autre famille composée de dix personnes, peu éloignée de celle-ci, fut aussi baptisée quelques jours après. Ce sont tous de bons chrétiens, et qui promettent de la constance.

En descendant de Siang-yang, la première chrétienté du district de Ngan-lo qui se présente, est Fong-lo-ho; elle est nombreuse et fervente. J'y ai baptisé une bonne famille de quatre personnes, le père, la mère et deux garçons. Jugez de la sincérité de la foi de la mère par ce trait. Son fils aîné mourut quarante jours après son baptême. Elle ne s'est point amusée à le pleurer comme les autres femmes, parce qu'elle perdoit en lui sa principale ressource pour faire subsister sa famille, mais bien de ce qu'il étoit mort trop tôt, avant que de lui avoir pu apprendre à elle-même la doctrine nécessaire pour la confession et la communion; car ce fils savoit déjà par cœur tout ce que nous avons coutume de donner aux nouveaux chrétiens pour les disposer à recevoir les sacrements. Encore un mois ou deux de vie, disoit-elle, et je savois tout. Il y a dans les montagnes de ce canton une brave famille, chrétienne depuis cinq à six ans. Elle est à son aise. On y a pratiqué un oratoire fort retiré et bien décent. En deux voyages que j'y ai faits, j'ai eu dix-huit baptêmes : ce

sont les sœurs, les neveux et les nièces du chef de famille. Celui-ci les a tous engagés par ses discours à suivre son exemple, et il n'a pas eu de peine: car ses quatre sœurs, qui sont comme lui de ce caractère franc et simple propre au royaume du ciel, n'ont pas plutôt entendu parler de nos mystères, que, quoique mariées à des infidèles, elles ont voulu se faire chrétiennes. Le mari de la seconde a même été gagné par sa femme; il est riche et lettré. Il fut baptisé au dernier voyage. Celui de la première est, dit-on, fort ébranlé, et il y a grande espérance de le gagner.

To-pao-ouan, qui est au-dessus de Ngan-lo, est encore une chrétienté considérable, mais qui l'est devenue bien davantage depuis le mois de février 1744. Jusque-là, il n'y avoit eu dans les montagnes de ces quartiers que quatre ou cinq familles chrétiennes éparses çà et là; maintenant on en compte plus de vingt; près de cent personnes ont reçu le baptême à deux voyages que j'y ai faits, et tous ont été jugés dignes, peu de mois après leur baptême, de participer à nos saints mystères, ce qui ne s'accorde pas si aisément aux nouveaux chrétiens. Aussi le feu de la persécution, qu'ils ont soufferte avec courage, les avoit-il préparés à cette grâce, et il falloit les prémunir contre de nouvelles attaques.

Avant  
avanier  
voisins  
plus vi  
que pl  
d'eux  
deux m  
pêchoi  
l'insult  
notre S  
c'étoit  
leur co  
contre  
la sixiè  
sin, et  
du distr  
cès, no  
si l'affa  
manda  
la relig  
dans le  
l'empir  
Quand  
il acco  
sonnes  
religio  
à mort  
lettrés

Avant et après leur baptême, ils ont eu mille avanies à essuyer de la part des gentils leurs voisins, qui les ont décriés par les écrits les plus violents; mais leur foi n'en est devenue que plus ferme et leur zèle plus ardent. Un d'eux me disoit dernièrement que, pendant deux mois après son baptême, la timidité l'empêchoit [de paroître quand les gentils venoient l'insulter chez lui; mais qu'à présent, grâce à notre Seigneur, l'injurier et frapper une pierre c'étoit la même chose. Enfin, pour couronner leur constance, un idolâtre, par pure haine contre la loi chrétienne, accusa l'an passé, à la sixième lune, un ancien chrétien leur voisin, et cette affaire impliquoit tous les chrétiens du district. Pendant sept mois qu'a duré le procès, nous étions dans de terribles transes : car si l'affaire avoit pris un mauvais tour, et que le mandarin eût voulu entreprendre les chrétiens, la religion en auroit souffert non-seulement dans le pays, mais peut-être même dans tout l'empire. Mais Dieu veilloit sur son troupeau. Quand l'affaire dut se juger en pleine audience, il accourut de la campagne un millier de personnes, uniquement pour voir, disoient-ils, la religion chrétienne abolie, et les chrétiens mis à mort. Les plus considérables du pays et les lettrés étoient venus en grand nombre, pour en-

gager le mandarin à porter une sentence odieuse contre les chrétiens. Ceux-ci au nombre de onze, sans autre appui que leur bonne cause, eurent à essuyer tout ce que le mandarin, les gens aisés et la populace dirent de plus impertinent contre la religion, pendant près d'un demi-jour que dura la séance, sans avoir le temps ni la liberté de rien produire pour leur justification. Ils en furent quittes pour ces ignominies. Le mandarin renvoya le jugement au mandarin supérieur, et peu de temps après il fut lui-même cassé de sa charge pour des raisons d'état. Et voilà quel a été le dénouement de toute l'affaire; car ce qui s'est fait sous un mandarin ne s'entame guère de nouveau sous son successeur, à moins que d'en venir à des frais bien considérables que les ennemis de nos chrétiens n'ont pas voulu faire. On pourra attribuer la bonne issue de cette affaire à ce qu'on appelle heureux hasard, si l'on veut. Pour moi j'en donne tout le succès au sacré Cœur de Jésus invoqué par nos chrétiens dans ces temps de troubles, et à qui j'avois promis une neuvaine de messes. Vous n'ignorez pas combien cette aimable et légitime dévotion fleurit dans nos quartiers. Quelle consolation ne seroit-ce pas pour vous de voir dans toutes les maisons de nos chrétiens l'image de ce divin

Coe  
dre  
dis  
ma  
chr  
et j  
ont  
de  
non  
de  
sacr  
pas  
j'ou  
bon  
qui  
dre  
rut  
péri  
chr  
d'en  
situ  
A  
dur  
mar  
Pro  
bard  
Elle  
l'age

Cœur, et de les entendre réciter chaque vendredi les prières désignées pour l'honorer? j'en dis de même chaque samedi pour le Cœur immaculé de la Sainte-Vierge. Les nouveaux chrétiens surtout se distinguent par cet endroit, et je suis très convaincu que les grâces qu'ils ont reçues du Ciel, en particulier cette vivacité de foi qui les distingue, j'ose le dire du grand nombre de nos autres chrétiens, sont le fruit de leur zèle et de leur assiduité à honorer les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Je ne dois pas omettre qu'avant de quitter To-pao-ouan, j'ouvris la porte du paradis à l'enfant moribond d'un idolâtre, parent du chrétien chez qui j'étois. Ayant su son état, je l'envoyai prendre; on me l'apporta, je le baptisai, et il mourut le lendemain. Combien de pauvres enfants périssent ici faute d'un peu de zèle dans nos chrétiens! Priez Dieu qu'il me fasse la grâce d'en baptiser tant que j'en sois acablé de lassitude.

Au sortir de To-pao-ouan, le vent m'arrêta durant deux jours à un port, sans pouvoir marcher. Ce fut une occasion que ménagea la Providence à une femme chrétienne, d'une barque voisine, d'approcher des sacrements. Elle avoit alors cinquante-quatre ans, et depuis l'âge de dix-sept à dix-huit ans qu'elle avoit



passé chez son beau-père idolâtre, elle n'avoit jamais été à portée de voir aucun missionnaire. Ce ne fut même que par hasard qu'elle sut que j'étois sur la barque voisine de la sienne. Je trouvai en elle une bonne Israélite qui avoit bien conservé sa foi et ses pratiques dans une maison étrangère, et cela sans aucun secours de la part même des chrétiens qui ne la connoissoient pas.

Les chrétientés de la dépendance de Mienyang ne m'ont rien fourni cette année de particulier. Confessions, communions, et quelques baptêmes d'enfants, voilà le train ordinaire. Il y a eu cependant dans un endroit une petite récolte, et quelques grains jetés en terre qui pourront donner leurs fruits dans leur temps. Il y a trois ans que je baptisai le catéchiste qui me suit, qui étoit pour lors maître d'école. Il fut un an sans me suivre; il a profité de ce temps pour gagner neuf personnes de sa famille qui sont entrées dans la religion, et qui sont pleines de ferveur. A quelque distance de là, une autre famille de cinq personnes a reçu aussi le baptême à mon passage. Nonobstant ces petits succès, j'ai eu plus de plaisir dans une conquête moins complète; je parle d'une famille de quatorze personnes dont sept seulement ont été admises au saint baptême. Le

chef  
ses fi  
nérat  
y a d  
ensui  
que l  
qui re  
premi  
tienne  
père,  
que cr  
d'hom  
la reli  
pesant  
mère,  
qui est  
avant  
son fil  
trente  
jeûnar  
tant p  
parole  
les sec  
récom  
qu'elle  
moi;  
Mai  
mes co

chef de la famille, sa mère, sa femme, une de ses filles, et un petit-fils, qui font quatre générations, reçurent cette grâce les premiers il y a deux ans. Le fils aîné et le quatrième ont ensuite suivi leur exemple, et je ne doute pas que les deux autres fils et les trois belles-filles qui restent ne me donnent la consolation, à la première visite, de voir toute la famille chrétienne. L'exemple de cette famille aura, je l'espère, d'heureuses suites. Le chef est en quelque crédit dans le voisinage, et en réputation d'homme franc et intègre. Quand il entra dans la religion, il me livra trois idoles de cuivre, pesant quarante livres, que j'ai fait fondre. Sa mère, qui avoit plus de quatre-vingts ans, et qui est morte maintenant, combattit long-temps avant que de se rendre aux sollicitations de son fils. Il lui fâchoit, disoit-elle, de perdre trente ans de mérites qu'elle avoit acquis en jeûnant à l'honneur de ses idoles, et en récitant presque à tout bout de champ les quatre paroles *ho-mi-to-fo*, auxquelles vous savez que les sectateurs de *Fo* ont attaché de si grandes récompenses. Après son baptême, on me dit qu'elle disoit toujours : *Jésus, ayez pitié de moi ; Marie, priez pour moi.*

Maintenant que je me trouve au bout de mes courses et de ma narration, je puis vou

mettre tout sous un coup-d'œil par la supputation de mes baptêmes. J'en trouve de compte fait, depuis le premier janvier 1744 jusqu'au premier du même mois 1745, trois cent soixante-huit, dont cent soixante-dix sont adultes. Si vous voulez encore y ajouter le nombre des adultes ou des enfants de gentils moribonds que mes chrétiens ont baptisés, et qui se montent à quarante-deux, le total sera de quatre cent dix. Je compte plus de trois mille chrétiens de terre, et près de deux cents lieues de pays par eau. Les chrétiens de barque que je rencontre plus fréquemment qu'aucun autre missionnaire ne passent point huit cents.

Voilà, mon révérend père, tout ce que vous pouvez exiger de moi pour cette année. Vous aimez les longues lettres, vous voulez des détails, je ne sais si vous êtes content. Pour moi, je le ferai, si je puis pour quelques moments vous édifier, vous et ceux qui, comme vous, ont à cœur les intérêts de notre bon Maître, et auxquels vous voudrez faire part de ma lettre. Que ne suis-je u saint Xavier pour pouvoir vous écrire que j'ai eu les mains lasses à force de baptiser, et la voix presque éteinte à force de réciter le symbole ! Mais le peu que je vous marque ne doit pas moins vous engager à bénir celui de qui vient tout don parfait,

et à l  
ses ne  
pire,  
assis  
est to  
sor d  
Recon  
oublie  
je sac  
rien,  
veut, j  
ouvrie  
falloit  
hende  
l'œuvr  
que de  
au peu  
tère. C  
qu'à a  
avons  
a été p  
cluré  
» som  
» fait  
pour  
memb  
bon c  
derez

et à le conjurer de jeter les yeux , je dirai de ses nouvelles miséricordes , sur un si vaste empire , et sur un peuple si beau et si nombreux , assis dans les ombres de la mort. Ma ressource est toute dans le sacré Cœur de Jésus , ce trésor de grâce , de lumière et de miséricorde. Recommandez-lui donc bien notre troupeau ; oubliez encore moins le pasteur ; car , quoique je sache que l'esprit de Dieu n'est attaché à rien , qu'il appelle et qu'il justifie ceux qu'il veut , j'ai pourtant appris du digne modèle des ouvriers apostoliques , le grand Xavier , qu'il falloit trembler au milieu des succès , et appréhender plus d'avoir empêché par notre faute l'œuvre de Dieu et le cours de ses miséricordes , que de nous réjouir d'avoir servi d'instrument au peu de bien qui s'est fait par notre ministère. Quand nous en serions même venus jusqu'à avoir fait fructifier tout le talent que nous avons reçu , jusqu'à avoir fait tout ce qui nous a été prescrit , ce que nous pourrions en conclure avec la vérité même : « C'est que nous » sommes des serviteurs inutiles , qui n'avons » fait que ce que nous devons. » Votre zèle pour notre mission dont vous êtes toujours membre , votre charité pour moi , et votre bon cœur : tout m'assure que vous m'accorderez la grâce que je vous demande.



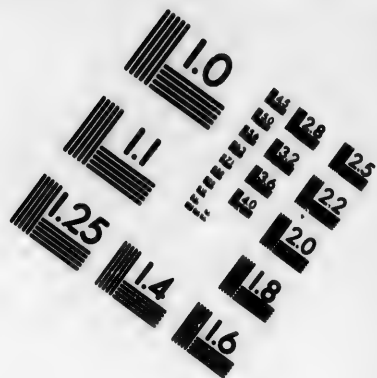
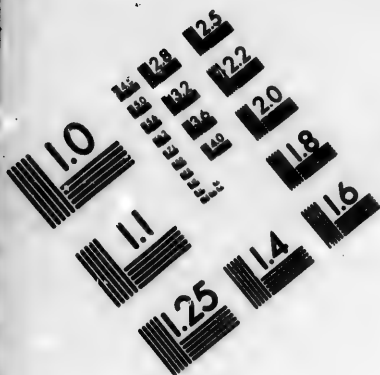
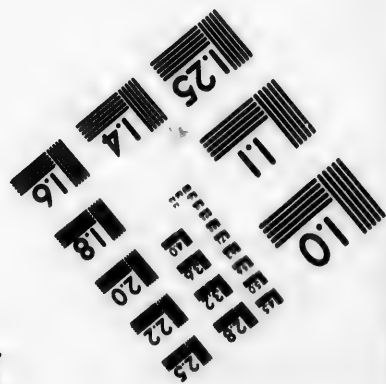
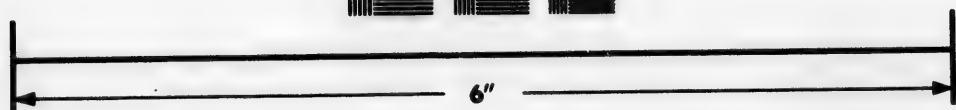
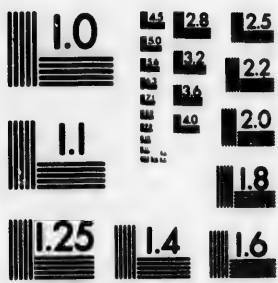


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503





Je suis avec un profond respect, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

## LETTRE

Du P. Benoist, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au révérend père\*\*\*, de la même Compagnie.

[A Pekin, le 2 novembre 1746.

TRÈS CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

UNE très petite lettre qui est arrivée dernièrement, et que vous me marquez avoir remise au révérend P. Forgeot, ce sont les seules nouvelles que j'aie reçues de vous ces deux années dernières. Vous me marquez cependant m'avoir écrit au long ce qui s'est passé depuis mon départ; il faut que cette lettre se soit perdue. Vous ne pouvez juger combien je suis sensible à cette perte. J'avois répété bien souvent que, de toutes les nouvelles qui nous viendroient de

l'E  
toi  
vai  
déd  
cho  
Je e  
qui  
naire  
C'est  
et, si  
Nous  
vu les  
trouv  
No  
ribles  
Chine.  
dans la  
été pri  
darins  
vaillé a  
après,  
tribuna  
l'Emper  
vinces d  
tes des  
les renv  
ses pren  
en Euro

l'Europe, les seules qui me touchassent, étoient celles que vous me marquiez. Mais je vais écrire au P. Forgeot pour le prier de me dédommager et de me faire savoir quelque chose de ce qui regarde votre chère famille. Je conserve précieusement les noms de ceux qui m'ont promis une communion extraordinaire par mois, et à qui j'ai promis une messe. C'est à vous à les sommer de me tenir parole, et, si vous pouvez, à en augmenter le nombre. Nous avons plus besoin de prières que jamais, vu les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons.

Nous venons d'éprouver une des plus terribles persécutions qu'il y ait eu jusqu'ici à la Chine. Ce mois d'août dernier, nous lûmes dans la gazette que deux missionnaires avoient été pris dans le Fo-kien, et que quelques mandarins avoient été cassés pour n'avoir pas travaillé à extirper le christianisme. Peu de temps après, par le moyen de quelques chrétiens des tribunaux, nous eûmes la copie d'un ordre que l'Empereur avoit envoyé dans toutes les provinces de faire en secret des recherches exactes des Européens qui s'y trouveroient, et de les renvoyer à Macao pour les faire partir par les premiers vaisseaux qui s'en retourneroient en Europe; de rechercher aussi exactement

ceux qui faisoient profession de la religion chrétienne, de distinguer les chefs, de les punir sévèrement, et d'obliger tous de renoncer à Jésus-Christ. Nous crûmes alors que les efforts du démon ne s'en tiendroient pas là; il paroissoit que la tempête alloit fondre directement sur nous, et qu'on se dispoit à nous chasser même de Pekin.

Le vice-roi de cette province, qui autrefois dans un autre département avoit déjà échoué par rapport au christianisme qu'il avoit résolu de détruire, n'étant devenu par-là que plus animé contre nous; muni de l'édit universel qu'il venoit d'extorquer de l'Empereur, donna ordre qu'on se saisit d'un de nos pères du collège des Jésuites portugais, qu'il avoit appris avoir distribué livres, chapelets, médailles, croix, images, et avoir engagé les peuples à embrasser la religion de Jésus-Christ. Il auroit pu faire le même crime à tous, nous nous faisons gloire d'en être coupables; mais Dieu, ne le permit alors que pour un seul.

Le gouverneur de la ville, à qui le vice-roi avoit donné la commission, n'ignoroit pas, ce que la rage et la fureur du vice-roi lui avoit dissimulé, que ces ordres passaient les pouvoirs de l'un et de l'autre, parce que nous dépendons immédiatement de l'Empereur. Il

s'adress  
faire de  
cependa  
est inter  
pereur,  
plus affi  
damné  
Christ,  
fend à  
encore  
ges, cro  
religion

Jugez  
fut alors  
ne nous  
funestes  
notre ég  
L'Emper  
nous fait  
en veut,  
son pren  
ville. Ce  
ous sav  
eux pro  
Quelq  
e l'Emp  
u'elle n  
e pour

s'adresse donc à l'Empereur, qui lui ordonne de faire des recherches exactes du coupable, sans cependant trop de sévérité. L'accusé paroît, il est interrogé. On donne les réponses à l'Empereur, qui l'absout, mais d'une manière bien plus affligeante pour nous que s'il l'avoit condamné et qu'il en eût fait une victime de Jésus-Christ, puisqu'en lui pardonnant il nous défend à tous, ce que jusqu'ici on n'avoit pas encore défendu, de distribuer livres, images, croix, et autres marques de notre sainte religion.

Jugez un peu, mon révérend père, quelle fut alors notre affliction, et quelles inquiétudes me nous donnoient pas les suites encore plus funestes dont cette conduite de l'Empereur à notre égard sembloit être le triste présage. L'Empereur en est averti, il nous fait appeler, nous fait dire que ce n'est point à nous qu'il en veut, et nous donne, pour nous protéger, son premier ministre et le gouverneur de la ville. Ce n'est que par la suite que nous pourrions savoir ce que nous devons attendre de ces deux protecteurs.

Quelques apparences qu'ait cette conduite de l'Empereur à notre égard, il s'en faut bien qu'elle nous ait rendu une tranquillité que nous ne pourrions jamais trouver, tant que notre

sainte religion n'en jouira pas. Bientôt après, nous recevons des provinces les nouvelles des rigueurs qu'on exerce contre notre sainte religion. De tous côtés s'élèvent les gémissements de chrétiens qu'on enchaîne, qu'on met à la question, qu'on veut obliger par toutes sortes de tourments à renoncer à Jésus-Christ. Les missionnaires sont recherchés avec soin; mais jusqu'à présent nous n'avons point de nouvelles qu'il y en ait de pris. Grâce à Dieu, ils ont pour la plupart été avertis à temps; plusieurs par les chrétiens qui sont dans les tribunaux; quelques-uns même par les infidèles: peut-être que Dieu, qui ne veut pas encore priver la Chine de secours évangéliques, aura permis que pour un temps ils aient trouvé une retraite, afin que, dans la suite, ils puissent veiller encore à la conservation et à l'accroissement de leur cher troupeau. Nous ne savons pas comment les choses se sont passées dans le Hou-quang, où est le P. Beuth avec nos autres pères français. Il me marque vous avoir écrit au sujet de la mort du P. Wang de Saint-André. Mais comme peut-être, à cause de la persécution qu'il ne prévoyoit pas, il n'aura pu faire tenir ses lettres à Macao, je vous écris en particulier au sujet de ce cher et jeune confrère.

J'oubliois de vous dire pour votre consola-

tion,  
général  
de déce  
avoit n  
Tous o  
eux a e  
ments.

La p  
dans la  
quelque  
son rete  
temps,  
la religi  
aux Tar  
pendant  
de princ  
sont ch  
quand to  
n'auroie  
manquer  
Quoi

sommes  
qui ne se  
Etiam s  
traire, p  
nous de  
C'est alo  
et fait vo



tion, que nous apprîmes hier la mort qu'un généreux chrétien venoit d'endurer, plutôt que de découvrir où étoit un missionnaire. On en avoit mis plusieurs à la question pour ce sujet. Tous ont souffert généreusement, et l'un d'entre eux a eu le bonheur de mourir dans les tourments.

La persécution ne s'est pas encore fait sentir dans la ville de Pekin. L'Empereur depuis quelque temps est en campagne; qui sait si, à son retour, elle ne se rallumera pas ici? De tout temps, même lorsque sous l'empereur Cang-hi la religion florissoit, il n'a jamais été permis aux Tartares d'embrasser le christianisme. Cependant nous avons ici une nombreuse famille de princes tartares, dont la plus grande partie sont chrétiens, fervents à la vérité; mais quand tous résisteroient, quelles suites funestes n'auroient pas toutes les recherches qu'on ne manqueroit pas de faire?

Quoi qu'il en soit, de tous tant que nous sommes ici de missionnaires, il n'y en a aucun qui ne soit dans les sentiments du prophète : *Etiam si me occidant, in eo sperabo*. Au contraire, plus les choses sont désespérées, plus nous devons avoir de confiance en Dieu. C'est alors qu'il manifeste sa toute-puissance, et fait voir qu'il a en main les cœurs des rois.

Je plains les PP. Forgeot et Chanseau, l'un et l'autre arrivés à Macao. Probablement qu'ils seront obligés d'y rester quelque temps et de modérer leur zèle, qui les porteroit à pénétrer dans les provinces pour y annoncer Jésus-Christ. Ce repos leur sera une croix d'autant plus dure et plus méritoire, qu'il semble qu'un missionnaire doive le moins s'y attendre.

Vous aurez reçu par les vaisseaux des Indes les lettres que portoient nos vaisseaux de Chine, qui ont été pris. Vous en aurez trouvé bon nombre que je vous adressois. Pour cette année, je ne sais à qui écrire de vos chers enfants ; je ne sais qui sont ceux que vous avez encore, probablement vous en aurez bien peu de ceux que j'ai connus : marquez-moi, je vous prie, en qui les regarde, engagez ceux que j'ai connus à m'écrire. Quand même je ne les aurois point connus, je me ferois un vrai plaisir de les admettre au nombre de ceux que leur fervour a engagés à s'unir à notre chère mission. Je vous adresse les réponses que je fais aux dames de Saint-Etienne, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, et les remerciements des charités qu'elles font à notre mission. Quoique comme leur ange gardien qui leur inspire ces bonnes pensées, vous deviez avoir votre bonne part dans ces remerciements, je vous prie néan-

mo  
de  
san  
elle  
près  
mes  
S  
qui  
de  
laiss  
en e  
êtes  
à lui  
vous  
vous  
vous  
qui a  
J'a  
mais  
dont  
parti  
près  
No  
P. K  
tique  
récen  
P. H  
No

moins de vous joindre à moi et de les assurer de mes sentiments de la plus sincère reconnaissance. Les dames de Saint-Pierre n'auraient-elles oublié? Pour moi je ne les oublie pas auprès de Dieu; je vous prie de leur présenter mes très humbles respects.

Si je ne me suis pas étendu beaucoup sur ce qui regarde la persécution, c'est que de peur de répétition, nous sommes convenus d'en laisser faire la relation au P. des Robert, qui en envoie tout le détail au P. Foureau : vous êtes le bon ami de celui-ci; adressez-vous donc à lui pour l'avoir. Quant au P. des Robert, vous l'avez oublié : il faut bien cependant qu'il vous le pardonne; bien plus, il vous écrit et vous fait sa cour au sujet d'un de ses parents qui a le bonheur d'être dans votre maison.

J'ai dit pour le P. de Berry plusieurs messes, mais c'a été pour remercier Dieu des grâces dont il l'a comblé. Je l'invoque dans mon particulier comme un puissant protecteur auprès de Dieu.

Nous avons perdu, cette année, le révérend P. Kegler, président au tribunal des mathématiques et deux autres pères portugais. Tout récemment nous avons appris la mort du P. Hervieu.

Nous avons eu deux tremblements de terre

à dix jours de distance l'un de l'autre; l'un a été assez violent : je n'ai cependant osé parler que d'une famille qui en ait été écrasée. J'ai l'honneur d'être, très cher et révérend père, dans l'union de vos saintes prières et de vos saints sacrifices, etc.

**FIN DU TOME TRENTE-CINQUIÈME.**

www  
ETAT  
en  
LETTRE  
pag  
de  
pét  
LETTRE  
pag  
Con  
LETTRE  
pag  
pro  
pro  
LETTRE  
pag  
son  
LETTRE  
LETTRE  
pag  
con  
de  
LETTRE  
Com  
mê  
LETTRE  
Co

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

|                                                                                                                                                                                          |               |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <b>Etat de la religion dans l'empire de la Chine en l'année 1738. . . . .</b>                                                                                                            | <b>Page 1</b> |
| <b>Lettre du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences. . . . .</b> | <b>39</b>     |
| <b>Lettre Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Duhalde, de la même Compagnie. . . . .</b>                                                                        | <b>90</b>     |
| <b>Lettre du P. Chalier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. Verchère, provincial de la même Compagnie en la province de Lyon.. . . .</b>                              | <b>127</b>    |
| <b>Lettre du P. Baborier, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. Baborier, son neveu, de la même Compagnie. . . . .</b>                                                 | <b>142</b>    |
| <b>Lettre du P. Gaubil au P. Cairon. . . . .</b>                                                                                                                                         | <b>149</b>    |
| <b>Lettre du P. Loppin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend P. Radominski, confesseur de la reine de Pologne, duchesse de Lorraine. . . . .</b>                           | <b>155</b>    |
| <b>Lettre du P. de Neuviale, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Brisson, de la même Compagnie. . . . .</b>                                                                     | <b>193</b>    |
| <b>Lettre du P. des Robert, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Brisson. . . . .</b>                                                                                            | <b>210</b>    |



# TABLE.

|                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Letras du F. Attiret, de la Compagnie de Jésus, peintre au service de l'empereur de la Chine, à M. d'Assaut. . . . .                                 | 224 |
| Letras du P. du Gad, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. Fourreau, de la même Compagnie, aussi missionnaire de la Chine. . . . . | 262 |
| Letras du P. Benoist, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au révérend Père***, de la même Compagnie. . . . .                           | 276 |

## FIN DE LA TABLE



Jé-  
de la

. . . 224

om-  
eau,  
aire

. . . 262

om-  
rend

. . . 276

pagin  
de l'a

pagin  
de l'a

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp

pagin  
Comp